SOCIETE AUGUSTIN BARRUEL

CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES SUR LA PENETRATION ET LE DEVELOPPEMENT DE LA REVOLUTION DANS LE CHRISTIANISME

Courrier : 62 Rue Sala 69002 LYON

SOMMAIRE N°18

B U L L E T I N D' E T U D E S D E L A

PARAISSANT DEUX FOIS L'AN

ABONNEMENT UN AN :.. 80 FRANCS
DEUX ANS 150 FRANCS
LE N° ISOLE ....50 FRANCS

UN FOND DE LANCEMENT ET DE SOUTIEN PERMET DE FINANCER L'ACHAT DE LA DOCUMENTATION ET LE MAINTIEN DE L'ABONNEMENT A UN TAUX MODESTE

TOUS VERSEMENTS POUR L'ABONNEMENT OU LE FOND DE SOUTIEN A EFFECTUER A MONSIEUR ETIENNE COUVERT
C.C.P. 5757.90 G LYON
ET A ADRESSER A :

SOCIETE AUGUSTIN BARRUEL
62, RUE SALA 69002 LYON

SOCIETE AUGUSTIN BARRUEL

Responsable de la Publication : Paul RAYNAL

SOMMAIRE N° 1

SOMMAIRE N° 2

SOMMAIRE N 3

SOMMAIRE N° 4

SOMMAIRE N 5

SOMMAIRE N 6

SOMMAIRE N° 7

SOMMAIRE N 8

SOMMAIRE N° 9

SOMMAIRE N° 10

SOMMAIRE N° 11

SOMMAIRE N° 12

SOMMAIRE N° 13

SOMMAIRE N° 14

SOMMAIRE N° 15

SOMMAIRE N° 16

SOMMAIRE N° 17

Dès les origines du Christianisme, nous avons vu que les Gnostiques se sont efforcés de pénétrer la jeune Eglise et d'y déposer le germe de leur culte satanique. Ce fut un échec. A partir du VI° siècle, ils durent travailler dans l'ombre.

On suit leur action discrète à travers les siècles du Moyen-Age. Ici ou là, elle apparaît brusquement pour retomber très vite dans l'ombre d'où elle était à peine sortie. Par exemple les hérétiques Sabelliens expliquaient Dieu comme une monade en expansion. Marcellus, évêque d'Ancyra, parlait de la "dilatation du divin" et du logos s'extériorisant lui-même à travers une énergie active, quoique demeurant toujours Dieu. Les Ariens croyaient que Jésus-Christ et le Saint Esprit étaient des émanations de Dieu le Père, que Jésus-Christ était un homme parfait, dont l'âme était le "Logos", en communication directe avec Dieu.

Plus tard, au XII° siècle, on voit apparaître, sans lien apparent avec une Gnose antérieure, un moine de Calabre, qui prétendit avoir entrevu, errant au soleil dans le jardin de son couvent, un beau jeune homme qui lui tendit une coupe où il but quelques gouttes. Joachim de Flore venait de goûter à un calice merveilleux la révélation de l'avenir, la vision de l'Evangile Eternel.

Il partit pour la Terre Sainte. Au retour, il s'arrêta dans un monastère de Sicile près de l'Etna où il eut une extase de trois jours, semblable à une agonie : "J'étais à ses pieds, raconte son disciple, j'écrivais et deux autres avec moi. Il dictait nuit et jour. Son visage était pâle comme la feuille sèche des bois." "Il annonçait la fin de la Loi du Christ qui devait se retirer en l'an 1260 devant la Loi de l'Esprit". Le troisième âge sera l'Evangile Eternel, la loi de l'Amour et le temps de la Liberté.

Sa doctrine fut propagée par des Franciscains. Joachim lui-même ne fut pas persécuté. Dante le place parmi les élus et lui décerne le titre de prophète. Il eut des disciples en Allemagne, au XIV° siècle, "Les frères du Libre Esprit", maître Eckart. En fait il enseigna la Gnose la plus classique. La fin de l'Humanité est de se fondre en Dieu par l'oeuvre de l'Esprit et dans cette union l'âme de l'homme n'est plus que Dieu lui-même.

Maître Eckart continue l'enseignement de Joachim de Flore. "L'âme, dit-il dans son sermon "Nisi granum frumenti", échappe à sa nature, à son être et à sa vie et naît dans la divinité. C'est là qu'est son devenir. Elle devient si totalement un seul être qu'il ne reste pas d'autre distinction que celle-ci : Lui demeure Dieu et elle demeure âme". Cette union, "Einung", est en fait une fusion de deux êtres en une seule divinité totale : c'est le retour à l'unité primordiale de nos Gnostiques.

Le pape Jean XXII condamna dans une bulle de 1329 cette thèse de Maître Eckart : "Nous nous métamorphosons totalement en Dieu et nous nous convertissons en lui de la même manière que le pain dans le sacrement se change en corps du Christ. Je suis ainsi changé en lui parce que lui-même me fait être sien. Unité et non similitude. Par le Dieu vivant, il est vrai qu'il n'y a là aucune distinction."

On suit comme cela, à travers les siècles du Moyen-Age, une entreprise secrète de pénétration dans la pensée chrétienne d'une Gnose qui se cache sous un langage apparemment chrétien.

Mais si l'on veut assister vraiment à un retour en force de la Gnose dans la pensée chrétienne, il faut attendre le XV° siècle avec l'épanouissement de l'Humanisme dans la Renaissance. C'est alors que la pensée gnostique va exercer une influence décisive sur toute la mentalité de l'élite cultivée au XVI° siècle, de telle sorte que depuis lors elle n'a cessé d'empoisonner les esprits jusqu'à nos jours, malgré les efforts énergiques de l'Eglise pour préserver la doctrine chrétienne contre cette nouvelle invasion. Le Romantisme du siècle dernier n'a pas été autre chose qu'une résurgence de l'Humanisme gnostique. Nous l'expliquerons dans une prochaine étude.

Si l'on veut définir avec précision l'Humanisme de la Renaissance, il faut reconnaître qu'elle a été le résultat d'une pénétration de la Gnose cabbalistique enseignée par les rabbins du XV° siècle dans la société chrétienne de leur temps.

LA CABBALE, FORME JUIVE DE LA GNOSE

Les gnostiques se sont efforcés, dès les premiers siècles, de pénétrer dans le Judaïsme de la diaspora de manière à amener les rabbins, fidèles à la Révélation de l'Ancien Testament, à renier le vrai Dieu, Iahvé.

Ils leur ont expliqué que Iahvé n'était qu'une entité démoniaque, que la Loi de Moïse avait été inventée par lui pour réduire les Juifs dans l'esclava-ge du Démiurge en les enserrant dans un réseau d'institutions et de principes arbitraires, manifestant la volonté d'un tyran malveillant. Ils ont inondé la Syrie et la Palestine de chants gnostiques qu'ils avaient composés. On y retrouve tout le principe de l'émanation, les idées néoplatoniciennes, avec un état d'exaltation et d'enthousiasme grâce auquel on "volait en l'air" sur "le char de l'âme" et on accomplissait toutes sortes de miracles, d'hallucinations et de visions.

Le résultat de cette pénétration gnostique en Israël fut, au cours du Moyen-Age, l'apparition de la Cabbale ou "Tradition". Sa forme définitive s'est exprimée dans le livre du "Zoar", c'est-à-dire de la "Splendeur". Il se présente sous la forme d'un commentaire du Pentateuque, enseigné par Rabbi Simon ben Jochaï à son cercle de pieux auditeurs. Sa rédaction actuelle remonte en grande partie à Moïse de Léon. Nous allons en donner un résumé d'après Moïse Cordovero et Isaac Luria (1522-1572).

Mais il est d'abord nécessaire de débarrasser le Zoar de toute une mythologie extravagante dont la lecture est très pénible pour une intelligence ordinaire; Les cabbalistes se sont ingéniés à envelopper leur enseignement dans un revêtement fantastique destiné à cacher leurs véritables intentions. En cela ils n'ont fait que suivre l'exemple des premiers gnostiques. Il était, en effet difficile de faire abandonner par les rabbins le vrai culte de Iahvé. Il fallait pour cela faire semblant de suivre la Révélation de l'Ancien Testament et en donner un commentaire respectueux qui devait aboutir à en renverser complètement le sens véritable. On continuait à parler du "Saint, son nom soit béni", de la "création", mais ces mots recouvraient un sens nouveau et inouï en Israël, celui de la Gnose, telle que nous l'avons déjà exposée.

Le Grand-Tout-Plérôme de nos Gnostiques s'appelle, chez eux, "l'En-Soi", c'est à dire le "non-limité", grand Etre immuable, éternel, infini, qui renferme en lui toutes les formes. Pour expliquer l'apparition du monde visible et la multiplicité des êtres qui peuplent l'Univers, les Cabbalistes ont recours à la notion d'émanation et de contraction. Le Grand Tout primitif, sorte de "chaos", se contracte

pour laisser un vide à l'intérieur duquel vont apparaître les formes déterminées et multiples des créatures qui sont le reflet apparent de l'En-Soi. En d'autres termes, le Grand Tout n'est pas autre chose que la somme, la totalité des choses finies.

Pour expliquer ce passage de l'Un au multiple, de l'indéterminé aux formes concrètes, les gnostiques avaient inventé des puissances divines intermédiaires, les Archontes, capables de produire les êtres. Ils sont appelés "Zephiroth" par les cabbalistes. Leur nombre et leurs attributs peuvent varier d'un écrivain à l'autre, mais leur rôle reste essentiel dans la production des choses finies distinguées entre elles par leurs qualités, leurs gradations, leurs déterminations.

Une notion fondamentale de la Cabbale et qui est la manière de présenter le panthéisme le plus absolu, c'est la correspondance de structure entre les deux mondes, celui de l'En-soi et le monde visible, objet de nos perceptions :

"Toutes les choses, nous dit le "Zoar", dépendent les unes des autres et toutes sont reliées les unes aux autres jusqu'à ce que l'on sache que tout est Un et que tout est l'Ancien et rien n'est séparé de Lui. L'ancien, c'est le nom voilé pour désigner la divinité originelle, source de tous les êtres."

Le Zoar précise encore : "Lorsque l'on affirme que les choses ont été tirées du néant, on ne veut pas parler du néant proprement dit, car jamais un être ne peut venir du non-être. Mais on entend par le non-être ce qu'on ne conçoit ni par sa cause, ni par son essence, c'est, en un mot, la cause des causes, c'est elle que nous appelons le Non-Etre primitif, parce qu'elle est antérieure à l'Univers, et par là nous n'entendons pas seulement les objets matériels, mais aussi la Sagesse sur laquelle le monde a été fondé... Toutes les choses dont ce monde est composé, l'esprit aussi bien que le corps, rentreront dans le principe et dans la racine dont elles sont sorties. Il est le commencement et la fin de tous les degrés de la création, tous ces degrés sont marqués de son sceau et on ne peut les nommer autrement que par l'unité. Il est l'Etre unique, malgré les formes innombrables dont il est revêtu."

Tout cela est parfaitement gnostique. On reconnaît dans ces considérations la philosophie de Spinosa pour qui Dieu est à la fois cause et substance de l'Univers, celle aussi de Hegel pour qui le monde apparent n'est que la manifestation du Dieu primitif inconscient et de bien d'autres philosophes modernes qui se sont ingéniés à développer les thèmes gnostiques sous les formes les plus extravagantes.

Le Zoar aussi étudie l'Homme. Déjà Maïmonide en Espagne, au XII° siècle, avait distingué dans l'Homme, outre le corps, deux âmes, une intelligence matérielle, chargée d'animer le corps et une intelligence communiquée, émanation de l'Ame universelle du Monde. Il s'agit donc d'une constitution tripartite de l'homme, telle que l'a toujours enseigné la Gnose.

Pour les Cabbalistes, le corps n'est qu'un revêtement, mais le principe médian, la Psyché, de nos gnostiques, est divisée en deux âmes, puisqu'il doit participer de la matière et de l'esprit : ce sont Nefesch, principe animal et sensitif en contact immédiat avec le corps, puis Ruach, siège de la vie morale et principe d'animation ; Neschama restant l'âme spirituelle, émanation divine, intelligence pure, le pneuma des gnostiques.

Toutes les âmes préexistent dans le monde divin et tombent dans les corps par suite d'une chute : "Remarquez, explique le Zoar, que toutes les âmes dans ce monde, qui sont le fruit des oeuvres du Saint, béni-soit-il, ne forment avant leur descente sur la terre, qu'une unité, ces âmes faisant toutes partie d'un seul et même mystère et lorsqu'elles descendent en ce bas monde, elles se séparent en mâle et femelle et ce sont les mâles et femelles qui s'unissent." D'où la transmigration des âmes, enseignée déjà par les Gnostiques dans la métempsychose.

"Remarquez, dit toujours le Zoar, que le Saint, béni-soit-il, plante les âmes ici-bas ; si elles prennent racine, c'est bien, sinon il les arrache, même

plusieurs fois et les transplante, jusqu'à ce qu'elles prennent racine... Les transmigrations sont infligées à l'âme comme punition et varient suivant sa culpabilité... Toute âme qui s'est rendue coupable durant son passage en ce monde est, en punition, obligée de transmigrer autant de fois qu'il faut pour qu'elle atteigne, par sa perfection, le sixième degré de la région d'où elle émane."

On trouve encore dans le Zoar la doctrine de la Réminiscence : "De même qu'avant la création, toutes les choses de ce monde étaient présentes à la pensée divine, sous les formes qui lui sont propres, ainsi toutes les âmes humaines, avant de descendre dans ce monde, existaient devant Dieu, dans le ciel, sous la forme qu'elles ont conservée ici-bas et tout ce qu'elles apprennent sur la terre, elles le savaient avant d'y arriver."

Voici comment Adolphe Franck au 19° siècle résume la position de l'Homme, selon le Zoar : "L'homme est à la fois le résumé et le terme le plus élevé de la création. Il n'est pas seulement l'image du monde, de l'universalité des êtres, en y comprenant l'être absolu, il est aussi, il est surtout l'image de Dieu, considéré dans l'ensemble de ses attributs infinis. Il est la présence divine sur la terre, c'est l'Adam céleste qui, en sortant de l'obscurité suprême et primitive, a produit cet Adam terrestre..."

Rabbi Simon ben Jochaï explique à ses disciples que "la forme de l'Homme renferme tout ce qui est dans le ciel et sur la terre, les êtres supérieurs comme les êtres inférieurs." On ne pouvait mieux dire que l'Homme est Dieu lui-même manifesté.

Les humanistes de la Renaissance n'oublieront pas la leçon des rabbins. Ils représenteront l'Homme, tous les membres déployés, parfaitement inscrit dans un cercle, dans l'Oeuf primitif d'où sont tirés tous les êtres ; les carnets de Léonard de Vinci et le traité d'Albert Dürer sur les proportions humaines représentent cette superposition de la forme humaine dans une figure géométrique qui veut suggérer que l'homme est la mesure du monde !...

Comme nous le voyons, la Cabbale n'est pas autre chose que la Gnose traduite en hébreu. Le contenu doctrinal est le même et on doit lui opposer les mêmes arguments de bon sens qu'une intelligence ordinaire ne peut manquer de trouver, pourvu qu'elle veuille bien prendre la peine de réfléchir un peu.

Enfin, le Serpent, inspirateur de toute cette mythologie mensongère, n'a eu garde de s'oublier lui-même. Il a expliqué aux Cabbalistes qu'il n'est pas du tout l'ennemi du genre humain, mais au contraire son protecteur et son patron, qu'il a été une victime de l'injuste jalousie du Démiurge, créateur de la matière, que l'archange Saint-Michel et les autres puissances célestes qui l'avaient précipité dans l'abîme étaient de véritables démons, tandis que Lucifer, Beelsebuth et Astaroth étaient l'innocence et la lumière même. Le Règne de Michel et de sa milice devait bientôt finir. Lui-même serait réhabilité et réintégré dans le ciel avec sa phalange.

Le nom du Serpent venimeux est Samael. Le jour où il retrouvera son nom et sa nature d'ange, on retranchera la première syllabe qui veut dire "poison" et la seconde est le terme commun désignant tous les anges. Rien n'est mauvais, rien n'est maudit. Ce qu'on appelle le Mal est en Dieu lui-même l'autre face du Bien.

Les mystiques juifs de la période talmudiste en réfléchissant sur la nature de Dieu avaient déclaré que "Dieu est le lieu dans lequel l'Univers séjourne" ; ils avaient employé le mot "Ma Kom" qui veut dire "place" pour désigner Dieu. Philon s'exprimait déjà ainsi : "Dieu est appelé Ma Kom (l'endroit) parce qu'il renferme l'Univers", dans son Traité "De Somniis".

Comment donc les rabbins ont-ils pu se rallier presque tous à la Cabbale au cours du Moyen Age, c'est ce qui restera toujours difficile à comprendre. En effet cette nouvelle doctrine est la totale inversion de l'enseignement de la Bi-

ble et particulièrement de la Genèse. Ce qui est certain c'est que le Judaïsme contemporain a abandonné le culte du Vrai Dieu et a poussé cet abandon jusqu'à ses dernières conséquences.

M. Th. Reinach, une autorité en Israël, au 19° siècle, déclare dans la "Grande Encyclopédie" qu'il se dégagera du Judaïsme "une religion supérieure, conciliant la notion de la divinité, âme du monde et source du Bien, avec les données de la science, que la religion dépasse, mais ne saurait contredire, acceptant du Christianisme son principe de fraternité universelle, déjà proclamé par les prophètes, mais corrigeant son pessimisme, qui ne voit de salut que dans l'autre vie, par cette foi active dans l'amélioration indéfinie de l'espèce humaine qui est la forme moderne de l'espérance messianique."

LES HUMANISTES A L'ECOLE DES RABBINS

C'est en Italie, au cours du Moyen-Age que l'activité littéraire des Juifs exerça une influence considérable sur la pensée chrétienne à l'époque où l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen (1212-1250) avait invité le célèbre Anatoli de Provence pour traduire en hébreu les écrits d'Averroès, puis en latin les ouvrages de Maïmonide.

Dès le XIV° siècle, les écrivains juifs se rapprochent des principaux représentants de la culture italienne. Guida Romano étudie la philosophie scolastique et écrit sur le sujet des traités en hébreu. Son cousin, Manoello, se fait l'ami intime de Dante, écrit une sorte de "Divine Comédie" en langue hébraïque dans laquelle il fait l'éloge de son ami et déplore la mort du grand poète florentin dans un sonnet en italien.

Dante, lui-même, a pris pour modèle de sa "Divine Comédie" (vers 1230), le "Livre du Voyage nocturne" du mystique arabe Ibn El Arabi, écrit quatre-vingt ans auparavant. Ce traité décrit, en effet, une traversée des trois mondes de l'au-delà : l'enfer, le purgatoire, le paradis, avec les mêmes rencontres et péripéties et beaucoup de personnages semblables. Or Ibn El Arabi était affilié à la secte mystique des "Assacins" et son livre avait été traduit en hébreu.

C'est dans ce milieu intellectuel que Dante a publié sa haine de la papauté. Il place en enfer dans la "bolgia" des simoniaques, les papes Nicolas III, Clément V, Boniface VIII, les corps fichés dans des trous, la tête en bas, les pieds en l'air, les pieds cuits au feu ! Ils avaient renversé l'ordre établi par Dieu, il était juste qu'ils fussent renversés à leur tour. Ils avaient piétiné la sainte flamme de l'esprit. La Sainte Flamme brûle leurs pieds en retour.

Par ce texte de Dante, l'Eglise vient d'essuyer un affront sanglant, de recevoir une gifle plus violente que celle de Nogaret sur la joue de Boniface VIII. Elle en restera longtemps abattue. Les humanistes de la Renaissance ne feront que développer cette haine satanique contre Rome et Luther n'aura pas de mal à ramasser toutes ces ordures pour les jeter à la face de la Papauté.

Au XVI° siècle, Elie del Médigo enseigne publiquement à Padoue et Florence ; il est même choisi un jour par le sénat de Venise pour arbitrer une grande rencontre philosophique.

Pour se constituer professeurs et maîtres de pensée religieuse, les écrivains juifs ont commencé par éditer leur Bible hébraïque, puis des grammaires et dictionnaires hébreux. Le premier imprimeur de Mantoue est un médecin juif qui travaille avec sa femme. Un autre édite à Reggio en Calabre.

Voilà aussitôt nos humanistes inquiets, l'Eglise ne possédait donc pas la véritable bible. Le Pogge se demande d'après quels principes saint Jérôme

avait traduit la Vulgate. Bruni lui répond que lire la Bible dans l'original, c'est montrer une méfiance injuste à l'égard de l'oeuvre entreprise par Saint Jérôme.

En 1482, les Juifs sont chassés de Sicile et se réfugient à Florence. C'est là qu'ils forment Pic de la Mirandole (1463-1494). Sous la discrète direction d'Elie del Médigo et de Jonachan Alemanno, à mi-voix, portes closes, verrous tirés, dans sa chambre de Florence, Pic étudie la Cabbale dans des écritures mystérieuses rapportées d'Orient, puis des éléments d'arabe et de chaldaïque. Il s'est plongé dans la science des nombres.

Il prétend retrouver dans la Cabbale l'incarnation du Verbe, la divinité du Messie, la Jérusalem céleste. Jésus y apparaît, croit-il, celui qui unit toutes les choses dans le Père, par qui tout est fait et de qui tout devient, en qui tout sabbatise. Jésus est révélé de tout temps comme la Pallas d'Orphée, l'Esprit paternel de Zoroastre, le fils de Dieu de Mercure, la Sagesse de Pythagore, la Sphère intelligible de Parménide, le Verbe de Platon.

Chez lui tout procède par voie de symboles, d'allégories, d'images. Toute révélation est ésotérique, hermétique. Jésus n'a pas écrit, mais il a révélé ses mystères à ses disciples, comme nous l'apprend Origène, et selon Denys l'Aréopagite, ces derniers doivent s'engager formellement à n'en confier rien à l'Ecriture, mais à les transmettre de bouche à oreille.

En Allemagne d'autres rabbins forment le juriste Reuchlin (1455-1522). En 1492, au moment où les rabbins de Tolède et de Cordoue, chassés d'Espagne, cheminaient vers la Germanie, un juif, médecin de l'Empereur Maximilien, fit don à Reuchlin d'un manuscrit précieux de la Bible. En 1494, Reuchlin publie son livre "De Verbo mirifico", dont le sens était : Seuls, les Juifs ont connu Dieu.

En 1498, trois mois après le supplice de Savonarole, il visite Florence, recueille l'âme du martyr parmi les visionnaires qui le pleurent, retourne à ses études et publie en 1506 ses "Rudimenta hébraïca", en 1512 son "Lexicon hébraïcum". La doctrine centrale de la Cabbale, dit-il, a pour objet le Messie, elle tire son origine immédiatement de l'illumination divine. Grâce à cette lumière, l'homme devient capable de pénétrer le contenu de la doctrine en interprétant symboliquement les lettres, les mots, les phrases de l'Ecriture. Il est par surcroît l'oncle du célèbre compagnon de Luther, Mélanchton.

En France, le Néo-Platonisme circule dans les oeuvres de Lefevre d'Etaples, les écrits du Pseudo-Denys exercent beaucoup d'attrait sur les humanistes qui les croient authentiques. En 1521, dans un "Recueil d'allégories et de sentences morales tirées des deux Testaments", nous voyons apparaître les formules bien connues sur l'Illumination de l'Intelligence et la "purgation des sentiments".

La pénétration platonicienne est manifeste chez un érudit hébraïsant, Chéradame de Seez. Sous le titre d'"Alphabet hébreux", il publie en 1529, un petit traité de mystique dionysiaque. Il voit dans l'Hébreu, langue sacrée, tout un symbolisme. Cette langue a été, dit-il, enseignée directement par Dieu ; elle est donc éminemment divine. Les mots ont un sens caché. Le triple nom de Jérusalem lui apparaîtra, par exemple, celui de la Trinité. Il cherche dans les lettres, leur forme, leur consonance, leur harmonie, leur nombre, tout un sens nouveau. L'un figure l'être de Dieu, impérissable et simple, l'autre, le Christ, celle-ci, les éléments du monde immatériel ou les formes multiples de la création, celles-là, l'homme, son intelligence, son corps. L'alphabet hébreu enferme ainsi toute une Théologie et ce n'est pas autre chose que la spéculation néo-platonicienne d'Hermès-Trismégiste. La hiérarchie des mondes, l'harmonie des êtres "non seulement dans les choses qui sont visibles, mais aussi dans celles que l'oeil humain ne perçoit pas".

Ce retour au Platonisme est l'oeuvre des hébraïsants. Nous pourrions continuer ainsi la longue liste des écrivains et des ouvrages destinés à diffuser la

pensée juive dans les milieux intellectuels de la Renaissance ; mais la liste en serait fastidieuse et inutile.

LES HUMANISTES, UNE SECTE D'INITIES

Dès le XV° siècle, les Humanistes ainsi formés par la Cabbale juive et le Néo-platonisme, ont recouvert l'Europe occidentale, sauf l'Espagne d'où les Juifs ont été expulsés, d'un réseau dense de relations et de complicités actives. Ils ont fait circuler sous le manteau d'abord, puis de plus en plus ouvertement, une multitude d'ouvrages de violentes polémiques antichrétiennes, où l'on insulte le pape, où l'on raille les ordres religieux avec une haine farouche contre tout ce qui pourrait sentir l'ascèse, le renoncement, la pauvreté volontaire...

Liés entre eux par un secret commun, les humanistes pratiquent une méthode merveilleuse et efficace pour se donner une grande autorité intellectuelle sur l'élite cultivée de leur temps en esquivant soigneusement tous les risques encourus par leur combat acharné.

Ils commencent par s'assurer la protection d'un puissant du jour, un cardinal, un évêque, un prince, un roi, l'empereur même, le pape également. Ils les flattent tour à tour sans vergogne. Ils servent indifféremment l'un ou l'autre. Filelfe se met au service des Visconti, puis de la République ambrosienne, puis des Sforza. Pontana sert indifféremment les Aragons ou les Français qui viennent de les chasser de Naples. Dès qu'une personnalité émerge, ils accourent, ils briguent, ils flattent.

Ils rédigent au début de leurs écrits de grandes déclarations d'orthodoxie pour échapper aux foudres des tribunaux inquisitoriaux ou du Saint-Office. Maesile Ficin écrit en tête de ses ouvrages : "Dans toutes les choses qui ont été traitées par moi ici ou ailleurs, je ne veux rien avancer qui n'ait été approuvé par l'Eglise" (Tantum adsertum esse volo, quantum ab Ecclesia comprobatur).

Une fois leurs arrières assurés, les Humanistes sont d'une audace incroyable, ils injurient leurs adversaires, se moquent des tribunaux ecclésiastiques, publient des pamphlets incendiaires, engagent des polémiques violentes, déversent des tonnes d'ordures sur l'Eglise, les ordres mendiants surtout, en toute impunité. Si parfois un tribunal d'Eglise s'inquiète et commence un procès en diffamation, il est bientôt arrêté dans la procédure par le puissant protecteur qui intervient discrètement.

Voici, par exemple, l'histoire de Laurenzo Valla. Né à Rome en 1415, il étudie l'histoire, déclare que la fameuse donation de l'Empereur Constantin au Saint-Siège est un faux. Alors il insulte le pape, affirme qu'une courtisane est plus utile à la société qu'une religieuse, prétend n'avoir jamais rencontré un pape honnête homme et ajoute une multitude d'autres gentillesses de cette sorte.

Il doit prendre la fuite et se réfugie chez Alphonse le Magnanime, roi de Naples et protecteur des hommes de talent (entendez des humanistes), en 1445; mais Valla était aussi un violent et un querelleur, il maniait encore mieux l'épée que la plume et la police napolitaine commençait à s'intéresser à lui. Un orage menaçait. Heureusement il avait aussi écrit quelques insanités sur la Trinité et sur le libre-arbitre. Il est condamné à être brûlé vif par l'Inquisition. Mais le roi Alphonse intervient. Valla en est quitte pour être fouetté autour du cloître de Saint Joachim. Nous sommes en 1447. Il revint ensuite à Rome où il eut la chance de trouver le pape Nicolas V. Aussitôt le pape lui accorda une pension ; il devint chanoine, curial et professeur, vanté et célèbre.

Une aventure semblable se lit dans l'histoire de l'Académie de Rome. Nous voyons apparaître là une véritable société secrète d'humanistes.

Un jour, le pape Paul II (1464-1471) renvoya du collège des "abréviateurs de la chancellerie romaine" plusieurs humanistes et les remplaça par d'autres plus sûrs au point de vue doctrinal. Pendant vingt mois, ils assiégèrent les portes du palais pontifical sans réussir à se faire admettre. L'un d'eux, Platina, écrivit alors au pape pour le menacer d'aller trouver les rois et les princes et de les inviter à convoquer un concile devant lequel Paul II aurait à se disculper de sa conduite envers eux.

Cette insolence le fit conduire au Château Saint Ange. Le reste de la troupe se réunit chez l'un d'eux, Pomponio Leto. Ainsi naquit l'Académie romaine dont l'historien Grégorovius nous dit qu'elle fonctionnait "comme une loge de francs-maçons classique".

Pour éviter les poursuites, les membres de cette Académie se réunissent dans les catacombes. Ils célèbrent leur Noël par l'anniversaire de la fondation de Rome. Leur pape est Pomponio Leto, "c'est l'oracle des bonnes lettres, nous dit Antunio de Vérone, le chef singulier des Muses, le Souverain Pontife" (Maximus Pontifex). Platina est appelé le "pater sanctissimus". Ce dernier, Callimacus, Luca Toloza et leurs amis aussi "ont pris plaisir aux histoires des Romains, les ont goûtées et pour que Rome revienne à son premier état, ils ont délibéré d'enlever cette cité à la sujétion des prêtres".

Le pape Paul II s'inquiète ; vers les derniers jours de février 1468, la police pontificale arrête les membres de l'Académie sous l'inculpation de lèse-majesté pontificale et de conspiration : ils avaient projeté tout simplement d'assassiner Paul II et de proclamer la République. Pomponio Leto s'était enfui à Venise. Il est ramené et emprisonné avec les autres au château Saint Ange.

Mais le pape suivant, Sixte IV, s'empresse de tirer les prisonniers de leur cachot. Tous les membres de l'Académie romaine retrouvent leurs anciens postes. Platina est nommé bibliothécaire de la Vaticane, Pomponio est rétabli à la Sapienzia. Les réunions de l'Académie ont repris. Et l'on continue à sacrifier à San Vittore, à San Fortunato, à San Génésio : ce sont des appellations transparentes, la Fortune, la Victoire et le "Genettiaco" de la ville éternelle. En 1483, l'empereur Frédéric accorde à l'Académie romaine qui s'est définitivement ressaisie le droit de créer des docteurs et de couronner des poètes. Et le tour est joué, les subversifs sont maîtres du terrain à Rome même, au centre de la Chrétienté.

Autre société secrète... En 1545, Sossini ou Socinus, ou Socin, né à Sienne en 1525, fonde à Vicence une société secrète, pour la destruction du Christianisme qu'elle voulait remplacer par un pur rationalisme. En 1546, il organise une conférence à Vicence où viennent des délégués de toute l'Europe, unis par leur haine de tout christianisme. Au cours de cette conférence l'on convint du moyen de détruire la religion de Jésus-Christ, en formant une société secrète. L'apostat Ochin, ancien général de l'ordre des Capucins, était présent à cette rencontre et l'un des plus virulents.

Le pape Paul III, informé de cette conférence de Vicence, adressa une lettre à la République de Venise pour signaler ce dangereux foyer de corruption. On arrêta Jules Trévisan et François de Lugo, qui furent exécutés. Les autres, dont Ochin et Lelio Sozzini, purent s'enfuir. Ils devinrent en Europe les propagateurs d'une nouvelle doctrine qui prétendait construire sur les ruines de l'Eglise un temple qui aurait accepté toutes les croyances, depuis la Libre-Pensée jusqu'au culte de Lucifer.

Voilà les débuts de l'Oecuménisme. A la mort de Lelio, son fils, Fausto Sozzini (1539-1604) fut son continuateur zélé. Adriano Lemmi, ancien grand Maître du Grand-Orient d'Italie, a présenté, lors de son élection, le 29 septembre 1893, Lelio Sozzini, comme le véritable père de la Franc-Maçonnerie.

La complicité des grandes autorités politiques et religieuses est considérable dans cette diffusion des sectes antichrétiennes au cours de la Renaissance. Papes, rois, empereurs, cardinaux se sont fait les protecteurs zélés et efficaces de ceux qui préparaient leur propre chute. Aveuglement coupable.

Un jour qu'Erasme, effrayé devant les conséquences violentes d'une Réforme protestante qu'il avait singulièrement contribué à fomenter, écrivait sa déconvenue à son ami, le prince Albert de Capri, celui-ci lui répondit en remettant bien en place les véritables responsabilités :

"Les princes ecclésiastiques et laïques, écrit-il, récoltent maintenant les fruits de la semence qu'ils ont répandue à profusion, ou dont ils ont tout au moins favorisé la croissance.

Ce sont les poètes qui ont contribué le plus à exciter en Allemagne la révolte contre l'Eglise et la Société. Ce sont eux qui ont encouragé toutes ces violations du droit dont nous sommes tous les jours témoins.

Mais qui donc a soutenu ces hommes ? Ce sont les dignitaires ecclésiastiques et ceux même du rang le plus élevé. Ils ont entretenu à leur cour voluptueuse ces gens aux tendances à demi païennes qui jettent le mépris sur tout ce qui est resté cher au peuple et n'ont d'autres but que le renversement de tout ce qui existe".

Cette lettre est extraite des "Lucubrationes" dans lesquelles Erasme, déçu par les résultats de la réforme luthérienne, avait rassemblé des documents dans la dernière partie de sa vie.

LE CULTE DE PLATON

Selon Platon, les objets que nous appelons "réels" ne sont en vérité que des reflets du monde éternel des Idées, où se trouvent, seuls doués d'une vie réelle, les modèles de ces objets. Nos sensations liées au corps périssable ne nous font connaître que des apparences et c'est seulement par la connaissance (la "Gnose") que notre âme peut s'élever graduellement jusqu'à la contemplation des Idées pures. Cette âme éternelle a vécu autrefois dans le monde supérieur des Idées et elle y retournera quand elle sera libérée de la prison du corps. elle en a gardé une réminiscence confuse qui lui permet d'accéder à la contemplation des Idées sans recourir au raisonnement.

On ne voit pas où Dieu pourrait prendre place dans cette philosophie sinon comme Démiurge, fabricateur de la matière. En fait les grandes thèses du Platonisme sont en contradiction manifeste avec la Foi chrétienne.

L'Eglise a toujours condamné la nature divine de l'âme, sa préexistence et ses transmigrations. elle affirme que Dieu est unique créateur de tout et donc que ce monde des Idées n'existe pas. Nous comprenons également que ces thèses condamnées par l'Eglise sont communes à Platon, à la Gnose classique et à la Cabbale juive.

Chaque fois que, dans l'histoire de la pensée chrétienne, on assiste à une poussée gnostique, elle se réalise toujours sous la forme d'une invasion de Platonisme ; ce fut éminemment le cas de l'Humanisme à l'époque de la Renaissance.

Déjà Pétrarque, au XIV° siècle avait lu plusieurs dialogues de Platon, dans le texte original, rapporté de Constantinople, et s'était passionné pour cette philosophie qu'il opposa dans plusieurs traités à celle d'Aristote. C'est lui qui a préparé les voies à Bessarion et à Marsile Ficin.

Il se raille de l'enseignement de la Scolastique, déclare que les docteurs en syllogisme sont des bavards "gonflés de néant, travaillant sans cesse dans le vide et s'exerçant à des futilités". Il est irrité par le respect superstitieux dont l'Ecole entoure Aristote. On sent dans ses attaques violentes l'ivresse de la liberté d'examen. Et pourtant il est reçu à la cour du Pape en Avignon. Celle-ci ne comprend pas les conséquences de pareilles démolitions.

Mais ce sont surtout les oeuvres du Cardinal Bessarion qui exercèrent une influence capitale sur le mouvement des esprits. Après son retour de Constantinople, il se fit le mentor des Humanistes. Il plaida la cause de Platon contre ses détracteurs dans plusieurs traités : "De natura arte", "In calumniatorum Platonis". "De préférer Aristote à Platon, dit-il, c'est chose permise mais accuser ce dernier d'ignorance en toute chose, c'est faire un réquisitoire et non un parallèle."

Par une défense si érudite et si chaleureuse de Platon il veut montrer que les hardies spéculations de l'Académie ne méritent pas les méfiances du Moyen-Age et qu'à la suite des Pères les plus illustres on pouvait s'élever de la philosophie platonicienne aux vérités de la religion.

Il enseigna par son exemple que dans le domaine de la raison, il faut éviter tout exclusivisme et que l'amour que l'on éprouve pour un grand esprit ne doit pas fermer les yeux sur les mérites de tel autre : "J'honore et vénère Aristote, écrit-il lui-même, et j'aime Platon."

On voit bien où penche son coeur. Le respect apparent pour Aristote n'est que le moyen d'attirer les esprits vers Platon, et tous les humanistes, qui l'ont très bien compris, ne se gêneront plus pour rejeter avec mépris et violence toute la scolastique. C'est le Cardinal Bessarion qui a lancé le mouvement.

Enfin, c'est à Florence, sous la protection des Médicis, que le culte de Platon va prendre toute son ampleur.

Au cours de son exil provisoire, Cosme de Médicis recueille les savants grecs que les Turcs ont chassés : Argyropoulos, Démétrius Chalcochondyle, Jean Lascaris, le Cardinal Bessarion, le vieux Gémiste Pléthon et d'autres.

A son retour à Florence, il fonde l'Académie platonicienne dont il confie la présidence au fils de son médecin personnel Marsile Ficin. Né le 15 octobre 1433 à Florence, devenu chanoine de l'église Saint Laurent, il est reçu par Cosme qui lui ouvre ses plus belles villas, ses jardins fleuris à l'ombre des pins, des cyprès et des mélèzes.

"Hier encore, écrit Cosme à Marsile, j'arrivai en ma villa Careggi, moins avec le désir d'améliorer mes terres que de m'améliorer moi-même. Venez me voir, Marsile, sitôt que vous pourrez et n'oubliez pas d'apporter avec vous le livre de votre divin Platon sur le Souverain Bien. Il n'y a pas d'effort que je ne fasse pour découvrir le véritable bonheur. Venez et ne manquez pas d'apporter avec vous la lyre d'Orphée."

Le premier travail de l'Académie de Florence est de renverser Aristote, ce colosse dressé sur le formidable piédestal de la "Somme théologique". L'Etoile de Platon, éteinte avec la fin de l'Ecole d'Alexandrie, se relève à l'horizon et l'humanité pensante sera partagée en deux camps, elle sera aristotélicienne ou platonicienne. Plus qu'une école, l'Académie est une religion, une ferveur ardente et pure groupant en un culte public tous les fidèles de Platon. Marsile Ficin, en est l'âme, la vie...

Platon est mort, couché dans un banquet à 81 ans, nombre parfait puisqu'on l'obtient en multipliant 9 par 9. On reprend l'usage de célébrer sa mort le 7 novembre, usage qui s'était perdu depuis Plotin et Porphyre.

Platon est la Vérité, corroborée par Saint Augustin qui a pu dire "qu'à peu de chose près les platoniciens sont chrétiens". On étudie les grandes questions posées par le Maître : l'homme est-il libre ou non ? La Nature agit-elle avec dessein ou non ? Est-elle consciente du but où elle tend ou non ? Offre-t-elle une essence divine ? La réflexion est-elle immanente à la Nature ? Appartient-elle en propre à l'Esprit divin qui gouverne la Nature ?

L'âme n'est pas le corps, dit encore Marsile Ficin, c'est l'âme qui sent et non le corps ; l'âme répugne au corps. Elle n'habite pas la terre, elle n'est qu'un hôte divin qui doit rejoindre sa patrie céleste. Elle est tombée par suite d'une chute, elle doit transmigrer pour retourner dans le monde parfait d'où elle est venue.

Platon qui, de fait, n'est qu'un habile metteur en scène des doctrines orientales enseignées par Pythagore, devient dans sa bouche une espèce de Messie ; ses disciples sont des apôtres.

Marsile demeure prosterné devant tous les platoniciens, Justin, Origène, Clément, Philon qui cherchent à concilier la Genèse et le Timée, devant Numénius qui affirme que toute la théologie est enfermée dans les dialogues de Platon. Il entoure Platon d'une auréole. Platon est le précurseur : "Notre Platon, s'écrie-t-il, avec des raisons pythagoriciennes, et socratiques, suit la loi de Moïse et prédit la loi du Christ".

Que dis-je, Platon est Dieu lui-même et ses mystères sont divins. Marsile, dit-on, allume un cierge jour et nuit devant le buste de Platon. Il le prêche dans l'Eglise des Angeli à Florence : "Au milieu de cette église, nous voulons exposer la philosophie religieuse de notre Platon. Nous voulons contempler la vérité divine dans ce séjour des Anges. Entrons-y, très chers Frères, avec un esprit pur..."

Il ajoute : "J'ai certainement trouvé que Numénius, Philon, Plotin, Jamblique, Proclus ont puisé leurs principaux mystères dans Jean, Paul, Denys l'Aéropagite, parce que tout ce que les platoniciens disent de l'esprit divin, des anges et d'autres choses de théologie, ils le prirent à eux..."

En 1460, Cosme achète le "Corpus herméticum" et s'empresse de le faire traduire par Marsile. Tous deux furent électrisés par la découverte de cette révélation primordiale ; les textes hermétiques étaient supposés prémosaïques et l'on pensait alors qu'ils avaient inspiré Moïse, Pythagore et Platon. C'est seulement en 1614, qu'Isaac Casanbon démontra qu'ils n'étaient pas antérieurs au troisième siècle de notre ère. A cette époque, le pape Alexandre VI (1492-1503) avait fait peindre au Vatican une fresque, détruite depuis, mais foisonnant de symboles hermétiques et égyptiens. C'est par le "Corpus herméticum" que la Gnose la plus classique a pu pénétrer dans l'Humanisme renaissant.

Comme son grand père Cosme, Laurent le Magnifique cultive la philosophie platonicienne, en vrai disciple de Ficin. "Sans Platon, aimait-il à dire, je me sentirais incapable d'être bon citoyen et bon chrétien." Pic de la Mirandole est son conseiller intime.

Laurent écrit des hymnes : le chant "Orazione Magno Deo", l'hymne "Oda il sacro inno tutta la Natura", Odé au sacré contenu dans toute la Nature. On y trouve l'idée que le monde est envisagé comme un grand Cosmos physique et moral, qu'il est la reproduction d'un modèle préexistant ; on y trouve encore que l'âme peut, au moyen de la Connaissance (la Gnose) faire entrer l'Etre infini dans le cercle étroit qu'elle embrasse et ensuite s'étendre elle-même indéfiniment, grâce à l'amour divin. Tel est le vrai bonheur sur la terre.

Ce culte de Platon est complété par une attitude curieuse à l'égard d'Aristote. Marsile Ficin le considère comme un chemin pour conduire à Platon : "Ceux-là se trompent complètement qui pensent que la discipline péripatéticienne et la discipline platonique sont opposées, parce que le chemin ne peut pas être contraire au but."

Pic de la Mirandole ajoute qu'"il n'est pas de question naturelle et divine où Aristote et Platon ne tombaient d'accord sur le sens et la chose, quoiqu'ils semblent différer par les paroles". Ce qui est une manifeste contre-vérité. Pic prépara un ouvrage : "Concordia Platonis et Aristotelis" que la mort l'empêcha de terminer. Mais la guerre est déclarée à l'Aristote du Moyen-Age, au "philosophe" par excellence de Saint Thomas d'Aquin. On ne connait plus que l'Aristote païen interprété de manière panthéiste par Averroès.

Et cette révolution dans la pensée chrétienne se retrouve dans l'histoire de l'art à cette époque. Tandis que les vieux peintres, tels que Francesco Traini, Benozzo Gossoli et Taddéo Gaddi représentaient Saint Thomas, l'Ange de l'Ecole, dominant Aristote et foulant au pieds Averroès, "L'Antéchrist", Raphaël, dans l'Ecole d'Athènes, oppose aux docteurs chrétiens, les maîtres de la Sagesse grecque, Platon et Aristote, côte à côte, la philosophie païenne face à la Théologie.

LE CULTE DE L'HOMME DIVINISE

L'homme, cette étincelle divine tombée dans le monde est de nature et d'origine divine. Il est "imago mundi", microcosme dans la macrocosme, c'est à dire la reproduction ici-bas du monde divin. Lui seul est Dieu. Il est même l'épanouissement de toute la Nature dans sa perfection. Les humanistes l'ont répété sous toutes les formes.

"L'homme, dit Léone-Baptista Alberti, peut tirer de soi tout ce qu'il veut". "La nature de notre esprit est universelle", dit Matteo Palmieri. "Nous sommes nés dans cette condition, dit Pic de la Mirandole, que nous soyons ce que nous voulons être." "L'homme, dit Marsile Ficin, s'efforce de rester dans la bouche des hommes pour l'avenir entier... Il souffre de n'avoir pu être célébré par tout le passé, par tous les pays, par tous les animaux... Il mesure la terre et le ciel, scrute les profondeurs du Tartare, et le ciel ne lui paraît pas trop haut, ni certes le centre de la terre trop profond... Et puisqu'il a connu l'ordre des ciels et qui meut ces ciels, et où ils vont, et leurs mesures et leurs produits, qui niera qu'il a quasiment le même génie que l'auteur de ces ciels et qu'en une certaine façon il pourrait lui-même les créer ?... L'homme ne veut point d'égal ou de supérieur, il ne tolère point qu'il y ait au dessus de lui quelque empire dont il soit exclu. C'est seulement l'état de Dieu... Il s'efforce partout à commander, à être loué partout. Il s'efforce d'être partout comme Dieu. Comme Dieu, il s'efforce d'être toujours..."

Ces formules tirées de sa "Theologia platonica", sont des commentaires du "Eritis sicut dei", promesse du Serpent à Adam. On sent cependant dans ces textes une colère sourde contre Dieu. L'Homme voudrait bien être divin ; mais c'est chez lui un "effort" portant sur l'avenir et non une réalité actuelle. Ce culte de l'Homme est en devenir.

Pic de la Mirandole publie un "Discours sur la dignité de l'Homme". Pour terminer l'oeuvre de la création, Dieu a fait l'Homme, afin qu'il connût les lois qui régissent l'Univers, qu'il en animât la beauté, qu'il en admirât la grandeur. Il ne l'a pas condamné à vivre à la même place, comme les plantes, il n'a pas enchaîné son action et sa volonté, comme pour les animaux, mais il lui a donné la liberté d'agir à son gré, d'aller, de venir :

"Je t'ai placé au milieu du monde, dit le créateur à Adam, afin que tu puisses plus facilement promener ton regard autour de toi et mieux voir ce qu'il

renferme. En faisant de toi un être qui n'est ni céleste, ni terrestre, ni mortel ni immortel, j'ai voulu te donner le pouvoir de te former et de te vaincre toi-même. Tu peux descendre jusqu'au niveau de la bête et tu peux t'élever jusqu'à devenir un être divin. En venant au monde, les animaux ont tout ce qu'ils doivent avoir, mais les esprits d'un ordre supérieur sont dès le principe ou du moins bientôt après leur formation (allusion à la chute de Lucifer et de ses partisans) ce qu'ils doivent être et rester dans l'éternité. toi seul tu peux grandir et te développer comme tu le veux, tu as en toi les germes de la vie sous toutes les formes."

A partir d'une pensée très juste, que l'homme a été placé par Dieu aux confins du monde matériel et du monde spirituel, Pic de la Mirandole falsifie le plan divin. Jamais Dieu n'a révélé à Adam qu'il pourrait un jour devenir divin. Il lui a seulement demandé de régner sur la création en tant qu'homme et de rendre hommage à son créateur en respectant l'ordre voulu par lui, c'est à dire l'ordre de la Vie et la distinction du Bien et du Mal, les deux arbres sacrés du Paradis. Or Pic de la Mirandole prétend que Dieu aurait aussi donné à l'homme la faculté de se diviniser lui-même à sa volonté. Comment ce dernier pourrait-il acquérir cette faculté, s'il ne la possédait pas déjà par sa propre nature ?

Ce discours a été envoyé à Rome, examiné par un collège de savants apostoliques et autorisé à être publié en 1486. Puis des objections se sont fait jour contre "ce mage impie, nouvel hérésiarque" ; le Pape Innocent VIII a suspecté les thèses du jeune homme, "enveloppées de vocables nouveaux et insolites". Point, c'est tout. En face d'une invasion de Gnose, tirée de la Cabbale, l'autorité suprême s'est montré d'une singulière indulgence.

Tel est l'idéal de tous les humanistes. Dès le commencement du XVI° siècle, Colucio Salutati, avait écrit les "Travaux d'Hercule". "Le ciel, dit-il, appartient de droit aux hommes énergiques qui ont soutenu de grandes luttes et accomplis de beaux travaux sur la terre". Il s'agit donc d'une conquête de plein droit. L'Homme tire de ses seules forces sa fin dernière et sa perfection. L'Homme est un Dieu en devenir. Colucio Salutati était le maître de Pogge. Ses disciples ont peuplé le collège des secrétaires apostoliques, les "abréviateurs" dont nous avons parlé, installés à Rome, au centre de la chrétienté.

* * *

Dans son "Utopie", Thomas More propose en exemple la recherche effrénée des plaisirs naturels qui font "l'assaisonnement et le charme de la vie". Il fuit "toute volupté qui empêcherait de jouir d'une volupté plus grande ou qui serait suivie de quelque douleur". Il exalte la santé et s'interdit de sacrifier, par le jeûne et l'abstinence, "à un vain fantôme de vertu". Il est avide de bonheur. rien n'est négligé pour l'obtenir.

En Utopie, on se marie : les épousailles sont précédées d'un examen nuptial : "Une dame honnête et grave présentera au futur sa fiancée, fille ou veuve, à l'état de nudité parfaite, et réciproquement, un homme d'une probité éprouvée montrera à la jeune fille son fiancé, dans le même état de simplicité..." L'honneur de la Cité veut des citoyens de noble race, prestes, vigoureux, aimant la santé, le loisir, les joies de la vie. La beauté et la robustesse du corps sont les signes de cette exaltation de l'homme divinisé.

L'Utopie a paru en novembre 1516, à Louvain. L'ouvrage emporta aussitôt l'estime de tous les grands humanistes, au premier rang desquels Guillaume Budé et Erasme. Il ne fut traduit en français qu'en 1550 par Jean Le Blond ; mais dès 1532, le mot lui-même fait son apparition dans le vocabulaire français avec Rabelais. Son "Pantagruel" s'inspire de l'Utopie de Thomas More, mais avec encore plus d'impudeur.

L'abbaye de Thélème (en grec, volonté libre) est bâtie sur les bords de la Loire "au contraire de toutes les autres". Pas de mur extérieur, pas d'horlo-

ge ; hommes et femmes y pratiquent un triple voeu de "mariage, richesse et liberté" ; c'est bien l'inversion de la perfection chrétienne : "chasteté, pauvreté et obéissance". "Fut ordonné que là ne seraient reçus sinon les bien formés et bien naturés et les belles, bien formées et bien naturées... fut constitué que là on pût être marié, que chacun fût riche et vécût en liberté."

Une grande pancarte est posée sur la porte de Thélème et en interdit l'entrée aux "hypocrites, bigots, cagots", gens de justice et usuriers ; seuls sont admis les "nobles chevaliers, les dames de haut parage, fleurs de beauté, à céleste visage, à maintien prude et sage" et les chrétiens évangéliques. "Entrez, qu'on fonde ici la foi profonde ! puis qu'on confonde et par voix et par rôle les ennemis de la sainte Parole."

Il s'agit de concilier l'épanouissement total de la nature humaine avec un soi-disant christianisme retourné à ses origines. Mais nous sommes aux antipodes de la foi chrétienne.

"En leur règle, n'était que cette clause : fais ce que voudras, parce que gens bien nés, bien instruits, conversant en compagnie honnête, ont par nature un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faire vertueux. "Il les y pousse, en effet, d'une manière d'autant plus impérieuse que la morale ici consiste dans la satisfaction de tous les instincts. Elever au plus haut degré d'intensité l'humanité que l'on porte en soi, la "virtu", telle est la loi morale. L'"Homme universel" doit développer harmonieusement toutes les heureuses dispositions de son corps, toutes les facultés de son intelligence.

Là où l'Eglise affirme que la curiosité d'Eve a perdu l'humanité, les humanistes font de la curiosité insatiable et partout dirigée la principale des vertus, là où l'Eglise avait enseigné que la lettre tue, ils ont mis le soin le plus exact dans la lettre ornée, là où l'Eglise enseignait l'humilité dans une ignorance respectueuse du mystère, ils ont placé leur idéal dans la Connaissance (la Gnose).

Enfin, à Thélème, il n'y a point d'Eglise. Chacune des 9 332 chambres dispose d'une chapelle particulière : la religion réduite à la satisfaction d'un sentiment tout individuel, fantaisie indéfiniment modifiable au gré de chacun.

D'ailleurs quel besoin l'homme divinisé a-t-il d'un Dieu ? Il se crée lui-même, il rejette toute marque d'une volonté divine prétendant s'exercer sur l'existence ici-bas. La société utopique est vide de Dieu, parce qu'elle dispose elle-même des attributs de la divinité. Elle a renié Dieu pour se livrer à l'adoration des hommes. Comme le dit si bien Jean-Philippe Delsol, les humanistes "ne clamaient pas encore la mort de Dieu, mais préparaient involontairement (?) la litière sur laquelle les siècles suivants le coucheront avant de l'enterrer."

Et ce culte de l'Homme se manifeste jusque dans l'art de l'époque. Toute la pensée de Léonard de Vinci, par exemple, est enivrée de paganisme, exaltée par des moeurs voluptueuses et violentes, avec la prétention de retrouver la beauté originelle et d'inventer la science. Son "Saint-Jean", placé dans une solitude splendide, apparaît comme un dieu de volupté. Dans son regard éclatent les ardeurs de la passion et de toutes les audaces del'Esprit. De sa bouche on entend l'antique cri païen d'Evoe. La "Joconde" se tient à l'entrée d'un labyrinthe étrange formé de roches bizarres et de ruisseaux sinueux qui fuient dans les vapeurs de l'horizon ; tranquille et souriante, la sirène attend avec une lueur perfide dans les yeux et sur les lèvres fines et serrées, le charme mortel du mensonge.

Que reste-t-il de vraiment chrétien dans ces Saint-Sébastien pareils à des Adonis, ces Madones qui sont des Vénus déguisées ?

Jusque dans l'art funéraire, on sent cette exaltation de la vie divinisée. L'appareil de la mort s'enveloppe d'un éloge de la vie et glorifie la majesté et la beauté du vivant. Plus de "pleureuses" qui escortent le "gisant". Le mort

est comme par miracle, ressuscité. Il se lève du cercueil, soulève le couvercle, s'accoude sur le rebord du tombeau et semble converser avec les siens venus lui rendre visite. Bientôt, il marchera, il argumentera...

LE CULTE DU SERPENT : VERS L'OECUMENISME

Au XVI° siècle, le Serpent se fait modeste et ne crie pas encore victoire, comme il le fera au XIX° siècle dans la furie romantique. Mais il sait se rendre insinuant. Il murmure discrètement aux oreilles des humanistes. Ecoutez-le ! son leitmotiv, c'est l'oecuménisme. Toutes les religions se valent, elles sont toutes excellentes dans leur domaine, mais suivez-moi et je vous enseignerai la vraie religion, celle du bonheur et de la Liberté.

Gémiste Pléthon a rêvé une triple révolution religieuse, il adore un Dieu hyperboréen, il annonce une nouvelle religion qui ne sera "ni du Christ, ni de Mahomet, mais ne diffère point essentiellement du paganisme". Il publie son opuscule en 1489 à Florence.

Luigi Pulci publie son "Morgante maggiere", avoue qu'il croit à la bonté relative de toutes les religions. C'est le démon Astaroth qui le dit dans le chapitre 25° de son poème. auparavant on pensait qu'il fallait être orthodoxe ou hérétique, ou chrétien ou musulman. Pulci crée la figure du Géant Margotte, qui se rit de toutes les religions, professe l'égoïsme le plus matériel, se livre à tous les vices. Dans le chapitre 16°, il complète l'enseignement d'Astaroth par un discours déiste de la belle païenne Antéa, qui est l'expression la plus nette des opinions qui avaient cours parmi les compagnons de Laurent de Médicis.

Le démon Astaroth a fréquenté l'Académie platonicienne, lu toute l'oeuvre de Marsile Ficin, écouté l'astronome Lorenzo Buonincontri, commenté l'"Astronomicon" de Manilius. Il a son opinion sur Dieu, la Trinité, le libre-arbitre, la chute et l'éternelle damnation des Anges. Le nécromant Malagigi l'évoque pour avoir des nouvelles de Rinaldo. Lui-même, Astaroth, est entré dans le cheval de Rinaldo, qu'il ramène d'Egypte. Il lui révèle par la bouche de sa monture qu'au delà des colonnes d'Hercule, il y a des cités et un peuple appelé "Antipode" où l'on adore le Soleil, Jupiter et Mars. Chaque religion, lui dit-il, est agréable à Dieu, pourvu qu'elle soit sincère. Seule, la foi chrétienne est véritable, bien sûr, et les juifs et les mahométans seront damnés. Mais il n'y perdront rien, car jusque dans l'enfer on trouve "gentillesse, amitié et courtoisie".

Il court chez tous les humanistes une admiration discrète pour l'Islam. On lui attribue un idéal de générosité, de dignité et de fierté. On exalte tel ou tel sultan, surtout Saladin, comme Boccace dans le "Décaméron" ou dans le "Commento di Dante". Dans Masiccio, on exalte des sultans, le ré de Fez, le ré de Tunisi. Fazio degli Uberti exalte "el buono Saladin" dans son "Il dittamento". aussi il faut entendre les déclamations furibondes contre le pape Pie II, quand il appelle à la croisade contre les Turcs, un Piccolomini pourtant, un grand ami des humanistes...

L'Astrologie vient aussi bien opportunément au secours de l'Oecuménisme. Ce sont des auteurs arabes et juifs qui répandent alors cette théorie que chaque religion dépend des astres. Baptista Mantuan, dans son "De Sapientia" explique que la conjonction de Jupiter avec Saturne avait produit la doctrine hébraïque, celle de Jupiter avec Mars avait donné naissance à la religion chaldéenne, la religion égyptienne était le fruit de la conjonction de Jupiter avec le Soleil ; Jupiter, en conjonction avec Vénus avait créé le Mahométisme, en conjonction avec Mercure, il avait enfanté le Christianisme.

Comme on le voit les religions sont sous la dépendance directe des Archontes de nos Gnostiques, des Zéphiroths de nos cabbalistes, qui sont les vérita-

bles divinités rectrices des Astres. On remarque aussi que l'Archonte, maître du Christianisme, c'est Mercure, c'est à dire Hermès, le trois fois très grand, le "Trismégiste" : c'est lui qui a été formé par le "Pasteur" le Poimandrès, c'est à dire le Christ, le dernier des Grands Initiés.

Plus insinuant encore, le démon inspire aux poètes de la Renaissance, les arguments que nos modernistes se sont fait un malin plaisir de développer depuis le siècle dernier et qui sont repris aujourd'hui par nos modernes gnostiques.

Un certain Théodolus ou Théodulus (Théodolet est son nom familier) publie une églogue dans laquelle il oppose Pseustis, le Mensonge et Alithie, la Vérité. Deux bergers qui, à la mode de Virgile, engagent une lutte poétique. Phronisis, la Sagesse, est prise pour arbitre et, comme Pseustis raconte les fables de l'ancienne Grèce, Alithée lui oppose les merveilleux récits de la Bible.

On devine que la Vérité demeure victorieuse. Mais quelle démolition entre temps ! Si Alithée parle de paradis terrestre, c'est parce que Pseustis a chanté l'âge d'or, le règne de Saturne. Si elle raconte l'histoire d'Adam chassé du paradis, son adversaire a montré Saturne détrôné par Jupiter, l'âge d'or remplacé par l'âge d'argent. On voit ainsi d'un côté Cecrops instituer le culte idolâtrique, de l'autre Abel et Caïn offrir des sacrifices. Puis vient Lycaon avec Hénoch, le déluge de Deucalion avec le déluge de Noé. Hébé est supplanté par Ganymède et le corbeau maudit par les animaux parce qu'il n'a pas apporté dans l'Arche la nouvelle du Salut. Ici les Titans font la guerre à l'Olympe et là, Babel se dresse contre le ciel, Dédale cause la perte de son fils Icare et Abraham sacrifie Isaac, etc...

On pouvait inférer de pareilles concordances, que les événements de l'humanité primitive s'étaient transmis oralement et déformés au cours des siècles, que l'imagination y avait ajouté beaucoup de fantaisie, mais que la Genèse avait conservé la tradition la plus authentique. Les humanistes en ont tiré une autre conclusion, que toutes les religions, la chrétienne, comme les païennes, étaient des déformations d'une Tradition primitive perdue et le Serpent était là, tout près de leurs oreilles, pour leur susurrer qu'il était bien le seul à la connaître vraiment et que, s'ils voulaient y être initiés, il leur faudrait passer par la Connaissance (La Gnose).

Les humanistes pratiquent habituellement le mélange des deux inspirations, la chrétienne et les païennes. Pie II écrit au Sultan de Constantinople que "le Christianisme n'est qu'une nouvelle leçon plus complète du Souverain bien des antiques."

Léone Baptista Alberti, déjà cité, commente selon une méthode semblable les six premiers livres de l'Enéide de Virgile. Les voyages qui amèneront Enée jusqu'en Italie, qui représente la Sagesse (La Sophia des Gnostiques), symbolisent l'ascension graduelle de l'âme terrestre vers la contemplation de la pure divinité. Idée tout à fait gnostique.

Pic de la Mirandole, dans l'"Heptaplus", interprète le récit de la Genèse comme le contenu des secrets de la Nature entière, de sorte que l'histoire de la Nature est l'histoire de l'Esprit divin.

L'Oecuménisme contient nécessairement le panthéisme et le culte de l'Homme substitué au culte de Dieu. Il est la religion du serpent.

E. C.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

GNOSE ET PLATONISME

- Pierre de LABRIOLLE — "La réaction païenne. Etude sur la polémique antichrétienne du I° au VI° siècle." (Artisan du Livre, 1934). *Tout à fait remarquable, complété par*

- Gustave BARDY — " La conversion au Christianisme dans les premiers siècles." (Aubier, 1949)

Sur le Pythagorisme, *Un exposé bien complet dans :*

- Jérôme CARCOPINO — "La basilique pythagoricienne de la porte majeure." (Artisan du Livre, 1927)

- PYTHAGORE — "Les vers d'Or, suivis de HIEROCLES, Commentaire sur les Vers d'Or de Pythagore. Traduction nouvelle avec prolégomènes et notes par Mario MEUNIER." (Artisan du Livre, 1925)

Sur Saint Augustin

- Louis BERTRAND — "Saint Augustin" (Fayard, 1913). *Biographie élégante et colorée.*

- Jean-Marie LE BLOND — "Les conversions de Saint Augustin" (Aubier, 1950) *Très important.*

GNOSE ET HUMANISME

Sur la Cabbale juive :

- Jean MARQUES-RIVIERE — "Histoire des doctrines ésotériques" (Payot, 1940)

Un exposé plus simple et plus clair dans :

- Joseph BONSIRVEN — "Sur les ruines du Temple ; le Judaïsme après Jésus-Christ" (Grasset, 1928)

et surtout :

- Monseigneur E. JOIN et V. DESCREUX — "Bibliographie occultiste et maçonnique" (Revue internationale des Sociétés sectères et Emile-Paul Frères, 1930) *qui contient des notices très fouillées sur les occultistes et alchimistes de la Renaissance.*

Sur la Renaissance des Humanistes, *un ouvrage remarquable, bien complet, très perspicace :*

- Philippe MONIER — "Le Quattrocento. Essai sur l'histoire littéraire du XV° siècle italien" (2 volumes, Acad. Perrin, 1912), *surtout les chapitres sur "L'Académie platonicienne"*

Consulter aussi :

- Jacob BURCKHARDT — "La civilisation en Italie au temps de la Renaissance, traduction de M. Schmitt" (2 volumes, Plon, 1906) *Cet ouvrage fourmille de renseignements peu connus, mais écrit par un protestant très anti-romain.*

- Jean GUIRAUD — "L'Eglise et les origines de la Renaissance" (Lecoffre, 1902) *Minimise, par souci d'apologétique, la grave responsabilité des papes dans cette invasion de l'Humanisme.*

- Fr. FUNCK-BRENTANO — "La Renaissance" (Fayard, 1935) *contient de fort belles pages sur les Humanistes et Erasme.*

A propos des Utopistes de la Renaissance :

- Jean-Philippe DELSOL — "Le péril idéologique" (Nouvelles Editions Latines, 1982) *L'auteur montre bien les conséquences actuelles de la subversion religieuse commencée au XVI° siècle.*

- André MERLAUD — "Thomas More" (S.O.S., 1973) *Beaucoup trop élogieux. Il manque une critique sérieuse de son "Utopie".*

GNOSE ET TRADITION

- Georges GOYAU — "La pensée religieuse de Joseph de Maistre" (Librairie Acad. Perrin, 1921) *Premier ouvrage à avoir noté l'imprégnation maçonnique de toute l'oeuvre de J. de Maistre.*

- Emile DERMENGHEM — "Joseph de Maistre, mystique" (La Colombe, 1946) *complète l'ouvrage de Georges Goyau, mais il faut le lire avec prudence, car l'auteur mêle ses conceptions personnelles à la pensée maistrienne.*

Sur l'ensemble des "traditionalistes" :

- J. BARBEY d'AUREVILLY — "Les prophètes du passé" (V. Palmé, 1880) *à relire avec attention*

- Albert GARREAU — "Les voix dans le désert ; Prophètes du XIX° siècle" (Cèdre, 1963) *Excellent, les mises en garde sur les dangers du traditionalisme sont esquissées, mais non suffisamment développées.*

- — "Dom GUERANGER, Abbé de Solesme, par un moine bénédictin" (2 volumes, Plon et Oudin, 1909) *Ouvrage fondamental. Dom Gueranger a été mêlé à toutes les controverses religieuses de son temps et il a toujours donné une réponse parfaitement juste et claire, conforme à la pleine doctrine catholique.*

- Joseph BUCHE — "L'Ecole mystique de Lyon 1776-1847" (F. Alcan, 1935) *montre bien que tout le milieu religieux catholique et mystique du début du XIX° siècle était imprégné de la doctrine maçonnique de Claude de Saint Martin.*

- Dom Georges FRENAUD — Très importante préface à la réédition de "L'Infaillibilité" de BLANC de SAINT-BONNET (Nouv. Ed. Latines, 1956)

L'ISLAM,
RELIGION SOUS LE VENT POLITIQUE - I

Après avoir fait succinctement le récit de l'expansion arabo-musulmane, il faut suivre l'évolution politique et économique des différents états nés de l'éclatement de l'Empire Ottoman. Mais avant d'analyser le processus de leur accession à l'indépendance et à l'autonomie, il est nécessaire de se pencher sur le bouillonnement interne de la religion islamique, depuis la mort du III° Calife Uthman jusqu'aux temps actuels. Les très nombreuses "interprétations" nées pendant ces treize siècles, la politisation progressive du discours religieux fourniront une certaine explication à la genèse des divers conflits existants et des risques d'aggravation qui peuvent résulter du réveil du jihad, stimulé par la haine des Occidentaux, "satans" responsables de tous les maux et créateurs de l'Etat d'Israël, en lui attribuant les territoires sacrés des "Gens du Livre" chasse-gardée de l'Islam.

L'ATTRIBUTION DU POUVOIR

De multiples facteurs permirent l'éclatement des Musulmans en un nombre très élevé de groupes plus ou moins importants, retrouvant une unité à peu près correcte dans les actions anti-juives et anti-chrétiennes. Seuls les groupes les mieux implantés territorialement existent encore actuellement. Les plus faibles furent férocement éliminés.

Pour simplifier au maximum, il est possible, a posteriori de réduire le nombre des causes de morcellement aux deux principales, inhérentes à la religion : la polygamie et le mode de désignation du Chef.

Dès le début intervint la multiplicité des épouses et des concubines. Les enfants mâles ainsi procréés, légitimes ou naturels, étaient des héritiers à part entière. S'y ajoutaient les fils adoptifs. Chacun pouvait espérer succéder à leur père...

Muhammad, qui se plaça toujours au dessus des règles par lui imposées à ses disciples et administrés, eut onze à treize épouses et trois concubines. Il sut d'ailleurs toujours légaliser son choix et faire taire les critiques par l'utilisation d'"une révélation divine" survenue à point. Il n'eut que des filles mais adopta un garçon Zaïd. Sa première épouse, la juive Khadidja, lui donna une fille Fatima al Zahra, sa préférée. Elle devint la femme de son neveu et premier converti Ali ibn Abu - Talib. Ses plus proches Compagnons devinrent également ses gendres. Umar épousa Hafsa, Uthman épousa Ragaiya et, celle-ci étant décédée, maria sa soeur Umm Kulhum. Muhammad en troisième noce épousa une très jeune fille Aicha, fille d'un Omeyyade Abu-Bakr. Ce dernier fut le premier Khalife. Lui succédèrent Umar, Uthman et Ali... Tous eurent épouse, concubines et par suite de nombreux enfant mâles, tous descendants du Prophète... Le ver était dans le fruit !

La deuxième source de luttes et de divisions, multipliée par l'effet de la polygamie, se trouve dans le mode de transmission du pouvoir, religieux et temporel, à la mort du Khalife. Rien n'ayant été défini par Muhammad, trois méthodes qui devinrent traditionnelles, apparurent immédiatement.

I° - Le nouveau chef sera LE PLUS VALEUREUX... Qu'entendre par ce terme ? La valeur dépend-elle de la gloire militaire, de la puissance matérielle, de la science religieuse ou de la filiation par rapport au Prophète ? Questions difficiles à résoudre et multitude de réponses...

II° - Pensant aux Compagnons du Prophète, la deuxième méthode fit ELIRE ou DESIGNER le nouveau Chef par un groupe plus ou moins important de Notables, Chefs de tribus, grands propriétaires fonciers, éminents religieux... etc. représentant l'esprit, le consensus de la Communauté des Croyants. A petite Communauté, solution facile , mais les conquêtes et les délégations de pouvoir allaient multiplier les difficultés et les abus.

III° - La troisième méthode fera intervenir le Chef avant sa mort. De son vivant, il désignera son successeur et aura ainsi le temps de mettre au pas les opposants. Très rapidement, avec le vainqueur d'Ali, le puissant gouverneur de Syrie Mu'awiya, le pouvoir deviendra héréditaire et le fils ainé succèdera automatiquement. Le système ainsi inauguré par les Omeyyades sera suivi par les Abbassides et les Ottomans... avec des interruptions ; car la violence sera souvent utilisée comme méthode décisive !

Il faut noter que les quatre premiers Khalifes, beau-père, gendres ou parent du Prophète, ont été reconnus comme LEGITIMES dans leur succession chronologique et MUS PAR DIEU sur la bonne voie par la Communauté islamique de l'époque. Luttes, divisions et rivalités ne commencèrent qu'après l'éviction d'Ali par Mu'awiya.

Si Mahomet et les trois premiers Califes avaient globalement maintenu l'unité religieuse, dès le califat d'Uthman, sa volonté d'imposer la recension coranique terminée par Zaïd b. Thalib comme le seul vrai Livre, fit naître un mécontentement précurseur de crises beaucoup plus profondes. Les premiers troubles importants éclatèrent en 656, et se terminèrent par l'assassinat du Calife.

Ali, cousin et gendre du Prophète dont il avait épousé la fille Fatima, fut proclamé Calife la même année. Sa lutte avec Mu'awiya, l'arbitrage rendu à Siffin en faveur de celui-ci, provoquèrent l'éclatement de l'Islam. En simplifiant, il sera distingué trois catégories : la plus nombreuse groupant les partisans du très puissant syrien Mu'awiya ou Sunnites ; les fidèles d'Ali qui voyaient en lui, non seulement le Calife mais également le chef spirituel ou Imam, ce furent les shiites, et un certains nombre d'intransigeants, partisans de la guerre à outrance, les Kharijites...

Les Umayyades qui se voulaient à la fois chefs religieux et temporels eurent à faire face à l'agitation shiite et aux émeutes kharijites. Ils n'étaient pas totalement acceptés par les Sunnites qui leur reprochaient d'avoir transformé le régime électif des premiers Califes en une monarchie héréditaire et despotique. Il s'agit là de critiques émises sous le règne ultérieur des Abbassides.

Les révoltes religieuses, toujours accompagnées d'une tentative de possession territoriale continuèrent. Le fils ainé d'Ali, Hasan, ayant fait allégeance au Calife sunnite, les Shiites reconnurent son frère Hosayn comme Imam. Les difficultés créées par la succession de Mu'awiya facilitèrent le développement des troubles. L'insurrection d'Hosayn se termina brutalement à Karbala en 680. Son successeur comme Imam et chef des Shiites, Ali Zayn al-Abidin était encore fort jeune. Nombreux furent ceux qui se tournèrent vers son frère de père Muhammad al-Hannafiya, homme désirant avant tout éviter la guerre civile. Muktar, un opposant aux Umayyades, fit en son nom campagne pour venger les martyrs de Karbala. Vaincu, il fût supplicié au début de 687. Sa défaite ne compromit en rien Hannafiya dont les théories aboutirent à la création d'une nouvelle école ou secte, le Murjisme qui dissociait les oeuvres de la foi, laissant à Dieu le soin de reconnaître les siens. A la mort d'al-Hannafiya, les partisans de Muktar se divisèrent. Les uns admirent l'occultation de l'Imam et

l'adorèrent comme Mahdi (Guide suprême) ; les autres reconnurent comme Imam son fils Abu Hashim. A sa mort, ses fidèles se partagèrent entre plusieurs sectes faisant appel à l'"incarnationisme" ou à la métempsycose, comme cela existe actuellement chez les Druzes du Liban.

Une grande révolte shiite éclata en 740, mais fut étouffée dans le sang par le pouvoir sunnite. Une autre, regroupant tous les mécontents, eut lieu quatre ans plus tard et subit le même sort. Deux remarques sont à faire. Premièrement, les chefs religieux tués sont, dès leur mort, le plus souvent considérés comme Mahdi... attendu par leurs partisans ; deuxièmement, les Imam successifs des Shiites ne participèrent pas aux insurrections. Ils furent tous, jusqu'au VII° Musa al-Kazem, mort en 799, des hommes pieux, attachés à la transmission des données concernant la vie du Prophète et de ses premiers compagnons.

Les Kharijites s'étaient également fractionnés en quatre grands mouvements. Ils s'opposèrent vigoureusement au pouvoir califal et allèrent même essaimer en Berbérie. Ecrasés sans pitié, se révoltant à nouveau, les diverses tendances se battirent de 680 à 748. Finalement le calme et l'unité d'Empire furent rétablis.

La fin des Omeyyades vit l'apparition des Mu'tazilistes. Se nommant eux-mêmes "Gens de la Justice et de l'Unicité (de Dieu)" ils affirmèrent l'existence d'un ordre voulu par Dieu ne voulant que le bien et laissant l'homme libre, responsable de ses actes, donc du bien et du mal. Farouches défenseurs de l'Islam, ils renforcèrent la notion de "Commanderie du Bien et d'Interdiction du Mal", prônant la lutte violente contre les chefs coupables et les opposants à la vraie doctrine...

Les Abbassides (750-1050) avaient déjà commencé leur action pour conquérir le pouvoir. Très tôt, le fils d'Abbas, l'oncle du prophète, avait opté pour le parti shiite à Siffin... L'homme qui intensifia la lutte était un iranien, Abu Muslim al-Khurasani, initié dans des sociétés secrètes. Ne trouvant pas de descendant d'Ali, il se rabattît sur les Abbassides. Il adopta, face à la couleur blanche des Omeyyades, la couleur noire, celle du vêtement du Prophète lors de son entrée victorieuse à La Mecque en 630. La révolte éclata en 747, pendant le Ramadan. L'appel fut lancé au nom de toute la famille du Prophète, les Hachemites, des descendants d'Ali et d'Abbas ainsi qu'au nom de la réconciliation communautaire. L'opposition fut significative en Syrie, au Hedjaz, en Irak et tourna à la sécession en Espagne. Abu Muslim débarassa le pouvoir des révoltés d'Irak et même d'une insurrection shiite au Turkestan. Finalement, devenu trop puissant, il fut assassiné sur ordre du Calife et devint pour ses partisans un Mahdi. Le chef abbasside élimina les extrémistes et mit au pas une forte révolte shiite en Arabie et en Irak. Une dure politique répressive brisa politiquement le shiisme.

C'est au début du règne abbasside que s'effectua la naissance de la secte ismaelienne. Le VII° Imam mort en 799, n'était que le puîné d'Isma'il mort prématurément. Un certain nombre de shiites estimèrent que l'Imamat continuait dans la lignée de ce dernier ; ce fut les Ismaeliens ou Septimaniens. Par la suite la secte se divisa en plusieurs branches selon l'Imam reconnu.

LES ECOLES SUNNITES

Le Calife al-Mansur dut à nouveau combattre et réduire une insurrection Kharijite, dans l'Ifriqiya berbère. Il élimina également un parti iranien aux affinités manichéennes et dangereux pour l'arabisme.

Malgré une période calme, le pouvoir déclencha une grande persécution officielle en 782, pour réaliser l'unification religieuse dans le Sunnisme. Les "blancs" se révoltèrent quatre ans plus tard. La répression eut pour conséquence la fuite au Maghreb, par l'Egypte, d'Idris ben 'Abd Allah, qui fonda au Maroc, la première grande dynastie.

Malgré certaines soumissions honorables, le shiisme maintint son rayonnement religieux et littéraire. Al-Rashid dut faire face à une nouvelle révolte kharijite dans le Khorassan afghan. Le calme ne revint que sous son successeur.

Vers 814, les théologiens shiites définirent leur doctrine en donnant à la théorie de l'Imamat la place centrale qu'elle occupe toujours. Parallèlement, les Docteurs Sunnites depuis plus d'un siècle, rédigeaient leur littérature doctrinale. Deux de ses premiers maîtres vécurent en partie sous les Omeyyades : Abu Hanifa et Malik mort en 795. Il est juste de constater que rares sont les ouvrages dont l'authenticité puisse être admise sans contestation. Hanifa est considéré comme le théoricien de la libre opinion, faisant de l'estimation personnelle (la raison individuelle) une des sources de sa doctrine, ce qui rejette au second plan la Sunna mais facilite le maintien de l'unité communautaire. Malik parait avoir été beaucoup plus sévère à l'égard des schismatiques. Il usa également largement du jugement personnel à travers la notion d'intérêt.

Ce fut parmi les disciples d'Abu Hannifa que le Califat recruta ses principaux Cadis.

Al-Shafi'i (767-820), troisième grand penseur sunnite, réalisa une étude sur les fondements du droit. Il valorisa avec netteté le rôle du Coran et de la Sunna. Il limita l'ijma (consensus) obligatoire à celui des théologiens, refusant de le demander à toute la communauté. Il accorda une large place au raisonnement. Il proposa une méthode analogique pour résoudre les divergences opposants les Docteurs de la Loi et préparer une réunification doctrinale. Par ailleurs il s'affirma soucieux de limiter l'arbitraire gouvernemental.

Le quatrième, mais sans doute le plus important, fut Ahmad b'Hanbal (740-855). Son oeuvre, comme celle d'Al-Shafi'i, fut réalisée sous les Abbassides. Il réussit à passer à travers la persécution du Calife Al-Ma'mun. Dans son oeuvre très populaire, il élabora une doctrine destinée à tenir une position centrale dans l'histoire religieuse et politique de l'Islam, principalement de 861 à 945, année de l'avènement des Emirs shiites Buyides. Sa théodicée affirme avec vigueur la nécessité de ne pas transgresser les données du Coran et de la science des traditions (hadith). Il recommanda de s'attacher à la Sunna. Bien que condamnant avec vigueur les schismatiques, en pratique il s'en tint simplement à la mise à l'écart des fauteurs de troubles dans la Communauté, se refusant à juger des consciences, ce que seul Dieu est capable de faire.

Véritable coup de théâtre a été dans ce neuvième siècle, la nomination par le Calife Al-Mamun du VIII° Imam des shiites, Ali al-Rezâ (770-818) auquel il avait fait épouser sa propre fille. Abandonnant l'étendard noir, il prit la couleur verte des Alides. Le Califat en sortit consolidé par l'union de tous les Hachemites. (Cette décision ouvrait au shiisme la porte du pouvoir). La réaction fut très violente en Irak. Le VIII° Imam mourut prématurément et le Calife revint à la couleur noire, tout en gardant de bonnes relations avec les Alides, malgré une reprise des troubles. Nouveau changement, pour des raisons politiques et religieuses, le Calife accorda son appui aux Mutazilistes. En plus des principes dont il a été parlé, les théologiens de cette école essayaient de concilier leur dogmatique avec la philosophie grecque dont les premières traductions venaient d'être réalisées.

En 877, le Califat proclama un dogme mutazilite comme doctrine d'Etat. Il ouvrit un grave schisme et pour l'imposer organisa une inquisition gouvernementale qui fut dans la logique implacable de la "Commanderie du Bien" une véritable persécution. De nombreux Docteurs de la Loi et des Théologiens se soumirent. Un certain nombre résista parmi lesquels Ahmad b. Hanbal. Quelques insurrections furent rapidement réprimées et la persécution continua. Il s'en suivit une réaction sunnite profonde et durable. Le mu'tazilisme en sera la première victime mais le Shiisme en subira également le contre-coup.

C'est sous le Califat de Mutawakkil (847-861) que les traditionalistes retrouvèrent leur prééminence à travers Hanbal et un de ses éminents disciples - Abu-l-Hasan al-Ashari, mort vers 935. D'abord mu'taziliste, al-Ashari devint sunnite. Sa doctrine connut un grand succès car elle revêtait une forme transactionnelle, un essai de conciliation et de synthèse entre le mu'tazilisme et le sunnisme qui en sera très influencé.

Ce Calife Mutawakkil renforcera la tutelle des musulmans sur les Chrétiens vivant en terre d'Islam. Quoique puise prétendre le Coran, le droit d'hospitalité privilégié (dhimma) était une forme d'humiliation. Voulant aggraver la contrainte, le Calife, sensible aux influences iraniennes, inventera les distinctions vestimentaires : rouelles jaunes pour les Juifs, bleues pour les Chrétiens toujours portées par les Coptes en Egypte, brune pour les Mazdéens assimilés aux Gens du Livre.

Le règne des Emirs Buyides vit se développer l'école acharite, souvent en symbiose avec le soufisme et parfois avec un soufisme plus ou moins ésotérique. D'ailleurs un de ses théoriciens al-Baghdadi (mort en 1037) dans son acerbe critique des hérésies, épargna le soufisme, dont pour lui les adeptes étaient tous sunnites. D'autres acharites ont rattaché le soufisme aux premiers Califes et l'ont identifié avec leur doctrine.

DU SOUFISME AUX CONFRERIES

Il était normal et prudent pour les Religieux et les Théologiens du système d'éviter toute critique ou attaque trop violente contre le Soufisme.

Son origine remonte au premier siècle de l'Hégire. Apparurent à cette époque des hommes pieux, véritables ascètes, fiers de leur pauvreté, méprisant tout ce qui n'était pas le devoir et le culte d'Allah, enseignant que le plaisir comme la douleur n'existait pas. Ils reçurent le nom de "fakir", au pluriel "fokra", dérivé de "el Fokr" la pauvreté. Agissant individuellement, ils allaient peu à peu établir des liens entre eux. Finalement, ils tinrent des réunions et le nom "soufi" remplaça celui de "fakir".

C'est ainsi concrétisée peu avant le début du VIII° siècle, la naissance du SOUFISME dont le but est ainsi résumé : "La confession de l'unité de Dieu, plus accessible par la pauvreté que par tout autre chemin". Son enseignement commença dans les Mosquées.

En 287 de l'Hégire, soit vers 899, mourut Abou Saïd Ahmed el Kerraz, dit Cheikh des Soufis. Ce qui implique la reconnaissance officielle de la Confrérie. Un célèbre soufi égyptien, mort vers 860, Dhû-l-Nûn-al-Miari, y aurait introduit la gnose et composé les premiers traités d'ésotérisme. C'est Abou Hamza Mohammed Ibrahim, mort en 901, qui définit publiquement la doctrine, à priori à Bagdad. El Eponeïdi d'une part, Al-Jumaid, mort en 910, d'autre part, contribuèrent à la construction du système de théosophie mystique qui allait servir de base à toutes spéculations ultérieures.

Le Soufisme apparaît essentiellement comme un principe de vie conforme à "la Loi", dont les prescriptions rituelles trouvent leur couronnement dans des "vertus" comme la véracité et la sincérité avec soi-même et autrui. Ces "vertus" n'ont rien de commun avec les "Vertus" de la Religion Catholique ou la recherche, l'explication et le témoignage de la Vérité-Révélée.

De Bagdad, le rayonnement s'étendit dans tout le Croissant Fertile, en Arabie et en Egypte. Saladin, mort en 1193, fonda lui-même un monastère soufi. L'extension gagna l'Afrique du Nord puis l'Espagne. A l'autre extrémité de l'empire, les Soufis firent beaucoup pour l'islamisation d'une partie de la Perse et de l'Inde

du Nord. En effet, Mohammad b. Karram, mort en 869, séjourna longtemps dans le Khurasan oriental et y fonda une des premières confréries.

Les confréries. En moins d'un siècle, collaborant avec les défenseurs de la Sunna, les Soufis définirent le noyau dur de l'orthodoxie musulmane. En 682, à La Mecque, ils fondèrent le plus ancien ordre religieux orthodoxe connu.

Le développement des Ordres ou Confréries dérivés du Soufisme sera intense, mais, sinon clandestin, tout au moins caché.

Ces Confréries ont établi la rigueur de leur doctrine en lui donnant une origine sacrée. Elles ont fait remonter la naissance de la doctrine, par une succession de savants docteurs, jusqu'au Prophète.

A partir de celui-ci il y a eu deux chaînes : l'une (sunnites) par son beau-frère et Premier Khalife Abu-Bakr ; l'autre (duodécimains) par sa fille Fatima al Zahra et l'époux de celle-ci Ali ibn Abu Taleb Premier Imam des Shi'ites. Elles aboutissent aux Chefs d'Ordres actuellement en fonction. De Allah à Mahomet par le truchement de l'ange Gabriel, les fondateurs des Confréries ont reçu "la baraqa", la bénédiction qui leur a conféré une parcelle de l'essence divine... ! Tous les Chefs d'Ordres successeurs l'ont reçue par transmission héréditaire. En islam, le pouvoir surnaturel du Saint - par quel tribunal cette sainteté est-elle établie ? - se transmet à sa postérité et à ses descendants les plus éloignés. Ce peut être une explication de l'usurpation par Khomeiny du titre de "sayed", descendant du Prophète.

Principales confréries ou Ordres majeurs, créés dans les six premiers siècles de l'Hégire, dont toutes les autres sont issues par scission :

Les CHADELIYA pour les Etats barbaresques, Afrique du Nord, Tripolitaine, Hedjaz...

Les KHELOUATIYA pour l'Egypte et la Turquie d'Europe (Ordres pratiquant assidûment la retraite).

Les NAKECHABENDIYA pour la Turquie d'Asie, l'Asie Centrale et l'Extrême Orient.

Les SAHARAOURDIYA pour l'Iran.

Les QADRIYA sans zone géographique délimitée. Elles ont été fondées au XII° siècle par un Persan, Sidi Mahi de Djilan, près de Bagdad.

STRUCTURE TYPE de tous les Ordres :

DIRECTION :

A la tête, le successeur spirituel du fondateur - la désignation est faite du vivant du Maître en exercice - le Cheikh Trika, Général de l'Ordre ; puis le Khalife el ouerd, le lieutenant de la vie. Dans les pays éloignés du centre, sont nommés des suppléants ou Naib. Il existe également des sortes de dignitaires, les Moqaddem qui collectent les aumônes et peuvent initier les néophytes, conférer "l'ouerd".

Les Initiés, s'appellent Khouan et comprennent de nombreuses femmes. Ils doivent l'obéissance absolue aux Mogaddem, au Khalife et au Cheikh. Ils sont tenus à pratiquer entre eux une solidarité et un dévouement sans bornes. Ils doivent exalter les confréries à laquelle ils appartiennent.

Les Khouans se répartissent en trois grades. Le plus bas, réservé à la grande masse, n'oblige qu'à recevoir et réciter la Litanie de l'Ordre, ce qui suffit à leur assurer le Paradis après la mort.

OBLIGATIONS RELIGIEUSES : Elles sont strictes et comprennent :

L'Aumône, ziara, véritable cotisation perçue régulièrement et constituant un énorme trésor dans certaines confréries telles les Senoussya.

La Retraite, el kheloua, vague copie de celles pratiquées dans l'Eglise Catholique.

Tous les Ordres musulman possèdent des sortes de couvents dont la dénomination varie selon l'implantation géographique : en Turquie TEKKIE, en Asie centrale KALENTERKHANE, en Inde KHANCAH, en Egypte KHAOUANAK et en Afrique ZAOUIA.

Les Prières, elles sont de deux sortes :

"l'ouerd" brève invocation rédigée par le fondateur ou ses successeurs,

"l'hezb" office complet, souvent long, composé de versets du Coran et rédigé par le Chef de l'Ordre.

La Litanie, dhikre, spéciale à chaque ordre. Par comparaison si le croyant ordinaire récite sur son chapelet aux 99 grains, les 99 attributs d'Allah, pour les Khouans, la répétition du mot Allah ou d'une phrase brève telle que la shahada, doit se faire deux cents mille ou trois mille fois.

Il existe deux sortes de dhikre, une pour tous les jours et une pour le vendredi et les grandes cérémonies religieuses.

Le plus souvent en récitant le dhikre, le khouan se balance de façon rythmique et accélérée. Il en résulte une congestion du système cérébro-spinal, s'y ajoute une extrême tension d'esprit produite par la concentration et la convergence des facultés intellectuelles sur la seule idée d'Allah. Il apparaît ainsi des PHENOMENES D'HYSTERIE. Dans certains ordres la longueur des exercices, accompagnés par les tambours et les flûtes, augmente la SUREXCITATION des participants.

Les CONFRERIES ET L'HOMME. Dans la division de l'ensemble de l'humanité, les Ordres délimitent deux catégories :

LE DAR EL ISLAM, le pays de la sécurité, comprenant :
Les Musulmans ou vrais Croyants,
Les Dhimmi, sujets chrétiens, juifs ou païens des souverains musulmans,
Les Moustemiin (accrédités), étrangers de passage en mission ;

LE DAR EL HERB, le pays de la guerre, de l'infidèle, de la perdition, de l'enfer, où vivent les Horbi (ennemis).

Les Confréries, Hiérarchie et Khouan restèrent toujours INDEPENDANTS des pouvoirs en place.

Il n'en fut pas de même dans l'islam courant.

A son sommet se trouvait le Khalife, chef de gouvernement et en principe chef suprême de la religion. Il déléguait aux Ulémas, hommes pieux aux moeurs austères, leurs attributions religieuses et judiciaires. Mais le véritable pouvoir religieux était détenu par le Cherif de La Mecque dont la nomination devait recevoir l'approbation du Cheikh de l'Islam, lui-même désigné par le Khalife. Les Ulemas avaient la possibilité de s'opposer au pouvoir de ce dernier en énonçant une "fetwa", une décision solennelle s'imposant aux Croyants. A l'intérieur des Ulemas se forma une sorte de hiérarchie : Imams, Muftis, Cadis... etc.

Peu à peu les Ulemas devinrent des instruments du pouvoir et leur chef, le Cheikh de l'Islam, le fonctionnaire numéro un.

En fait, il n'y a pas eu longtemps de structure unitaire, véritable et solide ; les gouvernements forts s'arrogèrent très vite le pouvoir religieux.

Dès 1230, le Sultan du Maroc, territoire où ne pénétrèrent jamais les Arabes, était reconnu comme le Khalife, Commandeur des Croyants, de toute la région.

Dès le XVII° siècle, l'Imam de Mascate, s'affirma chef religieux des Mozabites et des Musulmans d'Afrique centrale et méridionale.

En Perse, si le Shah put nommer un Cheikh de l'Islam, le pouvoir religieux était détenu pour les Iraniens et les Musulmans d'alentour par le Mujtahid de Bagdad dont le dernier, mort en 1893, n'a pas été remplacé.

Le coup final a été porté par le Général Mustapha Kémal, instaurateur de la République laïque turque, qui supprima le Khalifat en 1924.

La désagrégation du pouvoir religieux s'est continué jusqu'à nos jours. Elle a favorisée les pseudo-théologiens et les ambitions de certains hommes qui ont rêvé ou qui rêvent d'être les réunificateurs du monde arabe. L'unité des arabes musulmans et de leurs coreligionnaires est au delà des frontières et des intérêts matériels.

Elle est entre les mains de la seule véritable autorité islamique existante, celle des Confréries, véritables "sociétés secrètes" qui couvrent de leurs réseaux l'ensemble de l'Umma.

Dans la même période où naissait le soufisme et se développaient les archétypes des divers Ordres, le pouvoir khalifal menait vigoureusement la lutte contre le shi'isme.

Le X° Imam 'Ali al-Hadi finit ses jours en résidence surveillée. Plusieurs mausolées imamites furent détruits. La mort du Calife ouvrit une période de neufs années d'anarchie. Des troubles éclatèrent en Irak avec pour la première fois participation de soufis. Le X° Imam des shiites, également interné, mourut en 868. Rançon de la traite des Noirs, un Alide réussit à soulever les esclaves importés en Basse-Mésopotamie. Les Zanj résistèrent de 869 à 883. Sans influence religieuse, la révolte créa beaucoup de difficultés au pouvoir ainsi affaibli : les Egyptiens en profitèrent pour annexer la Syrie ; le Gouverneur des territoires du sud de la Perse essaya de s'emparer de l'Iraq pour se constituer un royaume. Après une féroce répression, tout rentra dans l'ordre.

Beaucoup plus sérieux fut l'érection d'un émirat shiite zaïdiste en Tabaristan en Perse du Nord, face aux Saffarides chargés par le Calife de combattre les menées shiites. L'Emirat dura de 864 à 900. A cette date il fut annexé à l'état sunnite des Samamides, puis reconstitué en 914. De même, avant la fin de la révolte des Zanj, Yahya al Hadi fonda une dynastie shiite zaïdiste au Yemen, celle des Bassides qui se maintinrent de 850 à 1281. Une résurgence eut lieu plus tard en 1592, avec les Imam Qasemides ou de Sanaa. Al Hadi fut un des doctrinaires de cette variante shiite. Il laissa comme le sunnisme et le mu'tazilisme, la désignation de l'Imam au libre choix de la Communauté... en le réservant aux descendants de Fatima qui le revendiqueront en lançant l'appel à l'insurrection (da'wa) et en prenant les armes (jihad). Il considère qu'Ali a été nommé Imam plus pour ses mérites personnels que par investiture religieuse, ce qui est une hérésie pour les duodécimains. Le Zaïdisme se divisa en plusieurs branches selon le choix de l'hérédité requise car Ali eut d'autres épouses.

Les Ismaéliens, à leur tour, se soulevèrent contre le Califat et les Sunnites. Ils se divisèrent en deux sectes rivales reconnaissant pour Mahdi, l'une, les Qarmates, le fils d'Ismael, Muhammad, l'autre, les Fatimides, un descendant de ce même Muhammad. Les Fatimides qui furent plus tard les maîtres de l'Ifriqiwa et de l'Egypte avaient leur patrie en Syrie.

La révolte des Qarmates, aussi cruelle que la répression sunnite, dura de 902 à 908. De leur centre Bahrein, ils repartirent en guerre en 914, envahir l'Iraq, remontèrent jusqu'à Mossoul, puis en 930 prirent La Mecque. Ils s'en retirèrent en emportant la Pierre Noire qu'ils ne restituèrent qu'en 951. Pendant cette pé-

riode, les missionnaires ismaéliens, malgré les exécutions, pénétraient le Khurasan et la Transoxiane...

Les shiites trouvèrent des protecteurs dans deux petites dynasties contemporaines. Une arabe, les Hamdanites, dont un ancien Emir avait soutenu la révolte des Kharijites ; l'autre persane, les Buydes, dont le fondateur était chef de bande du coté de Chiraz. Cependant les Califes continuaient de défendre le sunnisme, mais les intrigues prétoriennes et les difficultés financières les génèrent considérablement. C'est par l'intérieur de l'administration, chancellerie et armée, que le Califat fut vaincu par les Imamites. Le Vizir tenait le premier rôle et selon ses propres affinités favorisait le shiisme ou réprimait férocement ses menées. A leur tour les Hanbalites s'insurgèrent et furent condamnés en 935, sans se calmer. Finalement l'Emir des Buydes entra dans Bagdad en 945. Reconnu et nommé Sultan par le Calife, il le déposa pour le remplacer par un homme à lui tout dévoué. Le Califat sunnite continuait officiellement.

Dans ces périodes troublées, le Soufisme augmenta son audience. Al-Jumaid (mort en 910) en construisit le solide système de Théosophie mystique qui allait servir de point de départ aux spéculations ultérieures. A travers ce penseur, le soufisme apparait essentiellement comme un principe de vie conforme à la Loi, dont les prescriptions rituelles trouvent leur couronnement dans des "vertus" comme la véracité et la sincérité avec soi-même et autrui, ce qui n'a rien à voir avec les Vertus de la religion catholique et avec la recherche et le témoignage de la Vérité.

Malgré de graves troubles, les Buydes firent leur possible pour étendre le shiisme. Ils imposèrent en 962 la célébration officielle des deux grandes fêtes shiites, la désignation d'Ali par Mahomet (Ghadir Khumm) et le martyr d'Husayn à Karbala (al-Ashra). Les shiites de Tunisie envahirent l'Egypte pour deux siècles. Preuve de leur désunion, les shiites qarmates, obéissant au Sultan buyde tentèrent sans succès de reprendre l'Egypte. En 974, la prière shiite ismaelienne était faite au nom des Fatimides, à Damas, La Mecque et Médine.

Les militaires turcs, quant à eux, prirent le parti des Sunnites. Leur chef Subuktikin s'appropria Ghazna en Afghanistan et une partie de l'Inde du Nord, prenant le commandement du territoire ghaznévide. Il se présenta toujours comme le défenseur du Califat et du Sunnisme.

Les shiites réussirent à déposer le Calife abbasside en 991 et à le remplacer par une personnalité plus souple ; par ailleurs Al-Hakim, le Calife du Caire étendit son autorité sur la Haute Mésopotamie, en ayant dans le même élan détruit les Lieux Saints Catholiques (1008). Finalement un modus vivendi s'établit entre les deux communautés musulmanes en 1012.

RETOUR AU SUNNISME AVEC LES TURCS

Ce fut en 1019 que se produisit un brutal renversement de tendance. Le sunnisme traditionaliste d'Ahmad b. Hanbal devint "Credo" officiel de l'Etat. Au même moment, folie ou orgueil, le fatimide Al-Hakim se faisait reconnaître par son entourage extrémiste comme incarnation de la divinité. C'est ainsi que débuta la secte des Druzes qui s'implanta fortement en Syrie. A partir de 1043 la puissance fatimide déclina aussi bien dans le Maghreb qu'en Syrie. Les derniers Abbassides voyaient grandir la puissance des Turcs Seldjoukides, maîtres du nord de la Perse. Le dernier Emir buyde fut arrêté par les troupes du Sultan Tughrilbey en 1055, lors de la prise de Bagdad. Une révolte shiite se termina dans le sang. En 1063 mourait le dernier Calife abbasside alors que les Seldjoukides tenaient le pouvoir depuis 1050, par l'intermédiaire du Grand Vizir Al-Mulk qui mourut en 1092.

Cela faisait près d'un siècle que les shiites avaient eu la prépondérance politique. Les Ismaéliens purent terminer la rédaction d'une oeuvre établis-

sant les bases d'une véritable doctrine d'Etat. Malgré cela, le développement du Sunnisme continua efficacement. Les théologiens hanbalistes travaillèrent beaucoup : commentaires du Coran, condamnation des sectes rivales et de toute forme de théologie spéculative. Dans leur ensemble, ils épargnèrent le Soufisme à part une de ses branches prétendant dispenser ses fidèles des obligations légales et ceux préconisant la pratique de la mendicité.

Un théologien sunnite d'Espagne, Ibn Hazm, mort en 1064, écrivît alors un traité apologétique et hérésiographique pour démontrer la supériorité de la religion musulmane prise globalement sur le Judaïsme et le Catholicisme d'une part, et d'autre part, à l'intérieur de l'Islam, la supériorité des gens de la Sunna vis à vis des fidèles des autres sectes regroupées par l'auteur en quatre principales, les murjites, les mu'tazilites, les shiites et les Kharijites. Affirmant l'obligation pour le droit de se fonder exclusivement sur le Coran et la Sunna, en demandant aux Docteurs de s'en tenir au sens apparent, donc immuable depuis Uthman : tout ce qui n'est pas interdit formellement est tenu pour licite !

AVICENNE

Etait-ce pour répondre à l'audience du mu'tazilite Ibn Sînâ, l'Avicenne des Européens ? Né entre 980 et 985, il vécut en Perse dans un milieu imprégné de traditions mazdéennes et shiites. Il étudia la chimie, la médecine et l'astronomie. Les emplois occupés auprès de personnalités lui permirent d'acquérir la connaissance des auteurs grecs, Euclide, Porphyre, Aristote... Son enseignement se retrouve dans celui dispensé à Vienne et à Francfort au XVI° siècle. Il faut quelque peu réfléchir sur sa pensée.

Son ésotérisme conduit à l'occultisme moderne... Mais le résumé de sa théorie sur l'initiation des Prophètes retiendra seule l'attention car elle expli-que fort bien la puissance d'hommes comme Khomeiny.

Le Dieu d'Avicenne, bien que toujours "Un en Lui-même", semble différent du Dieu de Mahomet, Dieu tout puissant, Créateur absolu ex nihilo. Il aurait voulu l'émanation du monde à partir d'un Etre premier nécessaire. Cette émanation se serait réalisée en vagues successives descendantes, impliquant une hiérarchie des réalités intermédiaires spirituelles. L'intellect humain appartiendrait au dernier niveau et serait appelé à remonter vers le premier principe.

Les Anges dont certains ont été cités par le Coran, intermédiaires entre Dieu et le Prophète, ne semblent pas nécessaires pour Avicenne. Les Prophètes, être surdoués, sont par nature aptes à recevoir la révélation divine, à en entrer en relation directe avec le flux créateur nécessairement effusé de l'Etre premier...

Les Sages et les Saints pourront par la double purification morale et intellectuelle - ce qu'a fait Avicenne par ses recherches en science expérimenta-le, en médecine, astronomie, chimie - retourner, remonter au monde des Intelligibles dont ils sont venus, pénétrer dans "la Cité des Anges", chère à la tradition ésotéri-que musulmane et participer alors à la connaissance intuitive de l'Universel.

Comme les prophètes, les Sages et les Saints pourront acquérir un pouvoir supra-normal, magique sur la matière extérieure ; faire des miracles, preuves de leur mission... De plus, le prophète, grâce à ce qu'Avicenne appelle "la vertu imaginative" possédée à la perfection, pourra voir et entendre la "puissance effusante"... Mis directement en rapport avec les Ames Célestes, avec l'Intelligence, il recevra l'inspiration des dogmes religieux, des prescriptions positives concernant les actes cultuels et les lois juridiques. Ce stade pourra être atteint par le Sage et le Saint, mais seul le Prophète pourra être le législateur politico-religieux de la Cité des Hommes...

Bien entendu Ibn Sina-Avicenne affirma la supériorité indiscutable de la religion musulmane. Il fit de ses adeptes d'ardents défenseurs de la Loi de Mahomet, "supérieure à celle de Moïse ou de Jésus, lesquelles étaient supérieurs à celles des Grecs". Avicenne mourut en 1037.

***

Le règne des Seldjoukides permit l'affermissement de l'implantation sunnite. Si quelques Vizirs favorisèrent l'école acharite, Hanafites et Hanbalites ne furent pas oubliés. Ce fut l'époque de la construction de très importantes écoles religieuses (madrasa). Par ailleurs les Docteurs sunnites qui réclamaient l'assainissement de la moralité publique... et de la monnaie obtinrent satisfaction vers 1085.

La guerre contre les ismaéliens fatimides cairotes avait recommencé en 1071, année de l'écrasement des byzantins à Mantzikert. La reconquête sunnite de la Syrie se termina en 1076, par la prise de Damas, mais l'unification religieuse resta très imparfaite.

Une nouvelle période de confusion commença. Les chefs Seldjoukides se disputaient le pouvoir. Les ismaéliens fatimides d'Egypte se séparèrent en deux sectes de façon violente. A la mort en 1094, du Calife du Caire, s'entre déchirèrent les partisans de son fils aîné Nizar (nizariens) et les fidèles du fils cadet al-Mustali (mustaliens) imposé comme Calife par le Vizir en place. Un fidèle de Nizar avait préparé une base de repli, avant l'éclatement de la dynastie en s'emparant de la citadelle d'Alamut dans les montagnes du sud de la mer Caspienne. En même temps la première Croisade catholique remportait des succès et aggravait la pagaille. L'appel au jihad contre les Chrétiens ne fut pas entendu ! Les nizariens d'Alamut se lancèrent dès 1090 dans un terrorisme de grande dimension. Organisés en secte dite des fidawiya, ils obéissaient à un Grand Maître. Il fallut une répression sanglante et des milliers de morts, principalement en Syrie, pour briser leur mouvement. Cependant Alamut conserva son indépendance religieuse et militaire jusqu'aux environs de 1270.

Au milieu de ces troubles qui laissaient supposer l'affaiblissement des Seldjoukides, les Sunnites de plus en plus influents essayèrent de restaurer le pouvoir abbasside. Le Vizir Ibn Eubavia, mort en 1165, en fut le zélé instigateur, cherchant même à réunir aux sunnites, les shiites modérés. Il tenta de restaurer l'unité musulmane autour du "Credo" des Anciens en mettant sur le même pied d'égalité les quatre écoles sunnites. Ses écrits connurent une très grande diffusion dans l'Umma...

L'opposant victorieux à la II° croisade, le Turc Nur al-Din, mena de front la lutte contre les chrétiens et le rétablissement du pouvoir. Sunnite hanafite, il fonda à Damas une école pour l'enseignement de la tradition. Il créa une sorte de cours d'appel du Droit qui, sous sa présidence réunissait des jurisconsultes des quatre grandes écoles sunnites. Cependant l'école acharite bénéficia de meilleurs théologiens avec, par exemple, Al-Kiya al-Harasi, mort en 1110 et surtout Abu Hamid al-Ghazali (1058-1111).

Il était très célèbre. Initié très tôt au soufisme, il le pratiqua au moins jusqu'en 1105, année où lui fut confié un poste d'enseignant dans une école importante. Savant jurisconsulte, il affirma la primauté du Coran, de la Sunna et de l'Ijma de toute la Communauté. Il admit le raisonnement analogique pour l'actualisation de la Loi... Il fut un soufi respectueux de celle-ci, et des grandes obligations culturelles qu'il refusait de séparer de la crainte et de l'amour de Dieu. Il fait la critique de l'Ismaélisme. S'il condamna la philosophie, il fut très modéré vis à vis d'Ibn Sina.

Pour la désignation du Calife, Ghazali présenta une solution moyenne, d'un esprit tolérant pour éviter les conflits entre les diverses tendances. Minimisant l'importance de l'Imamat, centre de la doctrine shiite, il prêcha la compréhension et même l'entente tant que les principes essentiels de la religion étaient

respectés. Mais, quelle autorité reconnue par tous serait-elle capable de les définir ? Il s'agissait surtout de regrouper la Communauté autour du Coran et de la Sunna.

Les hanbalites se défendaient de leur mieux. Un des leurs, Al-Ansari, mort en 1089, écrivit le premier traité de soufisme adapté à leurs idées. Finalement le pouvoir donna satisfaction à l'ensemble sunnite, en nommant une sorte d'inquisiteur officiel pour sa défense.

***

En Afrique du Nord, le Sunnisme de 1063 à 1180 fit également de substantiels progrès. C'est à la suite d'un pèlerinage à La Mecque de son chef qu'il s'implanta dans la tribu nomade du Sahara occidental, les Sanhayas, guerriers voilés. Sur recommandation, un évangélisateur soufi, de l'école malikite, le Cheik Abd Allah b. Yasin fut fourni à la tribu pour convertir les populations de Mauritanie. Il enseigna avant tout les prescriptions du Coran et de la Sunna, et appliqua les sanctions prévues par la Loi. Il fonda le mouvement des Almoravides. Il mourut au combat en conquérant le Sud Marocain vers la région de Casablanca et Salé... Yusuf b. Tashufin unifia le territoire, du Sud-Marocain jusqu'à Alger (1082). Les quelques shiites existants avaient été massacrés... ! Un autre marocain, Ibn tumart s'était rendu en Syrie pour étudier. Imprégné de Hanbalisme après un long stage à Bagdad, initié à l'imamisme et même à l'Ismaélisme, il rentra en 1118 dans son pays. Réformateur sévère, préconisant le retour aux sources de l'Islam, il proposa une doctrine pour réaliser l'unité de la Communauté... autour d'un homme. Son premier disciple, un jeune Berbère Abd-al-Mu'min, devint le protégé d'un Cheikh de la montagne. Ibn Tumart se présentant alors comme le Mahdi appela les populations de l'Atlas à la révolte contre les Almoravides... Ce fut Abd-al-MU'min qui réussit à prendre le pouvoir. Ses partisans, les Almohades, conquérirent tout le Maghreb et l'Ifriqiya (Tunisie). Son fils Abu Ya'qub porta la dynastie à son apogée. L'unité sunnite ne réussit cependant pas à s'implanter vraiment. Le particularisme des tribus berbères ou arabes se maintint ainsi que l'attachement au malikisme et au soufisme populaire.

Pendant ces péripéties, en Syrie, le commandant des troupes du Calife Nur al Din, le khurde ayyoubide Salah al-Din (1138-1193), avait supplanté le seldjoukide de Damas. Mettant un point final au désastre chrétien de la seconde croisade par la prise de Jérusalem en 1187, il fit par ailleurs de vigoureux efforts pour renforcer l'audience du sunnisme traditionaliste. Ses origines l'incitèrent à favoriser davantage chafisme, acharisme et soufisme. Ne pouvant mettre à raison les Ismaéliens de Syrie comme il l'avait fait pour ceux du Caire, il pratiqua avec eux une politique de compromis pour garder les mains libres vis à vis des Croisés. Un de ses successeurs au sultanat du Caire persécuta notoirement les hanbalistes à l'instigation d'un chafite égyptien. Il n'en fut pas de même en Syrie où le soufisme se développa, pendant qu'Alep devenait un centre shiite.

A Bagdad, un nouveau Calife tenta de dégager son pouvoir de la tutelle tribale. Il voulut regrouper la communauté autour de sa personne, s'affirmant successeur du Prophète et Guide des Croyants. Il associa à sa politique les shiites, les soufis et les hanbalites. Pour mieux la réaliser, il créa une sorte de société secrète dont un hanbaliste fut le théoricien. Il réussit à éliminer le sultan seldjoukide d'Irak et à obtenir le ralliement des Ismaéliens...

LES MONGOLS, FUTURS MUSULMANS

Il fit, hélas, appel aux Mongols partis du lac Baïkal depuis 1202, contre le chef seldjoukide des Chorasmiens établis au sud de la mer d'Aral... préparant à ses successeurs de sérieux ennuis ; en définitive, la tentative d'unification par dépassement des variantes religieuses se solda par un échec. Nasir fut même accu-

sé d'avoir favorisé le shiisme, préparant ainsi la chute du Califat. Les trois derniers califes seldjoukides pratiquèrent une politique sunnite sans sectarisme.

Mais les Mongols accentuèrent leur avance. La prise de Bagdad, le massacre des sunnites signèrent leur volonté de s'en prendre à l'Islam traditionnel. Leur chef était le général Katbughâ, un turco-mongol nestorien. Après la prise d'Alep, il s'empara de Damas où les chrétiens de la ville manifestèrent leur joie. La défaite des Mongols à Ain Jalut en 1260 face aux Mameluks d'Egypte arrêta l'invasion. Les Mongols restèrent en Irak et en Perse. A Damas le quartier chrétien fut pillé par les musulmans retrouvant leur unité pour ce fait d'armes et la grande église incendiée. Le chef des Mameluks ayant pris le pouvoir, le centre du Sunnisme passa d'Irak en Syrie et en Egypte.

Pendant que la puissance seldjoukide se désagrégeait définitivement, se terminait également dans le Maghreb, la domination des Almohades. En 1206, la tribu des Banu Marin s'emparait de Marrakech. Il s'en suivit un renforcement du Malikisme, accompagné d'un essor du soufisme dont les confréries se multiplièrent. Egalement le maraboutisme gagna des couches de plus en plus profondes de la population .

ABUBACER ET AVERROES

La pensée philosophique en souffrit. Cependant au Maghreb et dans l'Espagne occupée, deux musulmans connurent la notoriété par l'exposé de leurs réflexions sur les rapports entre la Loi révélée et la philosophie. Le médecin marocain Ibn Tufail (Abubacer), mort en 1185, exprima son opinion sous la forme d'un roman : la religion exotérique et révélée d'une part, la religion ésotérique et rationnelle d'autre part ne sont que les deux faces d'une même vérité.

Le cordouan Ibn Rushd (Averroes), 1126-1198, fidèle adepte d'Aristote, fonda sur la sharia elle-même la légitimité de la philosophie. Il estimait que l'effort personnel est toujours récompensé. L'erreur, qui peut amener à poser un acte mauvais, est simplement moins récompensé que la recherche et la découverte de la vérité, source de l'acte bon... ! Trouvant la philosophie plus soucieuse de controverses que de véritables certitudes, il n'en fait qu'une catégorie d'arguments pour obtenir l'adhésion de certains hommes à la loi musulmane qu'il jugeait supérieure à toutes les autres religions. Comme l'a bien compris Jean de Fabrègue, si Averroes a senti "qu'il n'y a pas de place en Islam pour une activité de l'intelligence philosophant directement sur les choses", il a refusé d'accorder cette autonomie aux activités de la raison, "car il comprenait que c'était briser en son coeur la synthèse islamique". Par ailleurs Averroes a repris certaines idées d'Avicenne : il fait lui aussi sortir, émaner de Dieu le premier moteur, la première intelligence. A la mort la corruption ne porte que sur l'organique. L'intelligible, en action dans le corps vivant, s'en sépare. Il ne s'agit pas de l'âme au sens catholique. C'est une certaine quantité du grand tout intellect, qui rejoint à cet instant ce dont il était issu. Cet intellect - émanation de Dieu ne peut donc se tromper. Quelque soit son niveau intellectuel, chaque musulman possède la vérité : il n'y a donc pas besoin d'un magistère suprême... ! Chaque Musulman pourra s'élever et finalement enseigner et diriger ses frères. Ibn Sina avait réservé cette fonction aux seuls prophètes.

Pour retourner vers l'orient, il faut signaler l'oeuvre d'un autre andalou, l'éminent soufi Ibn Arabi, mort en 1240. Commencées dans son pays natal, continuées en Egypte puis à Damas où il se fixa, ses réflexions donnèrent naissance à une vigoureuse école de théosophie mystique. Dans sa théorie de l'autorité prophétique, il réalisa une généralisation astucieusement apologétique de sa foi : "Dieu témoigne à certains élus une amitié particulière en leur accordant la connaissance intuitive des choses de la vie, ce qui fait d'eux les guides par excellence de l'humanité. Ce don a été fait à Mahomet avant la création du monde, en perfection. D'où pour lui, cette qualité unique, cet esprit émané de Dieu, qui a fait du Prophète, le

vrai avertisseur et législateur, qui vient terminer, clore la révélation divine. Si Mahomet est le dernier des Prophètes apparus sur cette terre, il y aura malgré tout jusqu'à la résurrection, des saints, des amis de Dieu. Tous les prophètes ayant exis té, tous les saints et les apôtres passés, présent et à venir, participent de l'esprit mahométien insufflé par Dieu avant la création du monde. Donc, cqfd, toutes les lois révélées par les prophètes dont N. S. Jésus-Christ, ne sont que les manifes tations plus ou moins partielles dans le temps de la religion universelle qui n'est autre que l'Islam, religion terminale de l'humanité... !

L'Egypte avec les mameluks de Baibars était devenue la terre d'élection du Sunnisme. En 1262, le nouveau Calife du Caire, Al-Hakim, glorifia les Abbassides et réaffirma solennellement l'obligation pour la Communauté d'avoir à sa tête un Imam de descendance qoraïschite et lança l'appel à la guerre sainte contre les ennemis de l'Islam. De ce fait les quatre écoles sunnites furent traitées sur un pie d'égalité avec cependant un léger avantage au chafisme. L'Egypte sut imposer sa tutelle sur Médine et La Mecque, et la manifesta en envoyant chaque année le voile des tiné à recouvrir la Ka'ba.

Baibars entreprit une campagne victorieuse contre les Croisés qui ne conservèrent que Marqab, Tripoli et Saint Jean d'Acre. En Cappadoce il repoussa les Seldjoukides et leur allié mongol... Les Ismaéliens connurent l'écrasement, le massa cre et la dispersion. En Syrie, ils firent leur soumission. Beaucoup trouvèrent refu ge dans l'Inde où leur communauté a conservé jusqu'à nos jours une étonnante vitalité.

En 1281, le chef mongol Ahmad Takudar se convertissait à l'Islam. Sans gêner le développement du shiisme en Irak, il rendit aux sunnites quelques fondations pieuses. Surtout il vécut en paix avecles Mameluks, ce qui permit aux nouveaux chefs du Caire d'en terminer avec les Francs. Après plusieurs essais de revanche durement réprimés, le chef mongol de Bagdad se rallia au shiisme, puis son successeur se fit sunnite pour la paix avec le Caire. A partir de 1432, les persécution contre le shiisme reprirent. Elles devinrent officielles en Syrie en 1368.

LES OTTOMANS - VERS UNE PERSE SHI'ITE

Mais les cartes du pouvoir politico-religieux islamique étaient en train d'être redistribuées. Les Ottomans aggrandissaient depuis 1290, leurs possessions. Par la prise de Brousse et de Nicée, ils s'installaient solidement de part et d'autre de la mer de Marmara. En Perse, la confrérie des soufistes safavides, les hommes au bonnet rouge à douze côtes, s'était organisée et allait conquérir le pouvoir. Le raid de Timour, démarrant de Samarkand en 1365, pour conquérir l'Asie au no du Sunnisme, lui permit d'atteindre Bagdad, Brousse et Smyrne... avant de rentrer chez lui vers 1420. Sa victoire humiliante sur les Ottomans permit à Byzance de respirer quelques temps, mais en 1453, Constantinople et Saint Sophie succombèrent. La Porte s'étendait en Europe centrale, les Mameluks signèrent la paix : l'unité sunnit islamique semblait établie.

Reprenant la lutte contre leur frère ennemi, le chef safavide Shah Isma'il qui se prétendait descendant du VII° Imam, entraina les shiites à la révolte puis à la sécession. Dénonçant le sunnisme comme hérétique, il réussit de 1502 à 15: à se tailler un empire de l'Euphrate à la Caspienne avec Tabris pour capitale et s'étendant jusqu'à l'Afghanistan. Ainsi commença une véritable guerre sainte entre les sunnites sous la bannière ottomane et les shiites représentés par le Shah de Per se. Massacres, pillages, destructions réciproques se succédèrent. Le Shah Abbas marqua l'apogée de la Perse. Finalement, les deux empires épuisés et décadents signèrent la paix en 1639 : Bagdad restait sunnite mais Eriwan en Arménie devenait shiite. La Perse s'étendait jusqu'à la région de Kandahar disputée au Sultan sunnite de Delhi.

La paix ne put durer avec les Mameluks. Les forces ottomanes annexèrent l'Egypte en 1527, après de sanglantes campagnes. Le sultan ottoman Salim devenait le souverain sunnite le plus puissant du monde, l'héritier des premiers Califes.

Il s'appliqua à asseoir le régime sur la sharia et fit du sunnisme hanafite, la doctrine officielle. Une véritable structure politico-religieuse fut mise en place avec des Docteurs de la Loi au service de l'Etat. Au sommet de la hiérarchie se plaçait le Grand Mufti, garant suprême du respect de la shari'a et surveillant du corps des Cadis formés dans le hanafisme. Ce système allait tant bien que mal persister jusqu'à la veille du monde contemporain.

Pendant la domination des Mameluks au Caire, un des plus importants penseurs sunnites, fut Ibn Taimiya (1263-1238). Il redonna au hanbalisme une forte influence en condamnant viollement l'acharisme et la philosophie. Porte parole de la résistance aux Mongols, il sut mettre en doute la sincérité de leur conversion au sunnisme. Les estimant sympathisants des shiites et des Chrétiens, il prédit la constitution d'un nouvel Etat shiite pour lui schismatique. Affichant des options de Foi conformes à la tradition, il subit néanmoins de nombreuses tracasseries policières avant d'être exilé. Réhabilité par le Sultan en 1310, il reprit son enseignement au Caire. Il revint à Damas en 1326 pour y mourir deux ans plus tard. Son oeuvre a fortement marqué et divisé l'Islam. Elle fut dirigée par la volonté de promouvoir une doctrine du juste milieu dans laquelle raison, tradition et volonté concourraient à former un réformisme conservateur en vue de restaurer l'unité première.

Toutes les écoles ou théories connurent dansla même période un développement certain. l'oeuvre de théologie dogmatique écrite par Abu Mansur al-Maturidi (mort en 955) fut remise en honneur face aux malikites et aux chafiites. Cependant la volonté de rapprochement domina. Le soufisme augmenta le nombre de ses adeptes avec les disciples d'Ibn Arabi. Au plus important, Ibn Sab'in (mort en 1270) s'opposa fortement Ibn Taimiya. Malgré tout, le nombre des confréries augmenta rapidement, avec des spécifications diverses telles que soufisme ésotérique, syncrétisme musulman, admission de femmes et de jeunes gens, usage du haschich, modes vestimentaires persanes, rituel aggrémenté de danses et de musique, pèlerinage au tombeau d'un saint...

Les théoriciens du shiisme avaient également travaillé. Sous l'occupation mongole, Nasir al-Din al-Tusi (1201-1274) fut un disciple de al-Tusi. Il écrivit un traité apologétique très populaire, vrai "credo" des duodécimains. Il serait à l'origine de la conversion de l'Ilkhan mongol de Bagdad au shiisme et, par suite, de la pénétration de l'imamisme dans les populations iraniennes. Conscient de la diversité intérieure du shiisme, il dénonça les extrémistes qui voyaient dans les Imams une incarnation de la divinité. Il fut également un adversaire résolu du sunnisme et de son califat.

Ibn Abi Jomhur Ahsa'i, théologien - théosophe, le plus représentatif de la gnose shiite, écrivit son oeuvre principale en 1324. Il a défini la place de la walayat (initiation spirituelle) dans l'imamisme.

Donc depuis la conquète de l'Egypte, le sultan ottoman et le sunnisme hanafite gouvernaient ensemble. Cette association incita Abu-l-Su'ud Efendi (mort en 1574) à professer la nécessité de suivre les directives du Sultan pour interpréter la Loi. Un des plus récents ou un des derniers hanafite vénéré fut Abd al-Ghani al-Nabulusi (1641-1731). Cependant le sunnisme hanbaliste restait très vivant, sachant se ménager la confiance de La Porte. Participant à l'enseignement donné dans l'université Al-Azhar, il allait bientôt prendre avec Muhammad b.'Abd al-Wahhab une orientation plus militante.

La pénétration ottomane dans le Maghreb à partir d'Alger et des ports tenus par les corsaires avec l'appui des régents gouverneurs, les Pachas d'Alger et de Tunis ne permit pas au sunnisme hanafite de mieux se répandre. L'asso-ciation ou

le mélange du malikisme, du soufisme et du maraboutisme résista. Au Maroc, l'échec sera encore plus marqué. Les dynasties chérifiennes bien que luttant contre les Catholiques, écartèrent avec vigilance les Ottomans des affaires du Royaume. Le mouvement maraboutique, à travers la confrérie de Dila, réussit à créer un état avec Fès, Meknès et Salé. Une tribu du Tafilalet, les Alawites, et son Sultan Moulay Muhammad (1636-1663) refit à son profit l'unité du Maroc. Le successeur Moulay Isma'il (1672-1727) tout en reprenant aux Chrétiens quelques places, organisa la frontière orientale avec Taza, en marche défensive contre les Ottomans. Cette opposition relevait du syncrétisme déjà signalé et coloré d'idéologie alide.

LES WAHHABITES

l'apogée de la dynastie marocaine coïncida avec l'apparition au coeur de l'Umma, en Arabie, du mouvement wahhabiste, farouchement traditionnel. Son fondateur Abd al-Wahhab (1703-1792) a fait passer dans son oeuvre, les idées d'Ahmad b. Taimiya. Après de nombreuses vicissitudes, en 1744, un pacte fut conclu entre le théologien et l'Emir Muhammad b. Sâ'ud de l'oasis Dar'îya. Ils se jurèrent une fidélité réciproque pour faire régner, fût ce par les armes, le règne de la parole de Dieu.

Le Wahhabisme s'était assigné pour but, au moment où l'Empire Ottoman donnait les premiers signes graves de décadence et où le shiisme consolidait sa pénétration en Perse et en Irak, de construire et d'organiser un état sunnite selon la pureté première de l'Islam, en refusant toutes les innovations suspectes ou les superstitions populaires. Dans l'esprit de ses fondateurs, cet état devait, comme au temps des Compagnons, s'étendre à partir du Najd, non seulement à la péninsule arabique, mais également à l'ensemble des pays arabes, voire de toute l'Umma !

Toutes les sectes non sunnites furent combattues : mu'tazilistes, kharijites, shiites, confréries soufites. Hostile à la théologie dogmatique, il abolit les fondations qui assuraient la subsistance aux religieux "penseurs" et détruisit ou mit à l'index des ouvrages de mystique. Champions intransigeants de l'unicité divine, les Wahhabites ou "unitaires" entendaient instaurer le règne de la parole de Dieu et Son service, individuellement ou collectivement, en usant des moyens que lui-même avait prescrits à Mahomet.

Après avoir détruit à Karbala le mausolée del'Imam Hosayn - pour les shiites ce forfait est-il pardonnable ? - l'Etat wahhabite fut submergé par la répression menée conjointement par La Porte et le Pacha d'Egypte.

Il fut deux fois restauré. Finalement, à partir de 1901, l'Emir Abd al-Aziz mit définitivement sur pied le royaume wahhabite de la dynastie saoudienne.

Le wahhabisme trouva en dehors du Royaume d'Arabie, des partisans ou tout au moins des sympathisants. Si sa pénétration réussit bien dans les Emirats du golfe persique, elle fut vouée à l'échec au Yemen, où le zaïdisme était très vivant. L'influence "unitaire" se fit également sentir en Irak et quelque peu au Maroc.

Les adversaires des Wahhabites les considéraient comme des êtres fanatiques, des exaltés religieux. Le progrès économique et la solidarité arabo-musulmane dont fait preuve le pouvoir saoudien, ne semblent pas avoir changé les bases de son idéologie, bien que l'agressivité shiite iranienne puisse estomper dans l'opinion internationale, une stricte application de la sharia et le prosélytisme en faveur de son retour dans les états arabes.

Le shiisme a en effet repris la guerre sainte. Il est indispensable d'analyser un peu mieux les fondements de cette variante islamique et son évolution jusqu'à nos jours.

LE SHI'ISME

Il a réussi pratiquement son insertion territoriale dans l'ancienne Perse, devenue l'Iran, quand Shah Isma'il prit en 1501, le pouvoir à Tabris. La religion fut épurée par des théologiens venus de Syrie et de Bahrein. Malgré un pouvoir fort, tel celui de Shah Abbas 1° (1588-1629) l'interprétation de la volonté de l'Imam caché fut confiée aux théologiens les plus qualifiés, exprimant le consensus de la communauté, et non au souverain safavide, descendant du prophète. Contrairement au sunnisme il y eut très tôt une sorte de séparation des pouvoirs avec surveillance du temporel par le spirituel. Une administration religieuse a été mise en place qui s'est perpétuée jusqu'au XX° siècle.

Les shiites se séparèrent des "gens de la tradition", sunnites, en restant fidèles au IV° Calife, 1° Imam, Ali, époux de Fatima al-Zahra, fille du prophète, lors de l'arbitrage de Siffin en 655. En 658, Ali renonça au pouvoir et fut assassiné deux ans plus tard.

Pour les shiites, 658 est l'année de la séparation entre le Khalifat et l'Imamat.

Le Khalifat, exclusivement temporel n'a pour rôle que de maintenir la succession temporelle de Mahomet, c'est à dire le respect et l'application de la shar'ia.

L'Imamat est accordé aux hommes faisant partie des Quatorze Immaculés (Mahomet, Fatima et les Douze Imams). Ces quatorze personnages, explique Henri Corbin, préexistaient antérieurement à l'humanité adamique ; à ce que les sciences humaines appellent la préhistoire : humanité séraphique, créatures humaines de pure lumière, immaculées, préservées de toute chute, les premiers être créés avant tout. Ils forment l'élite entre Dieu et la création, ceux qui répondent pour le Dieu inaccessible. Ils sontla Face divine révélée aux hommes...

Les douze Imams sont la manifestation au plan terrestre des puissances cosmogoniques. Ils s'intègrent dans une structure en plans hiérarchisés dans une descente d'univers en univers jusqu'au monde de l'homme terrestre. Ils reçoivent des esprits angéliques l'inspiration et les hautes connaissances.

Mahomet ayant été le dernier Prophète, Révélateur de la dernière loi religieuse dictée par Dieu, Ali, 1° Imam, marque la fin de l'initiation spirituelle destinée à tous les hommes, et le début de la transmission secrète de la révélation divine, par les Imams à leurs amis et très proches adeptes. Il s'agit d'une initia--tion progressive ésotérique. Les Douze Imams se sont succédés sur la terre dans l'ordre de leur éclosion prééternelle. Cette origine et cette mission des Imams procède d'une idée de religion universelle. Le Shiisme se veut oecuménique, destiné à tous les hommes...

Le XII° Imam, Mohammad al-Qaim (le Résurrecteur) ou al-Mahdi (le Guidé), a disparu le jour de la mort de son père le XI° Imam. IL N'EST PAS MORT. Sa mère serait une princesse byzantine descendante de Simon Pierre. Cette filiation permet de relier les deux cycles de succession spirituelle, celle de Jésus et celle de Mahomet, en renforçant de ce fait l'idée d'universalité de la religion shiite.

Ce XII° Imam doit revenir sur terre (parousie) comme Imam annonciateur de la Résurrection. Il sera le sceau de l'initiation sprituelle à l'intérieur de l'Imamisme.

Les Duodécimains ont toujours estimé être les seuls dépositaires en sa totalité de la vérité révélée.

Leur théodicée refuse toute compromission avec l'anthropomorphisme des théologiens qui, tels les sunnites, attribuent à Dieu des qualifications empruntées au monde de ses créatures.

Ils dotent l'homme du libre arbitre. Ce pouvoir de choix dans ses actes, refusé par les sunnites, permet de laisser Dieu être Sagesse et Bien absolu, récompensant toujours les bons et n'étant pas responsable du mal en ce monde.

En opposition aux sunnites qui considèrent Prophètes et Imams comme des hommes suceptibles de mentir et de commettre des erreurs ou des infractions à la Loi, les Shiites confèrent à ces émanations de Dieu sur la terre, impeccabilité et infaillibilité... Pour eux, à quelqu'époque que ce soit il y aura toujours un Imam. Or, a priori, aucun homme, religieux, très instruit, juste, équitable, parfait, exempt de défaut, le meilleur de son temps, s'il existait, ne pourrait être qu'un Imam de substitution puisque le nombre définitif de Douze a été fixé par la volonté créatrice de Dieu. Il faudrait qu'il soit désigné par Dieu lui-même de façon manifeste. Il semble donc que peu à peu s'est développé à l'intérieur du shiisme, la seule variante islamique se disant formée "des gens de la Famille" et assurée d'être sauvée, une idée, toujours incompatible avec le Sunnisme : la religion shiite consistera avant tout à obéir à un homme doué d'une science providentielle et divinement assisté pour venir rétablir la justice dans une société divisée et tyranisée... !

Ces différences fondamentales entre les Shiites et les autres Musulmans influent sur l'application des principes du droit dont cependant les sources sont les mêmes. Les obligations religieuses sont identiques.

Au point de vue du mariage, seuls les shiites admettent le mariage "de jouissance" ou mariage temporaire, comme cela se pratiquait en Arabie, au temps du Prophète... Tous les islamologues autres qu'iraniens s'accordent pour y voir à l'évidence, une forme de prostitution légale...

La grande fête religieuse est le deuil (môharram) d'un mois en souvenir de la mort du III° Imam à Karbala en 680 : pleur, flagellations, évocations du drame, processions en habits noirs...

De même, si le pèlerinage à La Mecque garde toute son importance, la visite aux tombeaux des Saints : Imams et tous leurs descendants, personnages "signe de Dieu sur terre", a une valeur toute spéciale. Les principaux surtout situés en Irak sont le mausolée de Hosayn à Karbala, puis les tombeaux des villes de Hajaf, Samarra et Kazemeyn. En Iran, sont particulièrement visités le lieu du martyr du VIII° Imam (Rezâ) à Mashhad et le mausolée de sa soeur à Qom, près de Téhéran. Comme il l'été signalé, sans avoir une véritable structure ecclésiale, le shiisme avait été dot par le Shah, d'un ministre des Affaires Religieuses, qui fut plus tard remplacé par le Chef de Molla. Il avait un représentant dans chaque ville.

Le molla fait partie officiellement des "théologiens". Ceux-ci font leurs études coraniques soit à l'université de Qom, à Mashhad ou dans une école (madrase) d'une ville.

Ils portent le turban comme le Prophète, la barbe, le manteau et les babouches. Le turban noir ne serait porté que par les théologiens s'affirmant descendant de Mahomet. Celui-ci eu environ dix femmes légitimes et deux ou trois concubines. La filiation accordant la couleur noire est-elle exclusivement, comme pour les Imams celle par Khadidja et l'unique fille du Prophète, Fatima ? Très souvent enfant de théologiens, les étudiants vivaient entièrement dans les écoles. Il se formait de sortes de familles, voire de dynastie de théologiens.

Les études à l'université théologique de Qom ou à Mashhad comportaient trois cycles ou niveaux. Tout d'abord quatre années nécessaires pour acquérir la maîtrise complète de l'arabe littéraire. Puis cinq ans d'enseignement du droit musulman, "la science de la loi" et des principes de base aux moyens de livres classiques. Enfin, un cycle supérieur de durée non-déterminée pendant lequel le Maître choisi donne son cours... A aucun stade des études n'intervient d'examen ou de contrôle. Le système traditionnel est celui de "l'estime non codifiée". Une sorte de cooptation par les Théologiens en place.

Le titre "Ayatollâh" (signe miraculeux de Dieu) revient aux théologiens jugés dignes de pratiquer officiellement l'interprétation de la volonté de l'Imam caché, et qui ont reçu de leurs maîtres un permis d'enseigner les matières théologiques. Il s'agit, à priori, d'une hiérarchie correspondant à des degrés d'initiation ésotérique de maître à étudiant choisi...

Le titre honorifique "Hojjat al-Eslâm" (preuve de l'Islam) est donné aux théologiens de rang élevé... mais non défini.

Le mollâ est le théologien du niveau le plus bas, n'ayant fait que quelques années d'études coraniques. Il joue dans les divers groupes humains, le rôle de chef spirituel de sa communauté : directeur de la prière, orateur du vendredi, il psalmodie la tragédie de Karbala et célèbre les mariages. Sa subsistance est assurée en partie par des dons, en partie par un travail personnel rétribué.

Ces théologiens (mojtahed) ont beaucoup réfléchi au problème du gouvernement de la Cité, puisque personne ne peut communiquer avec le XII° Imam caché. Autre difficulté, l'existence depuis le début du XVI° siècle d'un pouvoir temporel fort qui a permis au shiisme de perdurer mais qui s'est souvent opposé à l'avis des Mojtahed.

Les solutions théologiques proposées en quatre siècles peuvent être groupées en trois catégories semblant évoluer dans le sens de l'histoire... a) Seul le gouvernement de l'Imam est parfait. Il sera réalisé avec la venue du Mahdi. Toute autre forme de gouvernement est imparfaite. Depuis les Safavides, la monarchie est considérée comme la forme la moins imparfaite.

b) Décision de refuser le vide politique et religieux entrainé par la grande occultation et obligation de s'en remettre au savant théologien ou au ju-riste religieux estimé par ses pairs (?) comme le plus qualifié, le plus instruit, le plus juste. Cette fonction, à la fois théologique et politique, pouvant être reconnue et acceptée par un souverain.

c) Des théologiens modernes, dont il sera reparlé, vont beaucoup plus loin en cherchant à supprimer tout pouvoir temporel même minime. Estimant que la fonction de "Guide" ne disparaît pas avec l'occultation du XII° Imam, ils font de l'Imamat le symbole du "leadership" politique et religieux. Les traditionalistes réservant le pouvoir aux religieux seuls susceptibles d'exprimer le concensus, et donc à leur chef. Quelques autres refusent cette prééminence exclusive des mojtahed et veulent rechercher le consensus en s'adressant à l'ensemble des musulmans mis sur le même pied d'égalité en prônant une sorte de décentralisation avec des assemblées se réunissant en plusieurs points du territoire.

Ces théologiens du XX° siècle ne feront qu'accentuer leur pression sur le pouvoir civil, pour finalement instaurer leur orgueilleuse et peu charitable domination sur une masse savamment endoctrinée.

Ils sont le fer de lance des penseurs et dirigeants shiites qui refusent l'évolution de la société musulmane par adaptation, même partielle, des structures laïques, tolérantes et libérales occidentales tout en désirant acquérir les progrès scientifiques et techniques.

Très proches par l'idéologie des Frères musulmans sunnites, ils veulent effacer le travail réalisé par le Shah et réactiver la main-mise de l'autorité du Coran, de la Sharia et du Droit musulman traditionnel sur la société.

Après avoir activement participé à l'élimination du régime précédant, mollahs et Ayatollahs s'empareront directement du pouvoir politique et mettront en place sous le nom de "République islamique" une théocratie implacable, avec son inquisition et son super-ayatollah tenant lieu de guide infaillible et indiscutable.

Cet islam révolutionnaire - qui se dit populaire, comme tous les gouvernements marxisants - actualise la critique sociale du Coran et veut devenir un instrument de dialectique et d'insurrection plus assimilabe et pratique pour les masses musulmanes que les directives du communo-socialiste athée.

Cette évolution radicale et intégriste du Shi'isme... et du Fondamentalisme s'est produite pendant le long assoupissement des Ecoles Sunnites. Enfermées dans leurs traditions et protégées par le pouvoir en place, elles allaient céder une grande partie de leur autorité sociale, tout d'abord aux "collaborateurs" de l'Occident affairiste, puis aux divers nationalistes qui tôt ou tard ne pourront que revenir à l'islam pur et dur.

L. D.

Voici quelques années les Editions Fideliter, de la Fraternité Saint Pie X, ont publié un ouvrage curieux intitulé "La Quête de Raphael" sorte de conte de fée pour grands enfants sur le thème de l'Eucharistie.

Selon son titre et son contenu, ce livre reçut une préface du Professeur Borella où ce gnostique guénonien, bien connu de nos lecteurs, put développer le thème du Graal auprès d'un public traditionnel plutôt méfiant à l'égard de cette notion pseudo-mystique.

Il nous a paru intéressant de reproduire ci-dessous une étude rédigée par un membre de notre Société et parue une première fois dans la revue "Culture-Foi-Tradition". Nos lecteurs pourront ainsi mieux apprécier à la fois le danger propre de ces notions ésotériques et l'habileté des gnostiques à s'avancer sous le couvert de propos apparemment chrétiens.

Le calice qui a servi à Notre Seigneur, à la Sainte Cène, pour opérer la première Consécration, aurait aussi été utilisé par des mains pieuses, pour recueillir le Précieux Sang tombant de la Croix. Cette relique insigne s'appelle le Graal. Elle aurait été conservée pendant un temps. Puis on l'aurait perdue. La "Queste du Graal" consiste à la retrouver. Tel est, dans l'esprit public, la substance de la légende. Comment, à première vue, apercevoir là quoi que ce soit de répréhensible .

C'est grâce au culte voué par les premiers chrétiens aux Instruments de la Passion que l'Eglise a conservé la Vraie Croix, le Voile de Véronique, la Sainte Tunique et le Saint Suaire. Pourquoi le Calice de la Cène ne bénéficierait-il pas, par anticipation sur sa découverte, de la même dévotion ? La légende du Graal peut bien appartenir à ce que l'on nomme le "merveilleux chrétien".

Malheureusement un examen un tant soit peu attentif des poèmes du Graal que le moyen-âge nous a laissés montre que l'origine puis l'élaboration du mythe ne sont pas, loin de là, indemnes d'influences hétérodoxes. Ce sont ces influences que nous essayerons, autant que nous le pourrons, d'élucider.

La première manifestation littéraire de la légende du Graal est le poème de <u>PERCEVAL</u> écrit par Chrétien de Troyes en 1190 environ. Voici le résumé de cette oeuvre magistrale qui est la plus typique de la grande famille des poèmes et des romans graaliens.

Un chevalier est mort au cours d'un combat inégal, victime de sa folle témérité. Sa veuve, douloureuse et inquiète, veut à tout prix soustraire son fils unique, Perceval, à une pareille destinée. Elle l'emporte dans un manoir perdu au fond de la forêt et elle l'élève, loin des hommes, dans l'ignorance surtout du métier des armes.

Quand Perceval fut âgé d'une vingtaine d'années, il rencontre un jour, dans une clairière proche du manoir, cinq magnifiques chevaliers. Le soleil fait étinceler leurs armures et leurs écus d'azur, de gueules, d'argent et d'or. Perceval entame avec eux une conversation qui va lui être fatale. En quelques instants il apprend tout ce que sa mère avait tant peiné à lui dissimuler. Emerveillé par les récits militaires qu'il entend, il décide sur le champ de se faire chevalier, et de retour au manoir de sa mère, il lui en fait la déclaration. En vain elle le supplie

de ne pas l'abandonner. Il veut lui aussi partir à la cour d'Arthur, le Roi qui fait les chevaliers. Et il part en effet. Sa mère en mourra.

Le Roi Arthur accueille Perceval avec sympathie et le fait instruire dans la science chevaleresque. Et voici qu'un soir, alors qu'il a chevauché tout le jour avec l'intention de retourner au manoir de sa mère, qu'il désire revoir, Perceval parvient au bord d'une rivière. Sur une barque deux hommes sont assis, l'un gouverne, l'autre pêche. Le pêcheur indique à Perceval la route jusqu'au château où on l'hébergera pour la nuit.

Il y arrive. Le pont-levis s'abaisse dès qu'il approche. Il est reçu magnifiquement comme si on l'attendait. Le vieux chatelain, vêtu de pourpre, est entouré de ses nombreux chevaliers ; mais il est étendu sur un lit car une ancienne blessure, que rien ne peut guérir, lui inflige une perpétuelle souffrance. Conquis par Perceval et par ses belles manières, il agrafe une épée à son baudrier, mais sans lui dire ce qu'il attend de lui.

Perceval, à peine ceint de son arme, va assister passif à une étrange cérémonie dans la grande salle du château du Roi Arthur. Un premier sergent s'avance porteur d'une lance dont la pointe saigne. Deux valets l'escortent tenant des cierges allumés. Vient ensuite une mystérieuse jeune fille : elle porte un Graal, c'est-à-dire un vase, un "veyssel" d'or pur, surmonté d'un couvercle crucifère, constellé de pierreries et rayonnant d'une splendeur surnaturelle. Une autre demoiselle la suit, chargée d'un grand plat d'argent, c'est le tailloir. Le cortège traverse lentement la grande salle et disparait.

Immobile et muet, Perceval contemple ces merveilles. Son esprit se remplit d'interrogations mais sa gorge est si serrée qu'il n'a pas la force de les exprimer. Et nous apprendrons que tel fut précisément son malheur. Plût au ciel qu'il les eut formulées devant le vieillard habillé de pourpre, car c'est ce que l'on attendait de lui.

Cependant aucune déception n'apparaît sur les visages, ni chez le vieux maître de maison, ni chez les chevaliers. Au contraire on le prie courtoisement de s'assoir à une table décorée et servie avec somptuosité. Il y prend un repas puis on le conduit à sa chambre. Il se couche et s'endort. Au matin il trouve ses armes et ses vêtements tout apprêtés pour le départ. Son cheval est scellé mais pas un valet d'écurie ne se montre. Il n'y a personne à qui parler dans ce château la veille au soir si animé. Le pont-levis s'abaisse puis se relève dès qu'il l'a franchi. Le voilà de nouveau chevauchant seul sur un chemin de campagne.

Tout à coup, sur la route qu'il suit, une femme apparaît devant lui, énigmatique messagère. Elle apprend à Perceval que le vieil homme qui pêchait dans la rivière et le vieux chatelain allongé sur son lit ne sont qu'un seul et même personnage. C'est le ROI PECHEUR ou ROI MEHAIGNE (c'est-à-dire blessé), lequel atendait une fois encore d'être guéri par un nouveau visiteur. Il aurait suffi pour cela que Perceval lui fit cette simple demande : "Quel est donc ce Graal ?" Sa blessure aurait alors disparu, guérison qui, du même coup, aurait entraîné des bonheurs sans nombre, au château et dans la contrée. Perceval a eu le tort, au lieu de parler, de se renfermer dans le silence. Une grande chance lui a échappé.

Tel est le thème du "Perceval"de Chrétien de Troyes, qui malheureusement est mort sans avoir achevé son oeuvre. Il abandonne donc son héros sur le route de l'aventure au moment où l'énigmatique messagère vient de s'évaporer. Mais le décor est en place, les principaux personnages ont commencé l'action, le style et l'ambiance sont créés. Il ne reste plus qu'à continuer l'édification du mythe en respectant le même symbolisme.

Plusieurs conteurs ont poursuivi l'ouvrage inachevé de Chrétien de Troyes. Ils y ont ajouté en fonction de leur esprit personnel, des épisodes qui paraissent assez discordants à première vue mais qui respectent remarquablement le thè-

me inaugural.

Le plus remarquable des continuateurs de Chrétien de Troyes est, de l'avis unanime, Robert de Boron, on lui doit deux poèmes : l'ESTOIRE DOU GRAAL et la QUESTE. Il fut suivi par Gaucher de Denain, puis par Manessier et enfin par Gerbert de Montreuil. Tous les quatre ont porté les poèmes du Graal à un total de plus de soixante mille vers.

Mais des "continuations" en prose ont aussi été écrites. Voici les titres des principaux romans : "Estoire del Graal", "Estoire de Merlin", "Le Livre de Lancelot del Lac", "La Queste del Saint Graal", "La mort-Artu".

Toutes ces oeuvres ont vu le jour, à très peu d'années d'intervalle, à la fin du XII° siècle et au début du XIII° siècle. Toutes sont dues à des auteurs français. Mais un conteur allemand, Wolfram von Eschenbach, écrivit un dernier roman du Graal, sous le titre de "PARZIVAL". Cet ouvrage, bien que traitant un sujet analogue, diffère si profondément des contes français que nous lui consacrerons un paragraphe particulier.

Longtemps après, au XIV° siècle, on voit apparaître des versions espagnoles, portugaises et irlandaises. Mais elles ne sont que des adaptations ou même de simples traductions des poèmes français.

* * *

Les contes du Graal mettent en scène, principalement, des chevaliers. Ils appartiennent donc à la littérature chevaleresque. Quelle place y occupent-ils ? Doit-on les classer parmi les chansons de gestes ou parmi les romans courtois ?

Les CHANSONS DE GESTE sont des pièces épiques dont les plus belles et les plus caractéristiques retracent les guerres de Charlemagne et forment le "Cycle carolingien". On les psalmodiait, sur accompagnement de vielle, devant un public tout à fait populaire. IL ne fallait pas s'embarasser de nuances excessives dans les sentiments ni de maniérisme dans l'expression. On devait se contenter d'émotions fortes dans une langue simple. Il convenait aussi que l'orthodoxie de la foi, unanimement reçue, ne fasse pas l'objet de la moindre réserve. D'où les magnifiques envolées épiques de la Chanson de Roland, type et chef d'oeuvre du cycle carolingien.

Les ROMANS COURTOIS sont très différents. Et surtout ils s'adressent à un public restreint et raffiné, celui des cours seigneuriales. Ils ne sont pas destinés au public populaire. Ils sont remplis de souvenirs littéraires de l'antiquité grecque et latine. On y multiplie, en général, les épisodes galants.

Les contes du Graal ne font partie ni des chansons de geste dont ils n'ont pas la simplicité d'inspiration, ni des romans courtois dont ils ne partagent pas l'atmosphère antique. On les range parmi les CONTES BRETONS lesquels forment encore un genre tout à fait distinct, par l'ambiance celtique qui y règne, par les personnages mystérieux qui y apparaissent et par le théatre armoricain et gallois dans lequel ils se déroulent. Les contes bretons sont d'une telle abondance qu'il a fallu les répartir en plusieurs cycles dont le principal est le CYCLE ARTHURIEN qui met en scène le Roi Arthur, sa cour et son château de Camaalot.

Mais la luxuriance de la littérature arthurienne est telle que l'on a dû la subdiviser en "sous-cycles", le plus homogène et le mieux caractérisé étant le SOUS-CYCLE DU GRAAL. Une quinzaine d'auteurs y ont travaillé. Telle est la place du Graal dans la littérature chevaleresque. Il n'était pas mauvais de la préciser avant de l'analyser quant à son contenu.

* * *

A quelles SOURCES les conteurs du Graal ont-ils puisé leur inspiration ? On leur connaît quatre sources distinctes : la légende du Roi Arthur, un groupe d'Evangiles apocryphes, les romans des Mabinogions et un livre perdu d'origine probablement arabe ou iranienne. Examinons maintenant chacune de ces sources.

LE ROI ARTHUR, avant de faire l'objet de récits légendaires, fut un très réel personnage historique. Arthur ou Arthus ou tout simplement Arthu est le chef des plus anciens occupants celtiques de la Grande Bretagne. Il organise, en 516 après Jésus-Christ, la résistance nationale et chrétienne contre les envahisseurs anglo-saxons qui étaient encore païens à cette époque.

A la tête des Bretons, Arthur infligea d'abord, à Badon-Hill, une défaite aux Anglo-saxons. La victorie ne fut pas facile puisqu'elle exigea, dit-on, douze batailles. Arthur rétablit en Grande-Bretagne le christianisme compromis par les envahisseurs. Son règne fut court ; il ne dura que dix ans ; mais il a laissé un souvenir ineffaçable.

Là se borne le fait historique : un Roi chrétien inflige une défaite à un envahisseur païen. C'est sur ce thème simple que va se broder la légende. C'est à ce titre qu'Arthur, ses chevaliers, ses capitaines, sa cour et son château vont subsister dans la mémoire populaire pendant plus de quatre siècles, durant lesquels la nostalgie arturienne va alimenter les imaginations. Le prestigieux souvenir historique prendra une forme littéraire au XI° et au XII° siècles, époque d'éclosion des romans du "Cycle arthurien", appelés aussi Romans de LA TABLE RONDE.

Les principaux personnages qui gravitent autour du Roi Arthur sont : Merlin l'enchanteur, son fidèle compagnon, Erec, Wigamur, Gauriel, Lancelot et enfin Tristan et Yseult dont les aventures sentimentales, un peu troubles, sont si nombreuses qu'on les a réunies en un "sous-cycle" des romans de la table ronde, et qui forment comme le pendant du "sous-cycle graalien".

Certains EVANGILES APOCRYPHES ont apporté aux conteurs du Graal le fond anecdotique de leur trâme religieuse. C'est en effet dans les textes apocryphes, et non pas dans les textes canoniques, que l'on trouve mentionné l'épisode de Joseph d'Arimathie recueillant, dans le Saint Graal, le précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. Des chercheurs modernes sont parvenus à identifier les apocryphes dont nos "vieux romanciers" se sont servis : "Le protévangile de Jacques", "Le Pseudo-Evangile de Nicodème", les "Gesta Pilati", la "Vindicta Salvatoris" (appelée aussi "Histoire de Vespasien") et enfin une série de documents que l'on réunit sous le nom de "Histoire apocryphe de la Sainte-Croix".

Aucun de ces textes, qui sont d'ailleurs d'anciennetés diverses, n'a été accepté par l'Eglise dans le canon des Ecritures. Ce que l'on y trouve est donc sujet à caution. Or le thême qui fait la base du mythe provient de ces textes apocryphes : la prétendue apparition de Jésus à Joseph d'Arimathie au cours de laquelle le Sauveur lui aurait remis le Graal dont on se serait servi pour recueillir son Sang. Cet épisode essentiel, d'où le reste de la légende va être déduit, n'est pas certifié par le Magistère. Il n'est pas du tout certain que le Graal ait eu une existence réelle.

LES ROMANS DES MABINOGIONS. Un "Mabinogion" est, dans la langue du Pays de galles, un aspirant à la profession de Barde. Ce mot a fini par désigner le "Chaudron magique" dont les Bardes avaient coutume de se servir. Les chaudrons magiques, d'où provenaient toutes sortes de mets et de richesses, équivalent, assurent les auteurs, aux "cornes d'abondance" de la mythologie gréco-latine. Les "Romans des Mabinogions" sont des Contes Bretons où apparaissent ces chaudrons et ces bardes. Les noms des héros en portent, dit-on, la trace. Le radical gallois qui désigne couramment le chaudron est "per". Or le nom des personnages de ces romans est précisémet Peredur qui s'est transformé, en passant sur le continent, en Perlesvaus puis en Perceval. Beaucoup de critiques font figurer les "Mabinogions" parmi les sources qui furent utilisées par les conteurs du Graal.

UN LIVRE PERDU. Le chroniqueur cistercien Hélinand de Froidmont, qui écrivait en 1204 au plus tard, affirme l'existence d'un livre qu'il fait remonter à l'an 718 de notre ère ; il sait qu'il s'en trouve quelques exemplaires en français entre les mains de certains Seigneurs dispersés. A son grand regret Hélinand de Froidmont n'a pas pu le lire ; il en connaît seulement l'existence et l'intérêt.

Quant à Robert de Boron, l'un des principaux conteurs du Graal, il parle d'un "grand livre" dont il dit : "La sunt li grant secré escrit, qu'on nomme le Graal". Robert de Boron est catégorique : il a connu le livre par son seigneur Gauthier de Montbéliard ; s'il n'a pu en rapporter que quelques parties, c'est que le texte qu'il a eu entre les mains était incomplet.

CHrétien de Troyes, lui aussi, dans la préface de son "Perceval", affirme devoir la matière de son poème à un livre que lui a remis le comte Philippe de Flandre : "Ce est li contes del Graal don li cuens li bailla le livre".

Le poète allemand Wolfram von Eschenbach, auteur d'un roman du Graal intitulé "Parzival", indique qu'il s'est inspiré d'un certain "Kyot le Provençal, le maître bien connu, écrit-il, qui trouva à Tolède la matière de cette aventure, notée en écriture arabe".

On voit, grâce à tous ces témoignages, que le livre perdu a tout de même laissé passablement de traces. On est fortement tenté de matérialiser dans ce livre l'influence des contes iraniens que les critiques modernes, et surtout Henri Corbin, discernent dans les poèmes et les romans français du Graal. On voit, quand on examine toutes ces sources, que l'inspiration chrétienne, à l'origine du Graal, est donc fortement mélangée d'éléments hétérodoxes.

* * *

Dans les récits du Graal, quand on passe d'un auteur à l'autre, il faut s'attendre à des variantes pour toute la partie anecdotique. La continuité et l'homogénéité se rencontrent au contraire dans la partie allégorique.

Selon Robert de Boron, Joseph d'Arimathie fonda une petite communauté religieuse avec les membres de sa famille et quelques Juifs convertis. Et il institua le RITE DE LA TABLE pour honorer le Graal dont il venait de recevoir la garde. Il dit peu de chose de ce rite si ce n'est qu'il était de type eucharistique. Il ne fait pas de doute que le Graal nourrit son gardien.

Après la mort de Joseph d'Arimathie, la relique est confiée à Bron, son beau frère, qui la transporte en Angleterre. La petite communauté familiale, guidée par Alain, fils de Bron, erre à travers le monde avant de rejoindre le Graal, en Angleterre, où Bron l'a apporté. Dans cette version, Perceval est donné comme fils d'Alain. Mais il est séparé de son père dont il a perdu la trace. Bron est alors le "Roi Pêcheur". Perceval est l'Elu destiné à retrouver le Graal.

Mais chez les "continuateurs" de Robert de Boron on assiste à une substitution de Perceval par Galaad. Perceval échoue dans sa quête du Graal parce qu'il n'est pas assez impeccable. Et c'est finalement Galaad, le chevalier "spirituel" sans reproche qui trouve et contemple le mystère du Graal. Des prodiges incessants jalonnent ces péripéties.

Après la mort de Bron, c'est Joséphé, le fils de Joseph d'Arimathie, qui va prendre la direction de la communauté du Graal et y jouer le rôle du grand prêtre. Le personnage du "Roi Pêcheur", lui aussi, se perpétue à travers les différentes "continuations". Il y aura une véritable dynastie de ces rois, mais tous habiteront le château de CORBENYC. Il ne faudrait pas cependant rechercher une trop grande rigueur dans leur généalogie.

Le "Roi Pêcheur" se confond le plus souvent, mais pas toujours, avec le "Roi Méhaigné", c'est-à-dire Blessé, comme nous l'avons vu dans la version de Chrétien de Troyes ; chez d'autres, les deux personnages sont distincts.

Certaines versions intercalent, à divers endroits du récit, l'épisode de la NEF DE SALOMON. Nous sommes reportés aux temps anciens et on nous montre le Roi Salomon à qui la révélation est faite que l'un de ses descendants découvrira le Graal. Il fait alors construire une nef de bois incorruptible au centre de laquelle il place un lit surmonté de trois fuseaux. Sur le lit il dépose "une épée aux étranges lanières" ; les lanières de cette épée, en effet, sont faite de vile étoupe ; mais plus tard une vierge les remplacera par de nouvelles lanières faites avec sa propre chevelure. Cette épée est destinée à l'Elu. Avec elle il frappera le "Coup douloureux" annonciateur des dernières aventures.

L'épisode du palais de Sarraz est l'un des plus constant et c'est aussi celui qui permet le mieux de juger l'esprit du mythe graalien. A la suite de circonstances qui varient d'une version à l'autre, la communauté de Josèphé se transporte, escortant le Graal et la "Lance qui saigne", toujours inséparables, dans la mystérieuse cité de SARRAZ (du nom de son Roi-fondateur). Ce mot rappelle évidemment les Sarrazins. On nous révèle que cette cité de Sarraz est une figure de la Jérusalem célest. Dans son enceinte on trouve le PALAIS SPIRITUEL destiné à abriter le triomphe du Graal quand l'Elu aura été jugé digne de le découvrir. Deux rois sarrazins, Mordrain et Nascien, se convertissent au graal.

C'est dans le palais spirituel de Sarraz, au cours d'une merveilleuse vision, que le Christ institue un NOUVEAU SACERDOCE SPIRITUEL. Il apparaît à la communauté pour sacrer évêque, de ses propres mains, Josèphé, fils de Joseph d'Arimathie (lui conférant ainsi la plénitude du Sacerdoce). Sur l'autel, entre la lance et le Graal, apparaît un second vase d'or d'origine céleste ; tantôt il se distingue du Graal de la Cène, tantôt il se confond avec lui. Imprécision qui entretient l'atmosphère trouble si caractéristique de ces récits.

A quelques temps de son sacre, Josèphé, le nouvel évêque "spirituel", célèbre un "Rite de la Table" au cours duquel le Christ se manifeste de nouveau et promulgue le privilège du "petit peuple nouvellement né de la naissance spirituelle". nescien, roi sarrazin nouvellement converti, ravi en extase, voit dans le Graal la prophétie de la restauration finale. Josèphé est blessé par la lance dont le fer demeure dans la plaie.

Mais Perceval, Bohort et Galaad, qui ont mené leur quête de concert, arrivent à Sarraz. Ils touchent au but tous les trois mais un seul va l'emporter. Il est annoncé que l'Elu ne sera pas Perceval (pourtant pressenti au début) mais Galaad, le chevalier "spirituel".

Devant le Graal entouré d'une lumière surnaturelle, Galaad est saisi par l'UNIO MYSTICA, prélude de la vision béatifique céleste. Aussitôt Galaad guérit Josèphé que la "lance qui saigne" a blessé. Ainsi la légende du Graal, commencée dans le culte d'une insigne relique du repas eucharistique de Jésus, se termine par les noces spirituelles qui constituent l'aboutissement de la vie mystique. L'impression d'une intense vie chrétienne se maintient d'un bout à l'autre. Rien d'étonnant à ce que certains critiques modernes voient, dans les romans graaliens, la marqua d'une influence cistercienne très accusée.

Mais le christianisme du graal est-il aussi orthodoxe qu'il en a l'air ? Pour répondre à cette question nous essayerons de percer les allégories contenues dans les personnages, les objets et les rites. C'est là que se cache tout l'ésotérisme du Graal.

LES PERSONNAGES : Leurs aventures subissent des variantes d'une version à l'autre. Mais l'allégorie qu'ils incarnent reste la même partout. Le Roi Arthur recrute et forme la plupart des chevaliers du Graal. Son château de Camaalot en est comme le prytanée. Ces chevaliers représentent les divers degrés d'avancement de l'âme dans la vie mystique. Au bas de l'échelle se place Gauvain, le type du soldat "terrien", c'est-à-dire ras-de-terre, intrépide et rigoureux mais sans idéal. En haut culmine Galaad, le chevalier "célestien" par excellence. Entre les deux s'échelonnent Bohort, Aiol, Doon, Tyolet, Fergus, Lancelot, sans oublier Perceval qui, lui aussi, est passé par Camaalot.

Merlin l'enchanteur, l'inséparable compagnon du Roi Arthur, apparaît assez peu dans le Graal. Il est surtout un personnage arthurien.

Les femmes ne sont pas nombreuses. Blanchefleur et Hélaine appartiennent surtout, elles aussi, à la "Table ronde". Guénièvre, épouse du Roi Arthur est courtisée apr Lancelot. Plusieurs "jeunes filles énigmatiques" font de mystérieuses apparitions dans le liturgie, elles transmettent des messages ou des avertissements. On ne sait d'où elles viennent. L'une d'elles, cependant, est la soeur de Perceval.

Les "Rois Pêcheurs", qui sont aussi parfois les "Rois Méhaignés" (blessés), habitent le château de Corbényc, qui est beaucoup plus "spirituel" que celui de Camaalot. Ils constituent une sorte de dynastie dont l'origine remonte en principe à Joseph d'Arimathie. Ils ont été constitués gardiens du Graal qui les nourrit. Mais que représentent-ils si ce n'est l'attente de l'Elu et donc de la "grande Révélation" qu'il doit apporter ? Les commentateurs modernes ne fournissent pas d'explications très claires.

Les Rois sarrazins convertis ne sont que deux : Mordrain et Nascien. Mais à quoi sont-ils convertis ? Au catholicisme romain ? Certes pas. Ils sont convertis au Graal.

Des ermites apparaissent dans les moments de trouble pour confesser les chevaliers ou leur donner des conseils. L'un d'eux s'appelle Nascien, mais il n'a rien de commun avec le roi sarrazin converti ; c'est un tout autre personnage sous ce même nom de Nascien. Le clergé séculier n'apparaît jamais dans les récits du Graal. On y rencontre des chapelles, des monastères, des "blanches abbayes", mais jamais des églises de paroisses et des cathédrales, jamais l'évêque résident.

LES OBJETS. Le plus prestigieux est évidemment le Graal. Il contient tantôt le Précieux Sang, tantôt des hosties. Mais il a aussi une valeur en lui-même car il constitue un mystère à élucider. Seul l'Elu, d'abord, puis après lui, une petite élite pourront atteindre cette gnose, c'est-à-dire la compréhension de ce mystère. En attendant, nul profane ne doit contempler le Saint Veyssel. En cela au moins il se distingue du Saint Sacrement Exposé, en usage dans la véritable Eglise institutionnelle, lequel est au contraire destiné à l'adoration populaire.

La "Lance qui saigne" forme avec le Graal un binôme inséparable. Quand ils processionnent, c'est ensemble. Cette lance est celle de Longin, bien entendu, celle qui a ouvert le coeur de Notre Seigneur Jésus-Christ. Les exégètes actuels se complaisent dans des comemntaires sur le binôme Lance-Graal. Ils y voient, on pouvait s'y attendre, l'allégorie du masculin et du féminin.

Le tailloir est le plat qui a contenu l'agneau pascal de la Cène. Dans nos romans, il joue un rôle équivoque, en concurrence avec le Graal lui-même. On peut se demander s'il ne représente pas, en sourdine, un graal plus ou moins hébraïque.

L'épée fait de fréquentes apparitions mais on voit qu'elle est un vestige des romans arthuriens. L'épée entraîne beaucoup de malheurs. Elle blesse le Roi et rend la terre stérile. Finalement elle se brise et il faudra que l'Elu Galaad la resoude.

LES RITES du Graal sont nettement ésotériques. Le prototype nous en a été montré par le "Rite de la Table" célébré par Joseph d'Arimathie entouré de sa petite communauté. On sait aussi qu'une "Messe du Graal" est célébrée chaque nuit au château de Corbényc, mais on ne nous dit pas ce qui s'y passe. Nous assistons surtout à deux de ces messes : la première en présence de Galaad et de ses onze compagnons à Corbényc ; la seconde au "Palais spirituel" de Sarraz le jour de la mort extatique de Galaad ; le célébrant est alors Joséphé qui descend du ciel sur un trône soutenu par quatre anges.

Le sacerdoce spirituel dont Joséphé est investi par jésus-Christ lui-même est présenté comme supérieur à celui de Pierre. Certes Pierre et le sacerdoce hiérarchique ne sont pas inconnus dans les romans du Graal. Un certain Perron apparaît dans l'Estoire de Robert de Boron. Mais il est toujours relégué au second plan, à celui d'acolyte. Bien plus, il reçoit son enseignement des autres personnages du Graal. L'Eglise de Pierre est chargée d'annoncer l'arrivée future de l'Eglise spirituelle. Perron est absent du "Palais spirituel" de Sarraz quand Joséphé reçoit la plénitude du sacerdoce. C'est Joséphé qui est le véritable pasteur des compagnons du Graal. Ajoutons à cela que fréquentes sont les cérémonies plus ou moins clairement initiatiques.

Les conteurs qui ont participé à l'élaboration du mythe étaient tous contemporains les uns des autres. Ils ont tous vécu à la fin du XII° siècle et au début du XII° . On peut donc se demander s'ils ne constituaient pas une sorte de confrérie spirituelle, plus ou moins cohérente, comme cela était fréquent à cette époque.

Peut-on supposer qu'une influence cathare se soit exercée sur eux ? On l'a avancé parfois mais c'est peu probable car on ne trouve, dans la mystique du Graal, aucune trace du manichéisme radical qui est si caractéristique de la pensée albigeoise.

Appartenaient-ils à quelque filière "johannique" ? Probablement pas, puisque ce n'est pas Saint Jean qui est présenté comme détenteur du sacerdoce spirituel, mais Joséphé, fils de Joseph d'Arimathie. On peut exclure le johannisme proprement dit.

Quelques commentateurs modernes font remarquer que les romans du Graal sont contemporains de Joachim de Flore, cet ancien cistercien italien qui enseignait l'imminence de l'âge du Saint Esprit. Pour lui, l'histoire du salut se divise en trois pages : l'âge du Père qui coïncide avec l'Ancien Testament, l'âge du Fils qui correspond au Novueau Testament et l'âge du Saint Esprit qui est celui des derniers temps dans lesquels nous serions entrés. Or quelques franciscains dissidents rejoignirent les disciples de Joachim de Flore. Ils prirent précisément le nom de "spirituels". Leur influence s'exerça rapidement en France et en Angleterre, surtout dans la noblesse.

Un tel apparentement, même s'il n'est pas très organisé, expliquerait le "messianisme spirituel" dont les poèmes et les romans du Graal sont imprégnés. On comprendrait alors très bien la communauté des "pauvres spirituels" de Joséphé, gardienne du Graal et détentrice d'un secret dont la révélation marquera l'avènement du Saint Esprit.

Ce qui est certain, c'est qu'il y a, dans "l'art confus de nos vieux romanciers" comme disait Boisleau, d'innombrables sous-entendus qui mettent leur oeuvre collective tout à fait en marge du christianisme orthodoxe.

WOLFRAM VON ESCHENBACH est le dernier en date des auteurs du Graal. Il était originaire du Palatinat. Ses deux ouvrages principaux : "Titurel" et "Parzival" ont été composés en 1200 et 1220. Avec lui le mythe prend une tournure nettement ésotérique, on peut même dire gnostique. Les sources arabes que nous avons signalées deviennent patentes. Le Graal n'est plus le "Saint Veyssel" chanté par Chrétien de Troyes. C'est une énorme émeraude creusée en forme de Calice et tombée du front de Lucifer quand il fut précipité du ciel.

C'est Wolfram von Eschenbach qui fait le plus clairement allusion à ce "Maître Kyot qui trouva à Tolède la matière de cette aventure, notée en écriture arabe". Matière qui est devenue la trame de son poème. Aussi délaisse-t-il le monde arthurien pour lui substituer un monde oriental. Le centre de ses aventures ne sera plus le château de Corbényc, ni même le palais spirituel de Sarraz. La pierre d'émeraude en forme de calice sera conservée au château de MONTSALVAGE. Des templiers seront les gardiens de ce nouveau Graal dont on peut se demander s'il est chrétien ou luciférien.

Certes l'ancien décor n'est pas totalement abandonné. C'est ainsi que, seuls, des êtres purs peuvent soulever et porter la pierre. Tous les ans, le Vendredi Saint, son pouvoir merveilleux est renouvelé par une hostie qu'une colombe apporte du ciel. On n'abandonne pas totalement le christianisme, ce qui serait impossible à cette époque. Simplement on le mitige.

La "Queste", elle non plus, ne se déroule pas de la même façon. La nouvelle guête du Graal devient la progression de Parzival, d'obstacle en obstacle, vers le monde de l'absolu situé hors du temps et de l'espace. A ce monde cependant Parzival appartient déjà, sans le savoir, de par sa nature même. La montée vers le Graal, symbole de l'absolu, lui fait prendre conscience de sa véritable nature. Cette idée est typiquement gnostique. Le Graal de Wolfram von Eschenbach s'embrume aussi d'astrologie et d'alchimie.

Ainsi est créé le Graal germanique qui sommeillera longtemps et que Richard Wagner réveillera six siècles plus tard. Pour composer le livret de Parsifal, qui fut son dernier opéra, Wagner a fait un travail de synthèse. Il n'a pas délaissé entièrement les romans français. Il s'en inspire en particulier pour la scène finale de la cérémonie de la Cène. Mais pour la marche funèbre de Titurel, par exemple, il revient à Wolfram von Eschenbach. C'est le château de Montsalvat, et non plus celui de Corbényc, qui abrite le Graal germanique. L'Elu n'est plus Galaad, mais Parsifal.

* * *

De nos jours les contes du Graal font l'objet d'une étude poussée de la part de certains intellectuels. Des sociétés savantes se sont même créées pour la compilation de ces vieux textes. Une certaine vogue, dans le grand public, commence à se dessiner. Parmi les ouvrages d'étude on peut citer : "Sentiers dans la Forêt du Graal" par Pierre David, Coïmbra 1943. "Lumière du Graal", recueil collectif des Cahiers du Sud, Paris 1951. "La Queste del Saint Graal, Roman cistercien" par Irénée Vallery-Radot, Belgique 1956. "L'Islam et le Graal", par Pierre Ponsoye, Paris 1957.

Devant la réalité de l'engoûment public ou que ce soit au contraire pour le stimuler, toujours est-il que le C.N.R.S. a réuni à Strasbourg en 1954, un Colloque International sur le sujet : "Les Romans du Graal dans la Littérature des XII° et XIII° siècles", Colloque auquel ont participé des universitaires et des écrivains de grande valeur mais dont l'orientation n'était pas particulièrement chrétienne.

Le mythe du Graal est un véhicule idéal pour les néo-gnostiques qui travaillent à familiariser les traditionalistes avec l'idée d'un ésotérisme chrétien.

En effet, cette légende reste, dans l'esprit du grand public, inséparable du christianisme le plus sûr, du fait de son origine et du fait de son épilogue : l'origine c'est le calice de la Cène et l'épilogue, c'est la mort extatique du chevalier sans reproche. Insérée entre ces deux extrêmes, la légende n'inspire donc aucune méfiance à priori. Elle bénéficie au contraire d'un préjugé favorable. Les lecteurs non prévenus courent donc le risque de se laisser séduire par le christianisme "spirituel" et extra-hiérarchique de ces poèmes dont le charme celtique et chevaleresque opère encore sur bien des esprits.

Et pourtant la participation des doctrines hétérodoxes dans les romans du Graal est très substantielle. Elle est mise en évidence par une foule d'ouvrages récents. L'influence des contes arabes à l'origine de nos récits moyennageux intéresse particulièrement les chercheurs modernes. Henri Corbin estime qu'il existe, dans les contes épiques de l'Iran, l'équivalent du Graal. Ce Graal iranien n'est autre, selon lui, que la "Coupe merveilleuse" de Djmeshid dans laquelle le "Roi mystique" voit l'univers tout entier. Il traite ce sujet dans son livre "De l'Epopée héroïque à l'Epopée mystique". Il le creuse encore davantage dans l'ouvrage "En Islam Iranien" où il consacre le chapitre "La Lumière de Gloire et le Saint Graal" à cette question de l'équivalent iranien et islamique du Graal chrétien.

Deux livres récents sont aptes à montrer l'ardeur presque fanatique des néo-hermétistes à exciter l'intérêt du grand public pour les romans du Graal : "Perceval et l'Initiation" par Pierre Gallois, aux Editions du Sirac, 1972 et "Le mythe du Graal et l'Idée Impériale Gibeline" par Julius Evola. Si l'on veut bien se reporter à ces deux ouvrages, on verra que nous n'exagérons pas le danger.

J. V.

2° édition

LE BRULANT PROBLEME DE LA TRADITION

QUELLE TRADITION LES CATHOLIQUES "TRADITIONALISTES" DEFENDENT-ILS ?

Le mot TRADITION est employé, par les uns et par les autres, dans des sens différents, de sorte qu'il est devenu tout-à-fait polyvalent, désignant indifféremment le pour et le contre, le meilleur et le pire. Le public contemporain ne semble pas avoir pris conscience de cette imprécision de vocabulaire qui contribue à entretenir la confusion des idées sur un chapitre particulièrement important.

Les catholiques restés fidèles, ceux que précisément on appelle traditionalistes, sont gravement desservis par l'obscurité d'un terme si capital dans l'exposé de la saine doctrine, car elle enlève de la clarté à certaines définitions de base, par exemple à celle-ci : "L'Eglise est gardienne de l'Ecriture et de la Tradition qui sont les deux sources principales de la Révélation". Il est certain que si l'on donne une définition confuse de la Tradition, on fait de l'Eglise la gardienne d'une révélation elle-même confuse.

Nous sommes en mesure de prouver qu'une véritable campagne d'intoxication est entreprise, à un très haut niveau par les ennemis de l'Eglise, pour aboutir finalement à accréditer une fausse tradition à la place de la vraie. Nous pensons qu'il serait dans l'intérêt des catholiques fidèles de préciser, une fois de plus, au milieu de la confusion qui s'épaissit, de quelle Tradition ils sont les héritiers et les défenseurs. C'est à ce travail de clarification que nous voudrions contribuer par la présente note.

Notre raisonnement sera évidemment modelé par la foi. En d'autres termes, nous adoptons "à priori" le point de vue dicté par la foi. Et nous constaterons "à posteriori" que notre réflexion en a été guidée et que notre sujet en a été éclairé. Le croyant et le non-croyant observent le même paysage, mais le non-croyant le scrute péniblement comme à la lumière infra-rouge, tandis que le croyant le contemple éclairé par la pleine lumière du soleil. C'est par la foi que nous obtenons la compréhension, selon la formule de Saint Anselme : "Crede ut intelliges : crois afin de comprendre". Notre procédé de raisonnement scandalisera les rationalistes qui ne veulent recevoir aucune vérité à priori, surtout pas celles qui viennent du ciel, et qui ne se fient qu'à leur expérience ; ils en arrivent ainsi à priver le monde de son gouvernement providentiel et à le soumettre à une série d'expériences indéfiniment poursuivies.

Après avoir éliminé le sens étymologique qui ne veut rien dire, nous rappellerons quel sens les théologiens donnent au mot TRADITION dans l'Ancien, puis dans le Nouveau Testament. Nous verrons, chemin faisant, qu'il s'est créé une pseudo-tradition, aussi ancienne que la vraie, mais dont le contenu est composite, c'est celle-là qui redevient aujourd'hui envahissante.

LA TRADITION AU SENS ETYMOLOGIQUE

Faisons une première constatation. Le sens dans lequel le mot de tradition est couramment employé, par les littérateurs, comme par les journalistes, coïncide avec le sens étymologique. Ce mot est formé de "trans" = à travers et de "dare" = donner. Il signifie donc littéralement : "Ce qui est donné par transfert". Ainsi la seule idée qui est réellement incluse dans les radicaux constitutifs est celle de "translation, de livraison, de transmission, de passation, de transport, de legs. Le sens étymologique ne fait aucune allusion à la nature de ce qui est transmis. En somme, il désigne un véhicule dont il ignore le chargement. Il se contente de définir un certain mode d'acquisition des connaissances sans dire en quoi elles consistent. Il indique seulement comment on les reçoit.

Or, c'est précisément avec cette même absence de discrimination que le mot est employé au sens courant. On utilisera le mot de tradition (que ce soit au singulier ou au pluriel) toutes les fois que l'on voudra désigner un des éléments de ce legs universel de l'humanité passée : on parlera des traditions vestimentaires de la Bretagne, des traditions culinaires du Périgord, des traditions militaires de Saint-Cyr, des traditions païennes de l'Afrique noire, des traditions maritimes des Scandinaves, des traditions religieuses de l'Inde. On dira que, pour vivre avec sagesse, il faut rester fidèle à la tradition, c'est-à-dire à la "leçon du passé", à la coutume, aux habitudes ancestrales. Tout ce qui a un précédent dans le passé peut être dit traditionnel.

C'est donc au sens étymologique que le mot est couramment employé pour désigner les connaissances héritées, anciennes, celles qui se distinguent des innovations, des découvertes, des inventions du jour et, à la limite, s'y opposent.

Or, il se trouve qu'un très grand nombre d'esprits, cultivés ou non nourrissent instinctivement une opinion favorable à l'égard des vestiges du passé où se condense toute l'expérience accumulée dans les temps anciens. C'est une opinion dont même les plus rationalistes ne peuvent pas se défendre. Il y a toujours un rerecoin de la pensée où ils tiennent en réserve la bouée de sauvetage traditionnelle.

Quand donc on désignera un concept quelconque, ou tout un système, comme issu de la tradition, on déclenchera un préjugé favorable chez tous ceux qui craignent les innovations , les nouveautés, les inventions, les aventures et qui vénèrent vaguement mais incoerciblement la sagesse antique. De sorte que la tradition, au sens courant du terme, va présenter une double particularité : un contenu notionnel absolument quelconque et indifférent, aussi riche de mauvais que de bon - mais en même temps une présomption, favorable d'expérience accumulée, de pondération, de sagesse, de prudence.

Le professeur de littérature dira, par exemple : "Le romantisme rompit avec la tradition classique". Puis, quelques pages plus bas, il ajoutera : "Le drame d'Hernani (éminemment romantique pourtant) appartient, "de tradition", au répertoire de la Comédie Française". - Le classicisme et le romantisme seront ainsi englobés tous les deux dans la tradition après avoir été déclarés adversaires. - Un autre conférencier, après avoir parlé de la tradition royaliste des Vendéens, nous rappellera, quelques instants plus tard, la tradition révolutionnaire de la banlieue parisienne, employant le même terme pour désigner des orientations opposées mais qui ont en commun d'avoir été héritées. Et il faut reconnaître qu'il aura quelques raisons pour s'exprimer ainsi, car, dès lors qu'elle est transmise par les générations précédentes, la révolution devient, en effet, traditionnelle au sens étymologique. Et, en devenant traditionnelle, elle revêt une présomption favorable, elle s'assagit elle cesse d'être une innovation et une aventure pour devenir un legs et une leçon du passé.

On comprend que tant d'écrivains, de toutes les orientations, invoquent, en faveur de leur système, l'appartenance à la tradition au sens large, dont précisément le contenu notionnel n'est une gêne pour personne puisqu'il est absolument quelconque et indifférent. Dans le sens courant, le bien et le mal sont aussi traditionnels l'un que l'autre. Mais ils sont, l'un et l'autre, auréolés d'ancienneté par ce mot vague de tradition.

REVELATION, ECRITURE ET TRADITION

Dans la terminologie ecclésiastique, le mot TRADITION ne s'applique plus à tout l'héritage du passé sans distinction de contenu. Il est réservé exclusivement à la partie de la Révélation divine qui n'a pas été consignée par écrit et qui s'est transmise oralement. - Toute Révélation, en effet, peut laisser deux sortes de traces ; une trace écrite qui vient s'ajouter à celles qui ont déjà été consignées et qui formeront avec elle l'ECRITURE SAINTE - mais également une trace orale qui s'ajoute à la TRADITION, car on recherchera et on recueillera évidemment les moindres vestiges des précieuses paroles divines.

La Révélation divine s'est manifestée en trois grandes phases. Il y eut d'abord une Révélation primordiale qui fut reçue par les Patriarches mais qui n'engendra aucune Ecriture, puis une seconde Révélation qui donna naissance à l'Ancien Testament et, enfin, une troisième, celle du Messie, qui engendra le Nouveau Testament avec lequel la Révélation publique est close. Chaque phase a vu apparaître une forme particulière de Tradition qui a véhiculé la partie non écrite de la Révélation et que l'Eglise, sous sa forme du moment, s'est attachée à conserver. - En effet, tous les historiens de la Religion sont d'accord pour affirmer que l'Eglise, bien que sous des formes différentes, remonte aux toutes premières origines de l'humanité, donc au temps des toutes premières Révélations.

Puisque nous voulons définir la Tradition, nous devons en saisir la chaîne dès le début et nous demander dans quelles conditions elle a pu ou non parvenir jusqu'à nous.

LA TRADITION PRIMORDIALE ET SA POLLUTION

Les Révélations qui furent reçues par nos Premiers Parents et par les Patriarches qui leur ont succédé n'ont pas été receuillies par écrit. C'est en vain que l'on chercherait un livre archaïque qui nous en livrerait le contenu. Elles ne sont consignées dans aucun texte officiellement codifié par une autorité spirituelle. Elles se sont transmises oralement et l'on peut à bon droit parler d'une TRADITION PRIMORDIALE.

Seulement il faut ajouter tout de suite que cette Tradition ne resta pas longtemps homogène et unique. Elle fut, dès l'origine, le siège d'une division. La première manifestation de cette division nous est relatée dans le Livre de la Genèse, c'est la séparation des deux cultes : le culte d'Abel qui est un sacrifice expiatoire, accepté par Dieu comme constituant la Vraie Religion surnaturelle - et le culte de Caïn qui n'est qu'une offrande de louange et dans lequel s'exerce seulement la religiosité naturelle.

Chacun de ces cultes va donner naissance à une tradition dont l'ancienneté sera égale à celle de sa voisine, mais dont le contenu et l'esprit seront différents. Si l'on ne juge que sur l'ancienneté et si l'on néglige le contenu et l'esprit, on ne peut donner la prééminence à aucune des deux et l'on peut même les confondre en une seule et même tradition primordiale indifférenciée, creuset de toutes les religions, toutes d'égale dignité puisque dérivant toutes d'une seule et même souche. - Il est évident qu'une telle confusion n'est pas admissible car tout milite pour prouver la persistance de deux courants traditionnels, l'un fidèle à la Révélation surnaturelle, l'autre docile à l'inspiration de la nature en incluant dans la

nature les démons qui, pour être des esprits, n'en sont pas moins des forces naturelles.

Il est toujours difficile de distinguer la tradition, qui est le contenant, d'avec la religion, qui est le contenu. On peut, en bien des cas, employer les deux mots l'un pour l'autre, surtout quand il s'agit de ces temps anciens.

Nous venons de constater l'existence, dès l'origine, de deux religions. Nous sommes sûrs de ne pas les défigurer et les dénaturer en les appelant, pour simplifier : l'une, la Religion surnaturelle, qui reconnaît la nécessité d'un médiateur et qui l'attend - l'autre, la religion naturelle pour qui l'homme peut parvenir à Dieu par ses propres forces. La distinction, la séparation et la rivalité de ces deux religions ne sont pas allées sans quelques interférences, on s'en doute. Mais ce qui est certain, c'est que leur histoire comparée est celle de leur séparation progressive et de leur hostilité et non pas celle de leur rapprochement et de leur syncrétisme.

Les deux religions, donc les deux traditions, ont réalisé la prophétie que Dieu avait faite au moment de l'éviction du paradis terrestre quand il avait parlé au serpent en ces termes : "Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité." (Gen. III-15). Le texte porte "semen" = semence, que l'on traduit en général par "postérité". Que sont ces postérités ? La postérité de la femme, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ ; mais ce sont aussi les membres de son Corps Mystique qui est l'Eglise. La postérité du serpent, c'est l'Antéchrist, mais aussi les membres de son corps mystique qui est "la Bête".

L'histoire mondiale est celle du combat de ces deux postérités, donc de ces deux corps mystiques. Le combat est fluctuant comme tous les combats, c'est-à-dire qu'il comporte, pour chaque camp, des alternances d'offensive et de défensive, l'avance de l'un des camps correspondant avec le recul de l'autre. La longue période qui s'écoule depuis les origines jusqu'à l'Avènement du Messie est marquée par la croissance irrésistible de cette tradition composite, de cette religion naturelle qui entend atteindre Dieu avec les seules force de la nature et qui n'est pas autre chose que la "postérité du serpent". - Croissance irrésistible qui entraîne évidemment le repliement sur elle-même de la Tradition primordiale qui perpétue la Vraie Religion.

Nous consacrons un paragraphe à chacune de ces deux traditions. Le premier à la "Tradition patriarcale" qui véhicule, depuis Adam jusqu'à Moïse, la Religion du vrai Dieu. Le second à la tradition polluée qui, pendant la même période, transmet sans distinction du vrai et du faux.

LA TRADITION PATRIARCALE

Le courant traditionnel fidèle est celui des grands patriarches. La Bible en cite dix d'Adam à Noé : Adam, Seth, Enos, Caïnan, Malaléel, Jared, Hénoch, Mathusalem et Lamech, le père de Noé. Ces patriarches transmettent la Révélation Primordiale qu'ils ont reçue d'Adam et ils l'enrichissent de révélations subséquentes à eux faites d'âge en âge.

Mais cette transmission fidèle - il est important de le noter - est l'oeuvre d'une lignée peu nombreuse et elle s'opère pendant que la grande majorité des hommes est entraînée par l'autre courant, traditionnel et antique, lui aussi, mais dévié, Courant qui avait débuté avec le naturalisme de Caïn. Cette déviation de la connaissance religieuse entraîne l'inconduite générale, laquelle est finalement sanctionnée par le châtiment du déluge. Néanmoins, à la sortie de l'arche, le patriarche Noé reprend le fil de la Révélation divine et il reconstitue la Religion primitive qu'une Tradition authentique retransmet encore jusqu'à une autre période trouble, celle qui s'écoule de l'épisode de la Tour de Babel jusqu'à la vocation d'Abraham.

Une question importante va nous retenir un moment. Que devient la Tradition authentique pendant cette période trouble de la Tour de Babel où la tradition païenne est en proie à une effervescence extraordinaire ? Elle s'est repliée sur elle-même pour se tenir à l'abri de la contagion et elle a cheminé assez obscurément jusqu'à ce qu'elle parvienne au mystérieux personnage de Melchisédec, lequel, indubitablement, la transmet à Abraham. Et, avec Abraham, le processus de durcissement et de séparation va encore s'accentuer. Dieu va ménager à la Vraie Religion, et donc à la Tradition qui en est le véhicule, un endroit clos, un peuple séparé des autres, pour qu'elle se perpétue, avec toute la protection possible, en attendant que les temps marqués pour son épanouissement arrivent.

La Tradition se perpétue donc et toujours sous la même forme orale. Il est très important de faire remarquer que si nous connaissons aujourd'hui le contenu de la Révélation Primitive, ce n'est pas à la Tradition que nous le devons, mais à l'ECRITURE.

Car voici ce qui s'est produit. Lorsque la détérioration de cette religion primitive, détérioration opérée par le paganisme envahissant, fut devenue irréversible, Dieu a procédé à une Révélation nouvelle qui fut en grande partie consacrée à rappeler la première et que, cette fois, il fit consigner par écrit. Ce sont les Livres de l'Ancien Testament, et surtout celui de la Genèse, bien entendu, qui vont désormais rappeler une Tradition jamais écrite jusqu'alors. Cette fois donc, la nouvelle Révélation, qui est l'ancienne reconstituée et complétée, n'est plus transmise oralement mais devient l'Ecriture sainte. Elle va être conservée par la Synagogue des Juifs à laquelle Dieu inspire, à cet effet, un goût très vif pour l'exactitude littérale.

Il est temps de nous demander quel était le contenu de cette Tradition primitive. C'est donc l'Ecriture qui va nous le livrer puisque la TRadition patriarcale ne nous est pas parvenue. Les premiers hommes avaient reçu de Dieu des connaissances, des préceptes, un culte et une prophétie. - La connaissance fondamentale est celle d'un Dieu personnel et créateur, ce qui exclut toute entitié métaphysique dont l'univers visible ne serait que l'émanation plus ou moins directe. La connaissance concernant l'univers est celle de l'"oeuvre des six jours" qui révèle à la fois le plan de construction du monde et son plan de gouvernement. - Les préceptes de conduite étaient inscrits directement et tacitement au coeur de l'homme. - Le culte est celui du sacrifice expiatoire devenu nécessaire depuis la chute. - La prophétie est celle de la "postérité de la femme qui écrasera la tête du serpent", prophétie qui fut certainement la pièce maîtresse du legs spirituel que se transmirent les patriarches.

Mais la tradition contenait aussi des données historiques, c'est-à-dire le souvenir des grands évènements qui déterminèrent le statut de l'homme par rapport à Dieu. Les principaux sont le paradis terrestre, la chute et le déluge. On y ajoute souvent quelques notions relatives à la supputation des temps comme la semaine de sept jours.

Tel est, en résumé, le contenu de la Tradition patriarcale. Mais il faut bien faire remarquer que ce n'est pas grâce à la Tradition que nous le connaissons, mais grâce à l'Ecriture, laquelle ne nous révèle pas tous les épisodes de l'histoire primitive mais seulement ceux qui ont une importance pour notre salut.

Voilà donc Moïse consignant par écrit cette Révélation nouvelle qui consiste en partie à rappeler la première. - Mais alors on peut se demander s'il y a lieu de parler d'une Révélation nouvelle et si Moïse ne s'est pas plutôt contenté d'écrire ce qu'il tenait oralement de la chaîne traditionnelle dont Abraham, Isaac et Jacob avaient été les derniers maillons. N'a-t-il pas aussi puisé, comme on le dit souvent, dans les théogonies égyptiennes et chaldéennes pour faire, de tout cela, une compilation cohérente ?

Assurément non. Moïse n'a pas pu se contenter de mettre de l'ordre dans les matériaux dont il pouvait humainement disposer. Il y a bien eu révélation véritable à une époque précisément où la révélation primordiale, déjà méconnaissable dans le courant traditionnel infidèle du paganisme luxuriant, était aussi sur le point de s'effacer définitivement dans le courant fidèle. On peut tenir pour assuré que la Tradition patriarcale n'est pas connaissable sans le secours de l'Ecriture. - Bien sûr, elle n'avait pas disparu complètement puisqu'on la voit reparaître en la personne des Rois Mages, qui en avaient au moins recueilli l'essentiel, à savoir la prophétie d'un Sauveur. Mais elle restait à l'état de vestiges isolés sans influence sur l'évolution envahissante du paganisme.

LA TRADITION POLLUEE

Parallèlement au courant traditionnel fidèle qui est celui des patriarches, circule un autre courant, traditionnel lui aussi et qui peut prétendre à la même ancienneté que lui. Il provient lui aussi, du dédoublement initial de la religion, à savoir du jugement porté par Dieu sur les sacrifices respectifs d'Abel et de Caïn. Le courant pollué dérive du sacrifice de Caïn et il charrie, quant à son contenu, toutes les notions composites que peut engendrer la religiosité naturelle de l'homme.

Le contenu de cette tradition déviée ne nous est pas connu dans le détail. Mais deux épisodes vont nous permettre d'en saisir la teneur d'ensemble. Le premier est le déluge, le second, la Tour de Babel.

Le texte biblique fournit, de l'état général de l'humanité avant le déluge, une description qui dit peu mais qui contient beaucoup : Dieu vit que la malice des hommes était grande sur la terre et que toute la pensée de leur coeur était à chaque instant dirigée vers le mal." (Gen. VI-5). Et plus loin encore ceci : "La terre se corrompit devant Dieu et se remplit d'iniquité. Dieu regarda la terre et voici qu'elle était corrompue, car toute chair avait corrompu sa voie sur la terre." (Gen, BI - 11-12).

Corruption, malice, iniquité : ces mots désignent, bien sûr, l'inconduite des moeurs, mais également la source d'où découle cette inconduite, c'est-à-dire la perversion des conceptions religieuses : "Toute chair avait corrompu ses voies". Et quelles étaient ces formes religieuses perverties ? Aucun document ne nous le révèle en détail mais il est certain que ces déviations devaient affecter à la fois les connaissances, les préceptes, le culte et la prophétie qui formaient la trame de la Religion primitive. Elles ne devaient pas différer beaucoup du paganisme qui refleurira après le déluge et que nous connaissons bien.

Le second épisode va nous permettre de préciser quelles furent les conceptions de la religion et de la tradition déviées. Que trouvons-nous dans le "Grand Dessein" des bâtisseurs de Bable ? Deux notions importantes : l'une concernant Dieu, l'autre concernant l'homme.

On trouve dans leur dessein le désir religieux d'honorer Dieu, de parvenir à Dieu. Mais ce n'est que par des moyens humains : "Faisons-nous une tour dont le sommet atteigne le ciel." (Gen. XI-4). Cette religion-là est établie par l'homme et elle ne découle pas des connaissances, des préceptes, du culte et de la prophétie révélée par Dieu. Elle a Dieu pour but, mais elle n'a pas Dieu pour base. Elle correspond, au contraire, exactement à ce reproche de l'Ecriture : "Le culte que me rend ce peuple est un précepte appris des hommes." (Isaïe XXIX-13).

On y trouve également, si curieux que cela paraisse pour une époque si éloignée de nous, un incontestable humanitarisme, fruit de la raison humaine : "Celebramus nomen nostrum antequam dividamur in universas terras - célébrons notre nom avant de nous disperser à la surface de la terre." (Gen. XI-4). Que signifie : "Célébrons notre nom" ? Veulent-ils ériger, à la gloire de l'humanité, un monument voisin de la tour élevée à la gloire de Dieu. Beaucoup d'exégètes le pensent.

On sait aussi qu'à cette époque se produisait une efflorescence prodigieuse du polythéisme et du panthéisme lesquels font si bien l'affaire des démons que l'on ne peut pas s'empêcher de penser qu'ils sont pour quelque chose dans leur naissance et leur diffusion. Il est évident que la religion de Babel en était imprégnée.

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi Dieu n'a pas voulu de l'unité et de la religion de Babel. Il y a deux grandes raisons.

D'abord cette unité et cette religion sont, en dernière analyse, celles de son adversaire. Dans le creuset de Babel, la Tradition primitive était en cours d'étouffement sous l'exubérance de la végétation païenne, laquelle au contraire, avec ses composantes humanitaires, panthéistes et polythéistes, constituait ce que l'on appelle un pandemonium.

En second lieu et surtout, Dieu avait un tout autre plan dont il avait d'ailleurs prophétisé l'essentiel au lendemain de la chute. Ce plan, c'est l'envoi sur terre du Verbe Incarné, mystérieusement désigné par l'expression : "La postérité de la femme". Tout tourne autour de là. Toute religion, toute tradition, si antique soit-elle, qui prétend à autre chose et qui attend autre chose n'est pas la vraie.

Ces deux grandes raisons permettent de mieux comprendre la volonté de Dieu qui étonne au premier abord. Comment ! L'humanité était unie et religieuse et elle désirait le rester. Et voilà que Dieu lui-même disloque cette unité et cette religion. Mais justement il avait deux puissants motifs. Il ne fait aucun doute que la dispersion résulte d'une volonté expresse de Dieu. Le texte biblique mérite d'être relu et retenu : "Le Seigneur descendit pour voir la cité et la tour que les fils d'Adam édifiaient ; et il dit : "Voici un peuple uni et une seule langue pour tous ; ils ont commencé à faire cela et ils n'abandonneront pas leur projet qu'ils ne l'aient réalisé complètement. Venons donc, descendons et confondons ici-même leur langue, afin que chacun n'entende plus la langue de son voisin." Ainsi le Seigneur les dispersa de ce lieu sur l'ensemble des terres et ils cessèrent d'édifier la ville. Et on appela cet endroit Babel parce que là fut confondue la langue de toute la terre ; et de là le Seigneur les dispersa dans toutes les régions." (Genèse XI ; 5-9)

La religion de Babel est l'aboutissement de la tradition déviée et sa dernière manifestation globale. Car, après la dispersion, des traditions particulières s'élaboreront, les unes en Orient, les autres en Occident. Mais ce qui est commun à ces traditions particulières provient de la religion de Babel.

Les penseurs modernes qui nous renvoient à la tradition primitive commune à toutes les religions, ne nous renvoient à rien d'autre qu'à l'antique pandemonium dans l'état où il se trouvait quand Dieu le dispersa, en signe de réprobation.

LA TRADITION DE LA SYNAGOGUE

Nous avons quitté Moïse au moment où il fixait par écrit, sous la dictée de Dieu, la Tradition patriarcale. Il ouvre une période aux révélations progressives qui devait durer jusqu'aux approches de l'Avènement du Messie, et dont la codification fut réalisée avec une remarquable précision, par le clergé de la Synagogue.

Une question se pose à nous qui cherchons à identifier toutes les formes de la Tradition. Toutes les révélations qui se sont produites pendant la durée de l'Ancienne Alliance n'ont-elles pas donné naissance, en plus des livres dûment codifiés, à une tradition orale qui en serait comme le trop-plein, une tradition qui en rassemblerait les reliquats ?

Il en est ainsi, en effet, mais dans une certaine mesure seulement. L'Ecriture a donné naissance, dans la Synagogue comme plus tard dans l'Eglise, à des commentaires dont les auteurs ont forcément recherché tous les vestiges de révélation qui avaient pu échapper à la codification écrite et, en général, tout ce qui pouvait servir à l'intelligence du texte sacré. On devrait donc, dans ces nombreux recueils de commentaires (évitons les mots savants) trouver matière à l'établissement d'une tradition juive.

Malheureusement, ces commentaires sont extrêmement hétéroclites. On y trouve, en effet, quelques vestiges de révélation. On note, par exemple, l'existence, dans certains recueils, d'arrêts de justice qui ont très vraisemblablement été rendus par Moïse lui-même. Mais il s'y est agglutiné, en beaucoup plus grand nombre encore, une moisson de légendes et de développements où l'on trouve plus de théosophie païenne que de monothéisme biblique.

De telle sorte qu'il existe bien, matériellement, une Kabbale, c'est-à-dire une tradition juive, mais elle ne s'aligne vraiment ni avec la Tradition primordiale, ni avec la Tradition apostolique. Elle est surtout dans la ligne de la tradition païenne dont elle reproduit la complexité et l'exubérance. En sorte qu'il devient vraiment très difficile d'aller y glaner.

Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi la Synagogue, que l'on voit si attentive à codifier les textes révélés avec une exactitude irréprochable, a-t-elle été si maladroite et si impuissante dans l'élaboration d'une tradition qui soit homogène avec cette écriture ?

Il y a, à cela, deux raisons qui sont liées mais que l'on peut tout de même distinguer. - D'abord, l'intelligence de l'Ancien Testament, dont la Synagogue enregistrait la lettre avec tant de soin, n'est donnée que par le Nouveau. Le Nouveau Testament régit l'Ancien, bien qu'il arrive chronologiquement après lui ; il en réalise les prophéties et donc il en éclaire presque tous les passages. Avant la rédaction du Nouveau Testament, il n'était pas possible de comprendre pleinement l'Ancien.

De plus, la Synagogue n'a pas bénéficié de la pleine Assistance du Saint-Esprit. On l'oublie trop souvent. Elle n'était pas placée sous le même régime que l'Eglise des Gentils. L'Eglise vit sous le régime de la Nouvelle Alliance, qui est éternelle et spirituelle, et qui doit aboutir à la formation du Corps Mystique de Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est à dire la Jérusalem céleste ; elle est assistée par le Saint Esprit dont le rôle est de faire comprendre ce que Notre-Seigneur a dit : "Il vous enseignera ce que je vous ai appris." La Synagogue n'avait pas cette assistance. L'Ancienne Alliance était charnelle puisqu'elle avait pour but la formation du Corps Physique de Notre-Seigneur dans une race élue à cet effet. Le Saint-Esprit n'avait pas encore été envoyé par Jésus monté au ciel.

Certes le Saint-Esprit s'est exprimé par les prophètes de l'Ancien Testament (qui locutus est per prophetas). Mais les révélations des Prophètes demeuraient fort obscures. Il est certain que l'assistance du Saint-Esprit accordée à l'Eglise après la Pentecôte fut beaucoup plus généreuse que celle accordée à la Synagogue.

Ces deux raisons expliquent l'inhabilité de la Synagogue à comprendre sa propre Ecriture, à en fournir un commentaire éclairé et à édifier une tradition qui puisse pleinement combler le vide entre la Tradition patriarcale et la Tradition apostolique.

Le Divin Maître a porté, sur la "tradition des anciens" un jugement sévère : "Et vous, pourquoi violez-vous le commandement de Dieu au nom de votre Tradition ?" (Mathieu XV ; 3). Jugement que Saint Paul réitère et complète en ces termes : "Prenez garde que personne ne vous surprenne par la philosophie et par des enseignements trompeurs, selon une tradition toute humaine et selon les rudiments du monde et non pas selon le Christ." (Colossiens II ; 8).

Nous serons amenés à reprendre cette question de la Kabbale quand nous étudierons la formation de la Tradition apostolique. Concluons provisoirement en disant que la tradition de la Synagogue contient certainement quelques pierres précieuses qu'il serait très intéressant de découvrir, mais qui sont noyées dans des scories souvent coupantes.

LA CODIFICATION DE LA REVELATION MESSIANIQUE

Tout le monde sait que Notre-Seigneur n'a rien écrit. Son enseignement était oral et c'est oralement qu'il s'est transmis pendant toute une première période. Puis il vint un temps où certains, parmi les Apôtres et les Disciples, constatèrent la nécessité de laisser des écrits : scripta manent. - Ces écrits, pour la rédaction desquels ils reçurent de Dieu un charisme particulier qui leur valut le titre d'"écrivains sacrés", formèrent le Nouveau Testament. Les livres dignes de faire partie du Nouveau Testament ont été limitativement choisis par le Magistère de l'Eglise primitive ; on les appelle les livres canoniques ; ils se terminent par le Livre de l'Apocalypse de Saint Jean avec lequel la Révélation publique est close.

Ce travail de composition du "canon des Ecritures" n'a été possible que grâce à l'assistance du Saint-Esprit. Car il a fallu choisir, parmi des documents de valeur très inégale, ceux que l'on pouvait garantir comme étant "sans mélange d'erreur". Un tel choix ne pouvait être fait et une telle garantie ne pouvait être donnée que par des instances ecclésiastiques assistées du Saint-Esprit.

Pour certains de ces textes, le Magistère a longtemps hésité. Le cas le plus illustre de ces hésitations est celui du "Pastor" d'Hermas. Hermas est l'un des premiers Pères Apostoliques. On donne le nom de Pères Apostoliques à ceux des Pères de l'Eglise qui ont personnellement connu les Apôtres. Hermas composa un dialogue doctrinal et moal appelé le "Pastor" qui fut longtemps regardé comme inspiré et donc comme appartenant au canon des Ecritures. Il fallut attendre le Pape Gélase pour que la décision fût prise de l'en écarter définitivement. Le Pape donnait comme motif, non pas que ce texte était entièrement mauvais, certes pas, mais seulement qu'il n'était pas tout-à-fait exempt d'erreur.

Quel sort devait-on faire aux livres de la Synagogue ? Notre-Seigneur avait enseigné qu'il était venu pour réaliser les prophéties ainsi que pour accomplir la Loi et la parfaire. Il convenait donc d'étendre la canonicité, avec toutes ses garanties, à la Loi et aux Prophètes, c'est-à-dire aux livres de l'Ancien Testament.

La garantie d'inspiration donnée par l'Eglise entraîne une série de conséquences. - L'Ecriture Sainte devient la source principale où nous pouvons touver la Révélation divine puisqu'aucun autre document n'est revêtu de la même garantie. - On peu dès lors se livrer, sur ces textes, à une exégèse extrêmement poussée puisque l'on est certain que pas un mot n'y a été placé au hasard. Ils deviennent ainsi un sujet de méditation inépuisable.

L'ENSEIGNEMENT ORAL DES APOTRES

Les écrivains sacrés, c'est-à-dire les auteurs des livres canoniques n'ont ni consigné par écrit toutes les paroles de Notre-Seigneur, ni relaté toutes ses actions. Ils le disent d'ailleurs eux-mêmes. Citons, entre autres preuves, ce passage de Saint Jean : "J'aurais beaucoup à t'écrire, mais je ne veux pas le faire avec l'encre et la plume ; j'espère te voir bientôt et nous nous entretiendrons de vive voix." (Jean III ; 13-14).

Il ne fait aucun doute que les Livres canoniques ne contiennent pas, dans son entier, l'enseignement des Apôtres. D'abord, certains Apôtres n'ont eux-mêmes rien écrit et se sont contentés de prêcher. Leur prédication a été recueillie par des auteurs divers qui n'ont pas la qualité d'écrivains sacrés. Et ceux des Apô-

tres qui ont écrit ont aussi prêché ; donc nous possédons, venant d'eux, des "lettres" qui font maintenant partie de l'Ecriture Sainte, et aussi des prédications "de vive voix" qu'ils ont abandonnées à la tradition orale. - On retrouve nettement, dans Saint Paul, la mention de ces deux sources : "de vive voix" et "par lettre" : "Frères, tenez bon. Conservez les traditions que nous vous avons apprises de vive voix et par lettres." (II Thessaloniciens II ; 15).

Dans les livres canoniques, donc, les écrivains sacrés n'ont pas dit tout ce qu'ils savaient. Ils ont aussi dispensé un enseignement oral dont il est bien évident que l'Eglise va rechercher diligemment les traces.

L'ETABLISSEMENT DE LA TRADITION APOSTOLIQUE

Des auteurs de qualité et de fonctions très diverses ont écrit sur ces mêmes évènements qui font déjà l'objet des Livres Saints. Et ils l'ont fait dans l'une des deux intentions suivantes :

- Soit pour relater, sous une autre forme, ce que les écrivains sacrés avaient déjà écrit ;

- Soit pour consigner eux-mêmes par écrit ce que les Apôtres avaient enseigné de "vive voix".

C'est le moment de faire remarquer que ces données ne sont dites traditionnelles que parce qu'elles sont restées orales du vivant des Apôtres. Mais, après un certain délai, elles ont été écrites elles aussi. Et elles ont pris place dans des textes dont nous allons examiner la diversité.

Il s'est créé toute une réserve de documents qui, pour n'avoir pas bénéficié de l'inspiration majeure du Saint-Esprit, n'en ont pas moins été composés avec beaucoup de compétence, d'attention et de piété, par les auditeurs des Apôtres et des Disciples. Ils ont donc été pris, dès le début, en très haute considération par le Magistère, puisqu'ils formaient la partie de l'enseignement de Notre-Seigneur que l'on ne trouvait pas dans l'Ecriture.

Cette réserve documentaire ne constitue pas, par elle-même et prise en bloc, la Tradition. Mais c'est en elle que le Magistère ira puiser, quand il en aura besoin, les traces de cette Révélation messianique dont il a la garde, dont il ne veut rien laisser échapper, mais dont il trouve, en fait, les éléments dispersés. Ce sont ces traces qui, rassemblées, portent le nom de Tradition Apostolique.

La reconnaissance de la Tradition comme deuxième source de la Révélation (la première étant l'Ecriture) est une caractéristique de l'Eglise catholique. Les écoles protestantes sont partagées sur ce chapitre ; les unes admettent une certaine tradition mais la limitent à quelques textes ; la majorité est hostile à la notion même de tradition, à laquelle elle oppose l'adage "Sola SCriptura". Aussi est-il bon de donner quelques preuves de l'ancienneté de cette reconnaissance de la Tradition Apostolique.

Saint Augustin : "Il y a beaucoup de choses auxquelles l'Eglise est fermement attachée et que l'on est autorisé, par conséquent, à regarder comme ordonnées par les Apôtres, bien qu'elles ne nous aient pas été transmises par écrit." (De Bapt. V ; 23-31).

Saint Basile : "Je considère comme apostolique de s'attacher fermement aux traditions qui ne sont pas contenues dans l'Ecriture." (XVII ; 66-Mig. 32-188).

Saint Epiphane : "La Tradition, elle aussi, est nécessaire, car on ne peut pas tout prendre dans l'Ecriture ; c'est pourquoi les Saint Apôtres nous ont laissé une partie de leur enseignement dans les Ecritures, le reste au moyen des traditions". (Haer. LXI - 6 - Mig. 41-1057);

Les siècles, en se succédant, n'ont pas changé la doctrine. Elle était encore la même au Concile de Trente : "L'Eglise reçoit avec le même respect et la même piété les Livres Saints et les traditions sur la foi et les moeurs qui nous viennent de Jésus-Christ par les Apôtres ou que les Apôtres nous ont laissées par l'inspiration de l'Esprit-Saint."

Ainsi donc, pour constituer le canon des Ecritures, le Magistère de la primitive Eglise n'a accepté que des textes où tout était absolument irréprochable, c'est-à-dire où tout portait la marque évidente de l'inspiration divine. Cette rigueur nécessaire a laissé échapper des documents moins soigneusement composés où d'authentiques fragments de la Révélation Messianique voisinaient avec des passages d'interprétation humaine. Ces documents, n'étant pas "sans mélange d'erreur", n'ont pas pu recevoir la même garantie. Ils formèrent la réserve où l'Eglise va puiser la Tradition.

UN ABONDANT INVENTAIRE

Il est temps de nous demander de quels éléments se compose la vaste réserve documentaire dans laquelle la Tradition apostolique est répartie. Notons que l'Eglise n'a jamais publié officiellement l'inventaire limitatif de ces documents. C'est ici l'usage qui fait loi.

La première place, dans les sources de la Tradition, revient évidemment aux "Pères Apostoliques", puisqu'ils ont fréquenté les Apôtres. S'il est des personnages qui ont pu recueillir leur prédication, ce sont bien ceux-là. Citons comme exemple, pour fixer les idées, Saint Polycarpe, qui a connu Saint Jean l'Evangéliste et qui a ensuite fondé l'Eglise de Lyon. Les "Pères Apostoliques" ont été les témoins des Témoins de Jésus-Christ. Ils ont donc, dans la transmission de la Tradition, une place particulière. Ils n'ont pas, à proprement parler, formulé la Révélation ; aussi ne sont-ils pas "écrivains sacrés" ; mais ils en ont tout de même recueillis des fragments sous une forme non canonique.

Les "Pères" qui leur ont succédé figurent aussi parmi ces sources. Ce titre de "Père de l'Eglise" n'est pas conféré officiellement. C'est une dénomination fondée sur l'usage. Le titre de "Docteur", au contraire, est conféré officiellement, à la suite d'une procédure très stricte. Certains personnages de l'antiquité chrétienne sont à la fois Pères et Docteurs de l'Eglise. Citons, par exemple, les quatre grands Docteurs grecs : Saint Basile, Saint Athanase, Saint Jean Chrysostome et Saint Grégoire de Naziance. - et les quatre grand Docteurs latins : Saint Jérome, Saint Ambroise, Saint Augustin et Saint Grégoire le Grand. - Quand on recherche quelle est la Tradition, sur un point donné, on interroge toujours ces grands personnages.

Une autre source de la Tradition réside dans les "Symboles", ces résumés de la foi que l'on faisait apprendre par coeur aux catéchumènes au moment du Baptême. Citons les trois plus anciens : le "Symbole des Apôtres", dont on possède deux versions, le "textus antiquior" et le "textus receptus". - Le "Symbole de Nicée-Constantinople" confirmé au concile d'Ephèse et que l'on chante à la Messe latine. - Le "Symbole de Saint Athanase" qui commence par les mots : "Quiconque veut être sauvé" et qui a pénétré dans le Bréviaire latin.

Les liturgies des Messes, des Heures et des Sacrements, et même celles des sacramentaux, constituent une des sources les plus sûres et les plus riches de la Tradition. Dom Guéranger disait que la liturgie est la Tradition à son plus haut degré de fidlité. Elle est partout contruite sur le même modèle avec les mêmes pièces essentielles. L'apostolicité des plus anciennes liturgies ne fait absolument aucun doute. Elles furent pendant un certain temps, transmises oralement et même secrètement, par prudence et par respect, pour ne pas mettre les "Saints Mystères" sur la place publique : c'est ce que l'on appelait "la discipline de l'Arcane".

Autre source de la Tradition, on s'en doute, ce sont les comptes-rendus , ou plutôt les "considérants" des premiers Conciles oeucuméniques :

- Le Concile de Nicée, en 325, affirme la divinité de Jésus-Christ contre Arius qui la nie.
- Le Concile de Constantinople, en 381, affirme la divinité du Saint-Esprit contre Macedonios qui la nie.
- Le Concile d'Ephèse, en 431, affirme la maternité divine de la Sainte Vierge, contre Nestorius qui prétend que la Sainte Vierge n'est que la mère de la personne humaine de Notre-Seigneur.
- Le Concile de Chalcédoine, en 451, affirme les deux natures dans la personne de Jésus-Christ, contre Eutyches qui enseigne qu'en Jésus-Christ la nature divine a fait disparaître la nature humaine (Monophysisme).

Cet abondant inventaire n'est donc pas limitatif. On peut citer beaucoup d'autres pièces : les inscriptions funéraires, l'hagiographie, l'architecture des monuments chrétiens et jusqu'au texte des "apocryphes" qui ne sont pas négligeables.

LES DEUX FONCTIONS DE LA TRADITION

L'Ecriture et la Tradition contiennent l'une et l'autre une part de la Révélation divine. Il est évident qu'elles sont en harmonie l'une avec l'autre et que cette harmonie va permettre de les éclairer l'une par l'autre. La Tradition va se comporter tantôt comme "explicative", tantôt comme "complétive".

La Tradition sera explicative quand elle rapportera, en termes différents ou semblables, peu importe, les mêmes faits que l'Ecriture ; elle aidera alors àl'interpréter ; elle en éclairera le sens ; et sous ce rapport elle a été extrêmement fructueuse et elle continue à l'être.

La Tradition sera complétive quand elle enrichira de données nouvelles le contenu révélé de l'Ecriture, c'est-à-dire quand elle contiendra des éléments que l'Ecriture ne contient pas, comme nous venons de l'entendre dire par saint Augustin, Saint Basile et Saint Epiphane. Parmi ces compléments, on cite :

- La liste des livres du Nouveau TEstament (en effet, la composition du canon des Ecritures n'est pas scripturaire mais traditionnelle, chose curieuse) ;
- Le nombre septénaire des Sacrements ;
- Le transfert de la Chaire de Saint Pierre d'Antioche à Rome ;
- La doctrine de l'Ange gardien ;
- Celle du purgatoire ;
- Celle de l'Immaculée Conception, etc...

Ces compléments, en effet, sont périodiquement nécessaires. C'est une nécessité que de trouver sans cesse du nouveau. C'est un besoin vital que d'assimiler une nourriture toujours renouvelée. Il est bien certain que l'Eglise, qui n'a pas encore atteint des dimensions définitives et dont le dogme lui-même s'épanouit, ressent une faim d'enrichissement. Combien de fois lisons-nous, dans les Introït ou dans les Collectes, cette expression : "Canticum novum cantabo". La nouveauté est nécessaire. Le problème est de savoir où nous allons la trouver. Les modernistes répondent : "Dans le monde, en imitant le profane". Les catholiques fidèles ont à leur disposition une source d'eau vive : la Tradition : "... tout scribe devenu disciple du royaume des cieux ressemble à un père de famille qui tire de son trésor du neuf et

du vieux." (Matthieu XIII ; 52).

Le Trésor, c'est la Révélation. Le vieux, c'est ce que l'Eglise en a déjà tiré. Le neuf, c'est ce qu'elle en tire quand le moment est venu de chanter un cantique nouveau.

EN VERTU DES PROMESSES D'ASSISTANCE

Quelles vont être les règles et les critères dont l'Eglise va se servir pour reconnaître les vestiges de la Tradition Apostolique au milieu de cette masse d'écrits de tant d'auteurs différents ? Pour qu'une croyance soit reconnue traditionnelle, c'est-à-dire apostolique, il faut qu'elle satisfasse à deux conditions essentielles : l'ANTIQUITE et l'UNIVERSALITE. - On cite aussi parfois deux autres conditions : la concordance et la perpétuité, mais elles peuvent se ramener aux deux premières.

Mais il est évident que ces critères d'antiquité et d'universalité ne font que dégrossir le problème. Appliqués systématiquement et sans l'assistance du Saint-Esprit, ils seraient insuffisants pour prendre une décision aussi importante et d'une nature aussi surnaturelle. C'est donc en vertu des promesses qui lui ont été faites que l'Eglise va pouvoir entreprendre une pareille discrimination.

Et comment le Saint-Esprit va-t-il agir ? Faisons remarquer seulement deux particularités de son action : 1°, il n'ajoute rien aux paroles du Christ. - 2°, il opére invisiblement.

1° - Parlant du Saint-Esprit qu'il se disposait à envoyer, Jésus dit : "Il vous enseignera ce que je vous ai appris." Le Verbe a énoncé des paroles, forcément mystérieuses étant donné leur origine, et c'est le Saint-Esprit qui en donne l'intellignce. Il fait comprendre ce que Notre-Seigneur s'est contenté d'exprimer. Mais il n'enseigne pas des choses nouvelles que Notre-Seigneur n'aurait pas dites.

2° - On est toujours étonné, quand on observe les choses de l'Eglise, de constater ce mélange d'ordre et de désordre. Sous une certaine apparence, tout s'y déroule comme si elle était une institution uniquement humaine, avec les servitudes, les hypothèques, les aléas de la condition d'ici-bas ; des écrits déroutants, les uns remplis d'un surnaturel véritable, les autres d'un merveilleux inventé, des avis divergents, des situations stagnantes, des décisions qui n'arrivent jamais...

Mais sous l'éclairage de la foi, l'Eglise du Verbe Incarné apparaît, comme lui, véritablement divine et humaine enmême temps. Car le résultat global de cet apparent désordre, c'est la création d'un admirable corpus de textes notoirement inspirés. L'assistance du Saint-Esprit a été invisible pendant qu'elle s'exerçait. Mais elle est devenue visible dans ses effets : "attingit a fine usque ad finem, fortiter suaviterque disponens omnia - il atteint d'une extrémité à l'autre, disposant toutes choses avec force et douceur."

Qu'en est-il des révélations privées ? Apportent-elles des modifications au dépôt de la Révélation Publique, qui est déclarée close ? On peut répondre par la négative. Les révélations privées ont une grande importance dans l'Eglise. Elles ont, entre autres influences, suscité de nombreuses fêtes liturgiques. Mais elles n'innovent jamais. Elles cultivent seulement des germes déjà présents dans l'Ecriture et dans la Tradition dont elles poursuivent la logique aussi loin qu'il le faut.

Prenons comme exemple la dévotion et le culte du Sacré-Coeur dont l'impulsion première remonte aux révélations, "privées", faites à Sainte Marguerite-Marie, sous le règne de Louis XIV. Cette dévotion a été notée jusque chez Saint Augustin. Mais on peut remonter plus haut puisque le Coeur de Jésus ("latus" dans le texte - Jean XIX ; 34) a les honneurs de l'Ecriture. Saint Jean lui-même remonte plus haut encore puisqu'il cite, à propos du coup de lance de la Passion, un texte de l'Ancien Testament : "Videbunt in quem transfixerunt". (Jean IXI ; 37). C'est un texte de Zacharie XII ; 10 que le Vulgate énonce d'une manière encore plus frappante : "et aspicient ad me quem confixerunt."

LE ROLE DES HERETIQUES

Muni des règles de discrimination et assuré de l'Assistance du Saint-Esprit, le Magistère va donc rechercher, dans la masse documentaire dont nous avons parlé, les éléments de la Tradition apostolique et il va les rassembler et les coordonner. Mais fera-t-il ce travail de triage d'un seul coup et une fois pour toutes comme ce fut le cas pour les Livres Saints ?

La Tradition apostolique n'a pas été formulée une fois pour toutes. C'est seulement quand cela devient nécessaire que l'Eglise en fixe tel ou tel point. Et cette nécessité, comment apparaît-elle ? Elle est bien souvent créée par des hérétiques dont le rôle involontaire est de soulever des problèmes nouveaux auxquels ils donnent des solutions nouvelles, non apostoliques et fausses. Ils obligent ainsi à consulter la Tradition pour savoir quel était, dans ce cas particulier, l'opinion des Apôtres. Leur intervention amène à préciser la doctrine. Ils ont donc un rôle providentiel à jouer. Il faut que les scandales arrivent ; malheur seulement à ceux par qui ils arrivent. La Rédemption est un mystère.

"J'apprends que lorsque vous vous réunissez en assemblée, il y a des scissions parmi vous, et je le crois en partie ; car il faut qu'il y ait parmi vous des hérétiques, afin que ceux qui sont éprouvés soient manifestés parmi vous." (I Corinthiens XI ; 18-19).

On se plaint aujourd'hui des modernistes. Ils ont, en effet, opéré un énorme ravage. Mais il suffit d'avoir un peu de patience et on s'apercevra que les questions auxquelles ils ont proposé des solutions fausses, l'Eglise peut les résoudre en puisant dans le "trésor du père de famille" où l'on trouve "du neuf et du vieux".

UNE TRADITION EXPURGEE

L'Eglise des Gentils a-t-elle adopté la tradition de la Synagogue comme prologue à sa propre Tradition, de la même manière qu'elle adoptait les livres de l'Ancien Testament comme prologue à ceux du Nouveau ? Elle ne l'a pas fait. Pourquoi ? Pour des raisons que nous connaissons déjà mais qu'il est bon d'expliquer succintement ici.

Le Divin Maître, nous l'avons vu, a porté sur la "tradition des Anciens" un jugement sévère. Il l'accuse d'avoir "annulé" la Loi, ce qui est déjà un reproche grave. Mais il y a pire.

A quelle impulsion, en effet, les scribes et les pharisiens répondaient-ils quand ils annulaient la Loi par leurs traditions ? Notre-Seigneur l'a dit. Cette impulsion n'était pas simplement humaine, elle provenait du "père du mensonge". On pourrait multiplier les citations scripturaires dans ce sens. Contentons-nous de celle-ci qui est moins connue mais aussi démonstrative : "Vous parcourez la terre et la mer, pour faire un prosélyte et quand il l'est devenu, vous en faites un fils de la géhenne deux fois pire que vous." (Matthieu XXIII ; 15).

On connait, par les historiens autant que par la Bible, l'importance des infiltrations du paganisme chez les Juifs. Pas dans la lettre des Ecritures, bien entendu, mais dans tout ce qui était commentaire. Et là encore Notre-Seigneur fait bien la différence quand il déclare, en parlant des docteurs de la Loi : "Faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font". Faites ce qu'ils vous disent car leur Loi Ecrite est exacte. Mais ne faites pas ce qu'ils font, car leur interprétation est mauvaise. Dans ces conditions, on comprend que l'Eglise n'ait pas pris en compte la "tradition des anciens".

Néanmoins les écrivains ecclésiastiques de toutes les époques ont conservé une secrète attirance pour les incontestables pierres précieuses qui sont encore enfouies dans les scories coupantes de la Kabbale. Ecoutons Dom de Moléon, que personne ne pourra soupçonner d'un quelconque déviationnisme :

"Sans doute, il faut le reconnaître, ces traditions, considérées dns leur ensemble, ne sont en général qu'un tissu d'absurdités, d'invraisemblances et de contes à dormir debout. En les parcourant, le lecteur est vite excédé de se sentir toujours entraîné dans l'extravagance, la démesure et un merveilleux qui sonne faux. Cependant, ce serait une erreur de croire que tout y est à dédaigner : sous les péripéties grotesques et ridicules de ces histoires, se cache un fond de vérité ; il y a des paillettes d'or dans ce sable aride. Une critique qui condamne tout d'emblée, sans discernement, renie son propre nom, car "crinein" veut dire précisément = séparer, distinguer, juger, choisir. Son rôle consiste ici à filtrer ce dépôt venu des Juifs, à retenir ce qui a des chances d'être vrai, à rejeter tout le reste. Ainsi ont fait les Pères de l'Eglise, ainsi ont fait Saint Jérôme, Saint Ephrem, et bien d'autres encore après eux, qui ont su discerner, dans le bric-à-brac des écrits rabbiniques, des détails,d es précisions, des anecdotes, qui viennent compléter le texte sacré, l'éclairer, l'étoffer, le relever d'une saveur nouvelle."
(Dom de Moléon, dans "Les Patriarches", page 26).

Le problème est posé et l'on voit que ce n'est pas seulement d'aujourd'hui. Mais les essais de solution ont étéjusqu'à présent infructueux. Ils ont même été néfastes. Rappelons seulement les ouvrages comme "la Kabbala Denudata" de KNORR von ROSENROTH (1677) dont l'influence se mêla à celle des Rosicruciens pour élaborer l'esprit des premières loges maçonniques.

Ce problème de la Kabbale est encore compliqué par le fait qu'elle ne nous est connue que par des textes établis par des rabbins du Moyen-Age attentifs à y introduire une sourde hostilité au christianisme.

Le danger de tout ce qui est kabbalistique vient de ses indéfinissables divinités intermédiaires que sont les séphiroths ; elles conduisent fatalement au panthéisme ou a polythéisme, ou même aux deux à la fois, et elles détournent à coup sûr de la notion essentielle, "patriarcale" et chrétienne en même temps, d'un Dieu Personnel et Créateur.

On comprend que l'Eglise se soit tenue à l'écart de cette possible contagion et qu'elle n'ait pas assumé la garde d'une tradition à laquelle le Divin Maître venait de manifester sa méfiance.

Il est donc très important de faire remarquer que la Tradition apostolique n'admet pas n'importe quoi. Elle ne véhicule pas le tout-venant des idées circulantes. Elle ne se surcharge pas de la coutume et des habitudes invétérées. Elle demeure l'un des deux moyens de connaître la Révélation divine, l'autre étant l'Ecriture. Son contenu notionnel est choisi et il le reste car il est surveillé, ce qui lui est possible puisqu'il est administré par des instances ecclésiastiques certaines d'être assistées par le Saint-Esprit. C'est la seule tradition qui soit dans ce cas. Toutes les autres, faute de cette surveillance et de cette assistance, finissent par charrier n'importe quoi, dès lors qu'il s'agit de vestiges anciens.

DES LOCUTIONS EMPOISONNEES

Les ennemis de l'Eglise en attaquent toutes les institutions, matérielles et spirituelles : dogme, hiérarchie, sacrements, implantation territoriale, tout... La Tradition est l'objet d'une attaque particulièrement bien étudiée.

Nous avons vu qu'il y a deux traditions : l'une dont l'Eglise est gardienne et dont le contenu est orthodoxe ; l'autre qui a la même ancienneté mais dont le contenu est composite. Il ne faudrait pas que, sous prétexte de combattre la Révolution, on amène les catholiques à abandonner la Tradition orthodoxe pour adopter, par petites étapes insensibles, la tradition composite.

Le danger n'est pas illusoire et nous pourrions en fournir de nombreux exemples. Retenons deux expressions, couramment employées aujourd'hui, qui contiennent en germe un glissement fatal et qui sont utilisées, par les uns sans malice et par les autres avec malice. On entend parler de "tradition chrétienne" et de "tradition vivante", toujours dans un contexte très admiratif, d'ailleurs, ce qui achève de faire illusion. Examinons ces deux expressions l'une après l'autre.

La "tradition chrétienne" n'est pas le véritable nom de ce que l'on entend désigner ainsi. Le véritable nom, c'est la "Tradition apostolique". - Si, en effet, on la désigne comme apostolique, la Tradition dont on parle est nettement définie quand à son contenu : il s'agit de cette part de la Révélation qui n'est pas dans les Ecritures. Ainsi définie, elle véhicule, non pas des conceptions humaines, mais des notions divines.

Si on la désigne seulement comme chrétienne, la tradition n'est plus strictement apostolique. Elle étend son contenu qui devient largement ecclésiastique et peut donc comprendre les coutumes, bonnes ou mauvaises, les habitudes, bonnes ou mauvaises, et toutes sortes d'acquisitions pourvu qu'elles soient religieuses et qu'elles présentent un minimum d'ancienneté. Elle n'est plus soumise à l'orthodoxie et on lui demande seulement une teinture chrétienne d'ensemble.

De sorte que la tradition, aussi dite chrétienne, va posséder la même définition que celle des autres religions à qui on ne demande pas de véhiculer une Révélation précise et pour qui on se contente d'une simple ancienneté. L'avenir nous dira si nous avons raison de nous méfier de la "tradition chrétienne" ou si le danger était seulement illusoire.

La "tradition vivante", maintenant. C'est un autre nom que l'on donne à la même chose. L'expression est habilement combinée mais elle ne traduit pas la vérité.

Nous avons vu que la Tradition apostolique n'a pas été fixée une fois pour toutes. Elle est en réserve dans des documents dont la liste limitative n'a même pas été arrêtée officiellement et d'où le Magistère la retire et la formule au fur et à mesure des besoins. On en conclut que la tradition est variable et que personne ne peut prévoir les surprises qu'elle réserve.

Mais attention, il ne s'agit pas d'une véritable variabilité, car le changement ne peut avoir lieu que dans le sens de l'enrichissement ; un enrichissement, c'est-à-dire un processus qui ne comporte pas d'éliminations. Quand une notion aura été une fois réputée traditionnelle par les autorités de droit avec les preuves d'apostolicité qui s'imposent, personne ne lui retirera plus jamais sa traditionnalité. Il s'agit donc d'un épanouissement de la même nature que celui du dogme avec lequel d'ailleurs il s'harmonise. Il n'y a pas d'épanouissement sans stabilité.

Si, au contraire, nous qualifions la Tradition de "vivante", nous allons la soumettre à un processus vital, c'est-à-dire à une alternance d'assimilations et d'éliminations, les unes provoquant les autres. Nous allons donc tolérer d'elle qu'elle se débarrasse périodiquement d'un certain nombre d'éléments qui "ont fait leur temps" et qui seront remplacés par les nouveaux. Voilà la Tradition devenue

évolutive et le tour est joué. Il ne s'agira plus d'un épanouissement mais d'un tourbillon. Et que l'on ne vienne pas nous dire que nous inventons un danger imaginaire ; la grande argumentation des hautes instances vaticanes était, dernièrement encore, de poser comme un principe allant de soi, que le propre de la Tradition de l'Eglise est de s'adapter toujours et toujours. Sans doute comme les volutes de la fumée dans le vent de l'automne.

Beaucoup de locutions empoisonnées seraient aussi à mentionner. Nous en avons choisi seulement deux : celle de la "Tradition chrétienne" et celle de la "Tradition vivante".

CONCLUSION

Nous devions répondre à la question : "Quelle Tradition les catholiques "traditionalistes" défendent-ils ?"

Nous pensons avoir montré, au moins dans les grandes lignes, que cette Tradition est propre à l'Eglise. Nulle autre religion ne la partage avec elle. Elle se caractérise de deux manières : par son contenu notionnel et par les modalités de sa formation.

Quant à son contenu, la véritable Tradition est constituée par des fragments de la Révélation divine qui ont échappé à la codification écrite, et qui par conséquent ont été transmis par la voie orale pendant une certaine période.

Quant aux modalités de sa formation, la Tradition doit sa naissance à trois processus qui correspondent aux trois phases de la Révélation divine.

La Tradition primordiale ou patriarcale ne nous est pas connue directement sous forme traditionnelle. C'est par l'Ecriture que nous la connaissons. C'est d'elle qu'il est fait mention, au Canon de la Messe, dans la prière "supra quae propitio". Cette prière est récitée, sur les oblats, par le célébrant, après la Consécration. Elle se place à la suite de "Unde et memores" et avant le "Supplices te rogamus". En voici la traduction : "Qu'il vous plaise, Seigneur, de jeter sur ces dons un regard propice, comme il vous a plu d'agréer les présents du juste ABEL votre serviteur, le sacrifice d'ABRAHAM votre patriarche, et celui que vous offrit votre grand-prêtre MELCHISEDEC, sacrifice saint, hostie immaculée". Ainsi l'Eglise est dépositaire d'une Tradition qui remonte aux origines du monde.

L'Ancien Testament a, lui aussi, donné lieu à une Tradition mais qui ne s'et pas conservé indemne. Elle s'est surchargée d'éléments profanes et païens qui rendent extrêmement difficile la recherche des vestiges de Révélation divine que pourtant elle contient.

Le Nouveau Testament, à son tour, se complète par la Tradition apostolique qui n'est autre que l'enseignement oral des Apôtres. Elle est diffuse dans l'ample collection des documents de la paléographie chrétienne dont l'exploitation n'est, théoriquement du moins, pas terminée.

La Tradition des Apôtres forme, avec celle des Patriarches, un ensemble homogène qui constitue précisément cette vraie Tradition dont les catholiques fidèles sont les défenseurs.

Parallèlement à ce courant orthodoxe, il s'est créé un autre courant que l'on devrait appeler "pseudo-traditionnel" et qui en diffère, évidemment, dans son contenu et dans son mode de constitution. - Le contenu de la "pseudo-tradition" n'est pas homogène ; il est composite, il est mixte. Il est fait de trois constituants, mêlés plus ou moins intimement. On y trouve des vestiges déformés de la Révélation divine, comme par exemple des conceptions panthéistes sous une forme généralement émanatiste. On y trouve des élucubrations humanitaires comme celles de la Tour de Babel. Et l'on y trouve des produits de la fausse mystique, c'est-à-dire de la

mystique démoniaque qui est la source de la mythologie polythéiste.

- Bref, cette pseudo-tradition véhicule, mêlées ensemble, toutes les productions de la religiosité naturelle.

Quant à son mode de constitution, on peut dire que la pseudo-tradition est dans son droit quand elle prétend à la même ancienneté que la Vraie. Elles ont toutes les deux le même point de départ qui est le jugement de Dieu sur les sacrifices d'Abel et de Caïn. - La pseudo-tradition est aujourd'hui défendue, sous le nom de "tradition ésotérique", par des penseurs très érudits qui en font la source commune de toutes les religions. Cette prétention est vraisemblablement fondée pour les religions non-chrétiennes. Mais elle est sans fondement pour l'Eglise laquelle est gardienne d'une Tradition essentiellement antagoniste de celle-là. C'est même un des traits particuliers de l'Eglise, à toutes les époques, que d'avoir été maintenue séparée de la souche commune des fausses religions.

S'il était absolument nécessaire de rappeler ces définitions, c'est que nous assistons à une manoeuvre qui tend à dénaturer et à transformer la vraie Tradition, en lui faisant perdre sa rigueur et en la rendant évolutive afin d'y introduire des éléments notionnels hétérodoxes.

J. V.

NOTES DE GÉRANCE

NUMÉROS ANCIENS

Comme vous le savez sans doute déjà, tous les numéros anciens restant en stock ont été détruits dans l'incendie qui a ravagé notre atelier fin Septembre 1988.

Il nous sera donc impossible d'en assurer le service aux personnes qui nous le demanderaient, ainsi que nous le faisions par le passé.

Pour pallier cette impossibilité, nous continuerons à reproduire en 2e édition les articles les plus importants, et nous nous efforcerons de systématiser cette pratique dans la mesure de la place disponible.

SORTIE DU NUMERO 18

La sortie de ce N° 18, prévue pour Octobre 88, a du être reportée du fait que nous ne disposons plus de notre atelier - Les travaux de restauration de l'immeuble, à peine entamés à ce jour, s'étendront sur plusieurs mois, et pour éviter une trop longue paralysie, nous avons décidé l'édition de ce Numéro 18 dont la réalisation intégrale sera confiée à notre imprimeur habituel.

De ce fait le prix de revient augmentera très sérieusement, d'où un inévitable réajustement du tarif de notre abonnement, pour l'avenir bien entendu.

Le numéro 19 sortira à l'automne, probablement dans les mêmes conditions l'atelier ne devant pas être disponible avant l'hiver prochain.

FOND DE SOUTIEN

Nous remercions vivement toutes les personnes qui ont fait un gros effort pour le fond de soutien, ainsi que les nombreux abonnés nouveaux que notre sinistre a motivé. Le courrier reçu à cette occasion, et les articles parus dans les revues amies, nous ont été un profond réconfort dans le rude coup qui a frappé notre Société.

N° d'inscription S/480
Dépôt légal 1er Trimestre 1989
Impression C.E. Imprimeries
ISSN 0247 - 3607